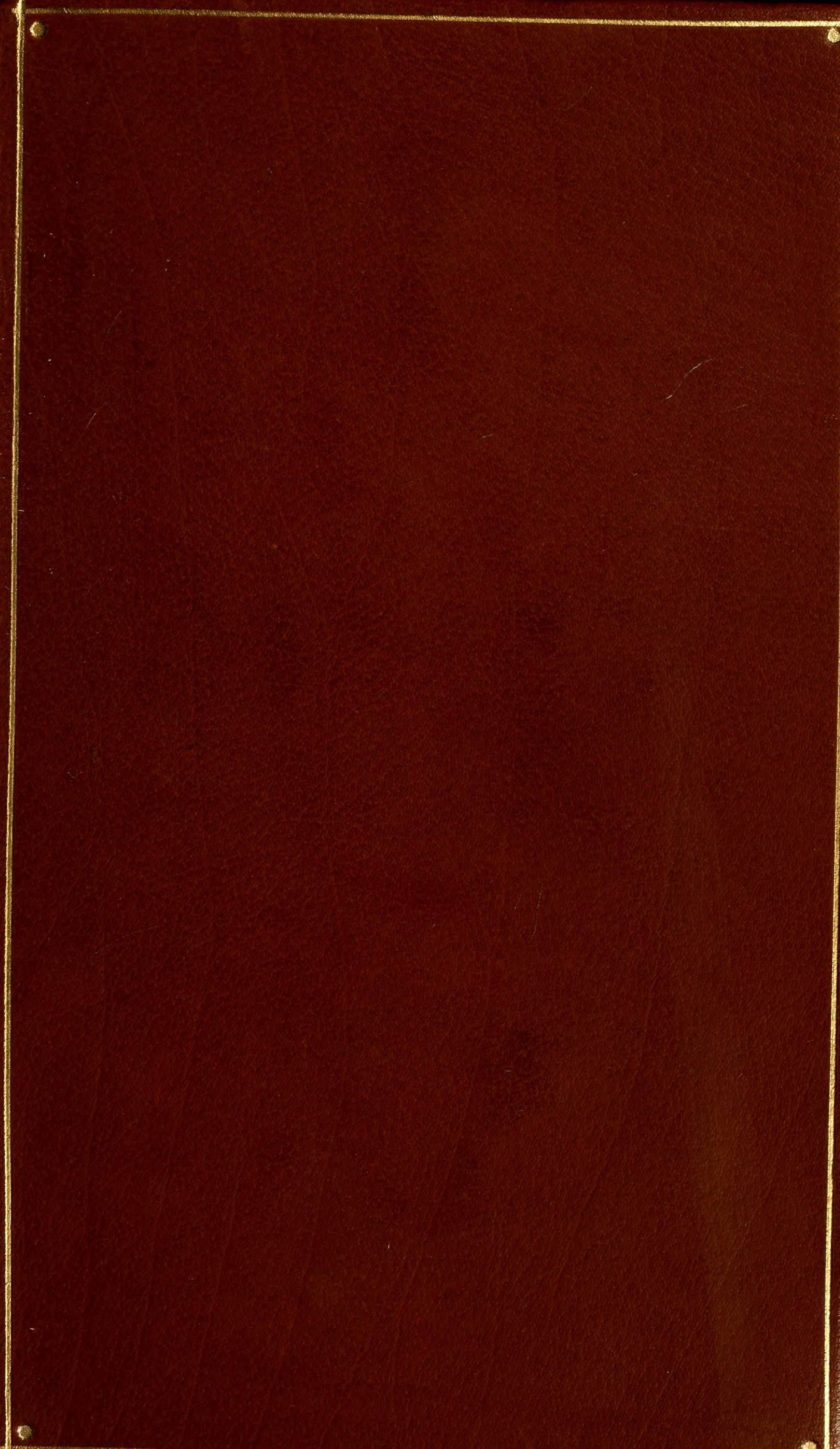
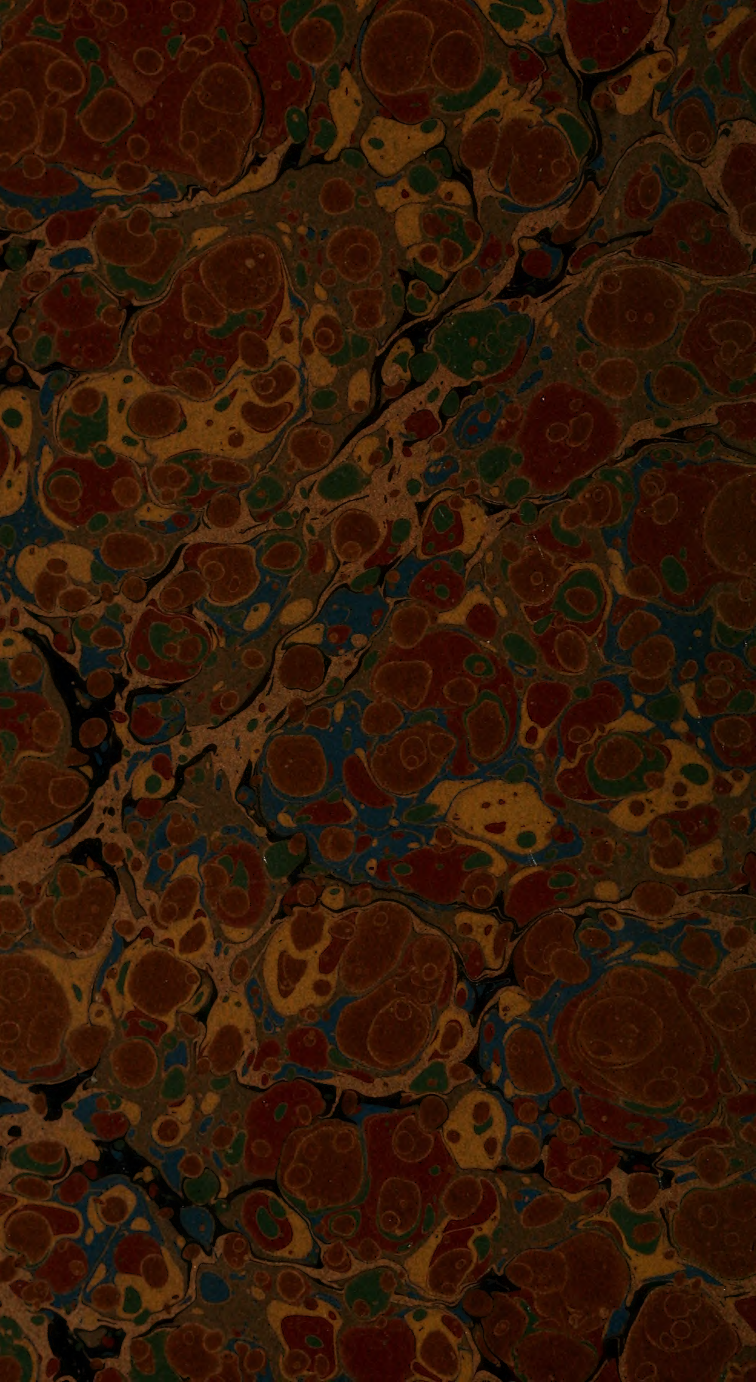
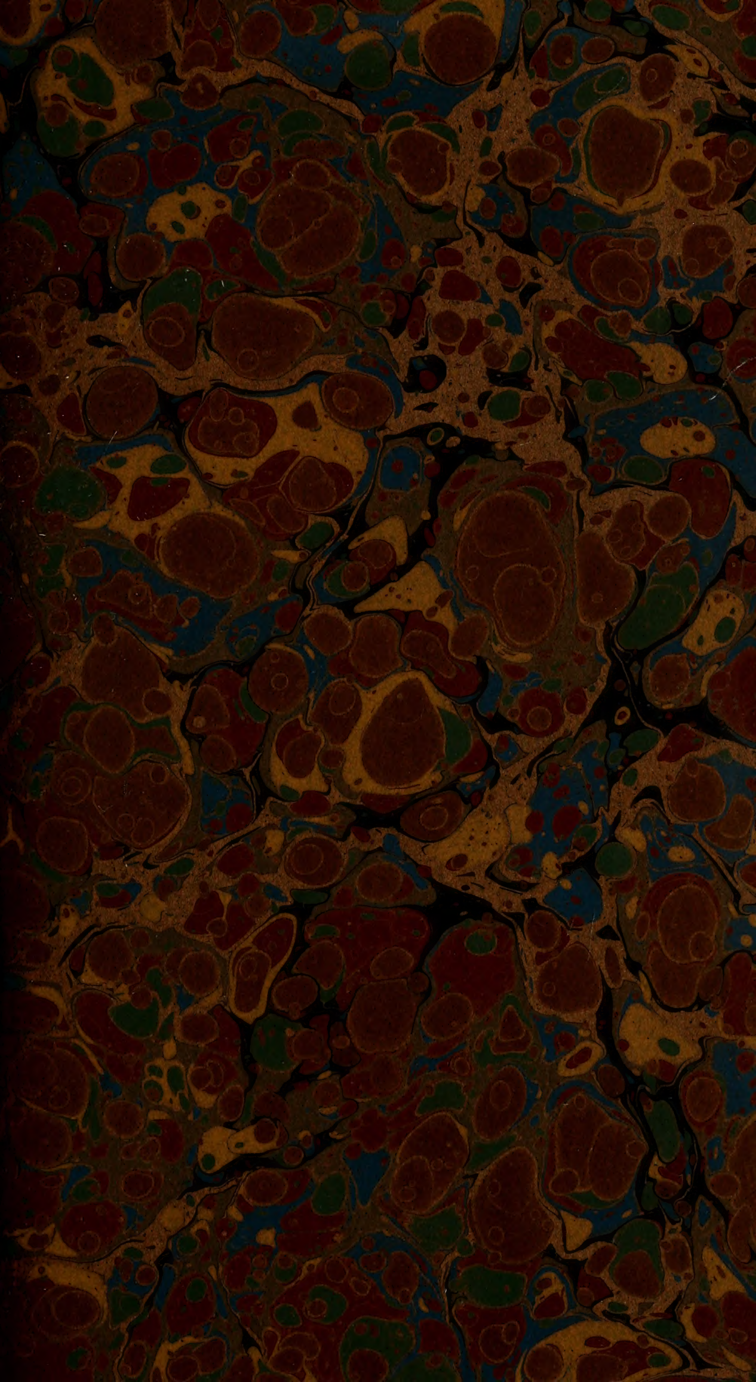






HISTOIRE
NATURELLE
DES CÉTACÉES.

ON SOUSCRIT

A PARIS,

Chez { DUFART, Imprimeur-Libraire et éditeur, rue et maison des Mathurins S. Jacques.
BERTRAND, Libraire, quai des Augustins, N° 35. }

A ROUEN,

Chez VALLÉE, frères, Libraires, rue Beffroi, N° 22.

A STRASBOURG,

Chez LEVRAULT, frères, Imprimeurs-Libraires

A LIMOGES,

Chez BARGEAS, Libraire.

A MONTPELLIER,

Chez VIDAL, Libraire.

A MONS,

Chez HOYOIS, Libraire.

Et chez les principaux Libraires de l'Europe.

HISTOIRE NATURELLE,

GÉNÉRALE ET PARTICULIERE,

DES CÉTACÉES.

OUVRAGE faisant suite à l'Histoire naturelle, générale et particulière, composée par LECLERC DE BUFFON, et mise dans un nouvel ordre par C. S. SONNINI, avec des Notes et des Additions.

PAR C. S. SONNINI,

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTES SAVANTES ET LITTÉRAIRES.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE F. DUFART.

AN XII.

HISTOIRE
NATURELLE
DES CÉTACÉES.

VUE GÉNÉRALE
DES CÉTACÉES.

»« Que notre imagination nous transporte à une grande élévation au dessus du globe.

La terre tourne au dessous de nous : le vaste Océan enceint les continens et les îles ; seul il nous paroît animé. A la distance où nous sommes placés, les êtres vivans qui peuplent la surface sèche du globe ont disparu à nos yeux ; nous n'apercevons plus ni les rhinocéros, ni les hippopotames, ni les éléphans, ni les crocodiles, ni les serpens démesurés : mais, sur la surface de la mer, nous voyons encore des troupes nombreuses d'êtres animés en parcourir avec rapidité l'immense étendue, et se jouer avec les montagnes d'eau soulevées par les tempêtes. Ces êtres que, de la hauteur où notre pensée nous a élevés, nous serions tentés de croire

contraire, assez douce, et presque uniforme dans toutes les parties de cette mer universelle un peu éloignées de la surface de l'eau, et par conséquent de l'atmosphère. Les couches voisines de cette surface marine, sur laquelle repose, pour ainsi dire, l'atmosphère aérienne, sont, à la vérité, soumises à un froid très-âpre, et endurcies par la congélation dans les cercles polaires et aux environs de ces cercles arctique ou antarctique; mais même au dessous de ces vastes calottes gelées et des montagnes de glace qui s'y pressent, s'y entassent, s'y consolident, et accroissent le froid dont elles sont l'ouvrage, les cétacées trouvent dans les profondeurs de la mer un asyle d'autant plus tempéré, que, suivant les remarques d'un physicien aussi éclairé qu'intrépide voyageur, l'eau de l'Océan est plus froide de deux, trois ou quatre dégrés sur tous les bas fonds que dans les profondeurs voisines (1).

Et comme d'ailleurs il est des cétacées qui remontent dans les fleuves (2), on voit que,

---

(1) Lettre de M. de Humboltz à M. de Lalande, datée de Caraccas en Amérique, le 25 frimaire an 8.

(2) Voyez, dans cette Histoire, l'article des *bélugas*.

même sans en excepter l'homme aidé de la puissance de ses arts, aucune famille vivante sur la terre n'a régné sur un domaine aussi étendu que celui des cétacées.

Et comme, d'un autre côté, on peut croire que les grands cétacées ont vécu plus de mille ans (1), disons que le tems leur appartient comme l'espace, et ne soyons pas étonnés que le génie de l'allégorie ait voulu les regarder comme les emblêmes de la durée, aussi bien que de l'étendue, et par conséquent comme les symboles de la puissance éternelle et créatrice.

Mais si les grands cétacées ont pu vivre tant de siècles, et dominer sur de si grands espaces, ils ont dû éprouver toutes les vicissitudes des tems, comme celles des lieux; et les voilà encore, pour la morale et la philosophie, des images imposantes qui rappellent les catastrophes du pouvoir et de la grandeur.

Ici les extrêmes se touchent. La rose et l'éphémère sont aussi les emblêmes de l'instabilité. Et quelle différence entre la durée de la baleine et celle de la rose! L'homme même, comparé à la baleine, ne vit qu'âge de rose. Il paroît à peine occuper un point

---

(1) «» Consultez l'article des *baleines franches.* »«

dans la durée, pendant qu'un très-petit nombre de générations de cétacées remonte jusqu'aux époques terribles des grandes et dernières révolutions du globe. Les grandes espèces de cétacées sont contemporaines de ces catastrophes épouvantables qui ont bouleversé la surface de la terre; elles restent seules de ces premiers âges du monde; elles en sont, pour ainsi dire, les ruines vivantes; et si le voyageur éclairé et sensible contemple avec ravissement, au milieu des sables brûlans et des montagnes nues de la haute Egypte, ces monumens gigantesques de l'art, ces colonnes, ces statues, ces temples à demi-détruits, qui lui présentent l'histoire consacrée des premiers tems de l'espèce humaine, avec quel noble enthousiasme le naturaliste qui brave les tempêtes de l'Océan pour augmenter le dépôt sacré des connoissances humaines, ne doit-il pas contempler, auprès des montagnes de glace que le froid entasse vers les pôles, ces colosses vivans, ces monumens de la Nature, qui rappellent les anciennes époques des métamorphoses de la terre!

A ces époques reculées, les immenses cétacées régnoient sans trouble sur l'antique Océan. Parvenus à une grandeur bien supé-

rieure à celle qu'ils montrent de nos jours, ils voyoient les siècles s'écouler en paix. Le génie de l'homme ne lui avoit pas encore donné la domination sur les mers; l'art ne les avoit pas disputées à la Nature.

Les cétacées pouvoient se livrer sans inquiétude à cette affection que l'on observe encore entre les individus de la même troupe, entre le mâle et la femelle, entre la femelle et le petit qu'elle allaite, auquel elle prodigue les soins les plus touchans, qu'elle élève, pour ainsi dire, avec tant d'attention, qu'elle protège avec tant de sollicitude, qu'elle défend avec tant de courage.

Tous ces actes, produits par une sensibilité très-vive, l'entretiennent, l'accroissent, l'animent. L'instinct, résultat nécessaire de l'expérience et de la sensibilité, se développe, s'étend, se perfectionne. Cette habitude d'être ensemble, de partager les jouissances, les craintes et les dangers, qui lie par des liens si étroits, et les cétacées de la même bande, et sur-tout le mâle et la femelle, la femelle et le fruit de son union avec le mâle, a dû ajouter encore à cet instinct que nous reconnoîtrons dans ces animaux, ennoblir en quelque sorte sa nature, le métamorphoser en intelligence. Et si nous cherchons en

vain dans les actions des cétacées des effets de cette industrie que l'on croiroit devoir regarder comme la compagne nécessaire de l'intelligence et de la sensibilité, c'est que les cétacées n'ont pas besoin, par exemple, comme les castors, de construire des digues pour arrêter des courans d'eau trop fugitifs, d'élever des huttes pour s'y garantir des rigueurs du froid, de rassembler dans les habitations destinées pour l'hyver une nourriture qu'ils ne pourroient se procurer avec facilité que pendant la belle saison : l'Océan leur fournit à chaque instant, dans ses profondeurs, les asyles qu'ils peuvent desirer contre les intempéries des saisons, et, dans les poissons et les mollusques dont il est peuplé, une proie aussi abondante qu'analogue à leur nature.

Cette habitude, ce besoin de se réunir en troupes nombreuses a dû naître particulièrement de la grande sensibilité des femelles. Leur affection pour les petits auxquels elles ont donné le jour ne leur permet pas de les perdre de vue tant qu'ils ont besoin de leurs soins, de leurs secours, de leur protection. Les jeunes cétacées ne peuvent se passer d'une association qui leur a été et si utile et si douce : ils ne s'éloignent ni de leur mère,

ni de leur père, qui n'abandonne pas sa compagne. Lorsqu'ils forment des unions plus particulières, pour donner eux-mêmes l'existence à de nouveaux individus, ils n'en conservent pas moins l'association générale; et les générations successives, rassemblées et liées par le sentiment, ainsi que par une habitude constante, forment bientôt ces bandes nombreuses que les navigateurs rencontrent sur les mers, sur-tout sur celles qui sont encore peu fréquentées.

Ces troupes remarquables présentent souvent, ou les jeux de la paix, ou le tumulte de la guerre. On les voit, ou se livrer, comme les bélugas, les dauphins vulgaires et les marsouins, à des mouvemens rapides, à des élans subits, à des évolutions variées, et, pour ainsi dire, non interrompues; ou, rassemblés en bandes de combattans, comme les cachalots et les dauphins gladiateurs, ils concertent leurs attaques, se précipitent contre les ennemis les plus redoutables, se battent avec acharnement, et ensanglantent la surface de la mer.

Il est aisé de voir, d'après la longueur de la vie des plus grands cétacées, que, par exemple, deux baleines franches, l'une mâle et l'autre femelle, peuvent, avant de

périr, voir se réunir autour d'elles soixante-douze mille millions de baleines auxquelles elles auront donné le jour, ou dont elles seront la souche.

La durée de la vie des cétacées, en multipliant, jusqu'à un terme qui effraye l'imagination, les causes du grand nombre d'individus qui peuvent être rassemblés dans la même bande, et former, pour ainsi dire, la même association, n'accroît-elle pas beaucoup aussi celles qui concourent au développement de la sensibilité, de l'instinct et de l'intelligence.

La vivacité de cette sensibilité et de cette intelligence est d'ailleurs prouvée par la force de l'odorat des cétacées. Les quadrupèdes qui montrent le plus d'instinct, et qui éprouvent l'attachement le plus vif et le plus durable, sont en effet ceux qui ont un odorat exquis, tels que le chien et l'éléphant. Or, les cétacées reconnoissent de très-loin, et distinguent avec netteté les diverses impressions des substances odorantes; et si l'on ne voit pas dans ces animaux des narines entièrement analogues à celles de la plupart des quadrupèdes, d'habiles anatomistes, et particulièrement Hunter et Albert, ont découvert ou re-

connu dans les baleines un labyrinthe de feuillets osseux, auquel aboutit le nerf olfactif, et qui ressemble à celui qu'on trouve dans les narines des quadrupèdes.

Nous exposerons dans divers articles de cette Histoire, et notamment en traitant de la baleine franche, comment les cétacées ont reçu l'organe de la vue le mieux adapté au fluide aqueux et salé, et à l'atmosphère humide, brumeuse et épaisse, au travers desquels ils doivent apercevoir les objets; et ils peuvent l'exercer d'autant plus, et par conséquent le rendre successivement sensible à un dégré d'autant plus remarquable, qu'en élevant leur tête au dessus de l'eau, ils peuvent la placer de manière à étendre sur une calotte immense, formée par la surface d'une mer tranquille, leur vue, qui n'est alors arrêtée par aucune inégalité semblable à celles de la surface sèche du globe, et qui ne reçoit de limite que de la petitesse des objets, ou de la courbure de la terre.

A la vérité, ils n'ont pas d'organe particulier conformé de manière à leur procurer un toucher bien sûr et bien délicat. Leurs doigts, en effet, quoique divisés en plusieurs osselets, et présentant, par exemple, jus-

qu'à sept articulations dans l'espèce du physétère orthodon, sont tellement rapprochés, réunis et recouverts par une sorte de gant formé d'une peau dure et épaisse, qu'ils ne peuvent pas être mus indépendamment l'un de l'autre, pour palper, saisir et embrasser un objet, et qu'ils ne composent que l'extrémité d'une rame solide, plutôt qu'une véritable main. Mais cette même rame est aussi un bras, par le moyen duquel ils peuvent retenir et presser contre leur corps les différens objets; et il est très-peu de parties de leur surface où la peau, quelqu'épaisse qu'elle soit, ne puisse être assez déprimée, et en quelque sorte fléchie, pour leur donner par le tact, des sensations assez nettes de plusieurs qualités des objets extérieurs. On peut donc croire qu'ils ne sont pas plus mal partagés relativement au toucher, que plusieurs mammifères, et, par exemple, plusieurs phoques, qui paroissent jouir d'une intelligence peu commune dans les animaux, et de beaucoup de sensibilité.

L'organe de l'ouïe, qui leur a été accordé, est enfermé dans un os qui, au lieu de faire partie de la boite osseuse, laquelle enveloppe le cerveau, est attaché à cette boite osseuse

par

par des ligamens, et comme suspendu dans une sorte de cavité. Cette espèce d'isolement de l'oreille, au milieu de substances molles qui amortissent les sons qu'elles transmettent, contribue peut-être à la netteté des impressions sonores, qui, sans ces intermédiaires, arriveroient trop multipliées, trop fortes et trop confuses à un organe presque toujours placé au dessous de la surface de l'Océan, et par conséquent au milieu d'un fluide immense, fréquemment agité, et bien moins rare que celui de l'atmosphère. Remarquons aussi que le conduit auditif se termine à l'extérieur par un orifice presque imperceptible, et que, par la très-petite dimension de ce passage, la membrane du tympan est garantie des effets assourdissans que produiroient sur cette membrane tendue le contact et le mouvement de l'eau de la mer.

Mais, comme l'histoire des animaux est celle de leurs facultés, de même que l'histoire de l'homme est celle de son génie, tâchons de mieux juger des facultés des cétacées; essayons de mieux connoître le caractère particulier de leur sensibilité, la nature de leur instinct, le dégré de leur intelligence; cherchons les liaisons qui,

dans ces mêmes cétacées, réunissent un sens avec un autre, et par conséquent augmentent la force de ces organes et multiplient leurs résultats. Comparons ces liaisons avec les rapports analogues observés dans les autres mammifères; et nous trouverons que l'odorat et le goût sont très-rapprochés, et, pour ainsi dire, réunis dans tous les mammifères; que l'odorat, le goût et le toucher sont, en quelque sorte, exercés par le même organe dans l'éléphant, et que l'odorat et l'ouïe sont très-rapprochés dans les cétacées. Nous exposerons ce dernier rapport, en faisant l'histoire du dauphin vulgaire. Mais observons déjà qu'une liaison analogue existe entre l'ouïe et l'odorat des poissons, lesquels vivent dans l'eau, comme les cétacées; et de plus, considérons que les deux sens que l'on voit, en quelque sorte, réunis dans les cétacées, sont tous les deux propres à recevoir les impressions d'objets très-éloignés; tandis que, dans la réunion de l'odorat avec le goût et avec le toucher, nous trouvons le toucher et le goût qui ne peuvent être ébranlés que par les objets avec lesquels leurs organes sont en contact. Le rapprochement de l'ouïe et de l'odorat donne à l'animal qui présente

ce rapport, des sensations moins précises et des comparaisons moins sûres, que la liaison de l'odorat avec le goût et avec le toucher; mais il en fait naître de plus fréquentes, de plus nombreuses et de plus variées. Ces impressions, plus diversifiées et renouvelées plus souvent, doivent ajouter au penchant qu'ont les cétacées pour les évolutions très-répétées, pour les longues natations, pour les voyages lointains; et c'est par une suite du même principe que la supériorité de la vue et la finesse de l'ouïe donnent aux oiseaux une tendance très-forte à se mouvoir fréquemment, à franchir de grandes distances, à chercher au milieu des airs la terre et le climat qui leur conviennent le mieux.

Maintenant si, après avoir examiné rapidement les sens des cétacées, nous portons nos regards sur les dimensions des organes de ces sens, nous serons étonnés de trouver que celui de l'ouïe, et sur-tout celui de la vue, ne sont guères plus grands dans des cétacées longs de quarante ou cinquante mètres (cent vingt ou cent cinquante pieds), que dans des mammifères de deux ou trois mètres (trois ou six pieds) de longueur.

Observons ici une vérité importante. Les

organes de l'odorat, de la vue et de l'ouïe, sont, pour ainsi dire, des instrumens ajoutés au corps proprement dit d'un animal ; ils n'en font pas une partie essentielle : leurs proportions et leurs dimensions ne doivent avoir de rapport qu'avec la nature, la force et le nombre des sensations qu'ils doivent recevoir et transmettre au sytême nerveux, et par conséquent au cerveau de l'animal ; il n'est pas nécessaire qu'ils aient une analogie de grandeur avec le corps proprement dit. Etendus même au delà de certaines dimensions, ou resserrés en deçà de ces limites, ils cesseroient de remplir leurs fonctions propres ; ils ne concentreroient plus les impressions qui leur parviennent ; ils les transmettroient trop isolées ; ils ne seroient plus un instrument particulier ; ils ne feroient plus éprouver des odeurs ; ils ne formeroient plus des images ; ils ne feroient plus entendre des sons ; ils se rapprocheroient des autres parties du corps de l'animal, au point de n'être plus qu'un organe du toucher plus ou moins imparfait, de ne plus communiquer qne des impressions relatives au tact, et de ne plus annoncer la présence d'objets éloignés.

Il n'en est pas ainsi des organes du mou-

vement, de la digestion, de la circulation, de la respiration : leurs dimensions doivent avoir un tel rapport avec la grandeur de l'animal, qu'ils croissent avec son corps proprement dit, dont ils composent des parties intégrantes, dont ils forment des portions essentielles, à l'existence duquel ils sont nécessaires; et ils s'agrandissent même dans des proportions presque toujours très-rapprochées de celles du corps proprement dit, et souvent entièrement semblables à ces dernières.

Mais l'ouïe des cétacées est-elle aussi souvent exercée que leur vue et leur odorat ? Peuvent-ils faire entendre des bruissemens ou des bruits plus ou moins forts, et même proférer de véritables sons, et avoir une véritable voix ?

On verra dans l'histoire de la baleine franche, dans celle de la jubarte, dans celle du cachalot macrocéphale, dans celle du dauphin vulgaire, que ces animaux produisent de véritables sons.

Une troupe nombreuse de dauphins férès, attaquée en 1787, dans la Méditerranée, auprès de Saint-Tropès, fit entendre des sifflemens aigus, lorsqu'elle commença à ressentir la douleur que lui firent éprouver

des blessures cruelles. Ces sifflemens avoient été précédés de mugissemens effrayans et profonds.

Un butskopf, combattu et blessé auprès de Honfleur, en 1788, *mugit comme un taureau*, suivant les expressions d'observateurs dignes de foi.

Dès le tems de Rondelet, on connoissoit les *mugissemens* par lesquels les cétacées des environs de Terre-Neuve exprimoient leur crainte, lorsqu'attaqués par une orque audacieuse, ils se précipitoient vers la côte, pleins de trouble et d'effroi.

Lors du combat livré aux dauphins férès, vus en 1787, auprès de Saint-Tropès, on les entendit aussi jeter des cris très-forts et très-distincts.

Un physétère mular a pu faire entendre un *cri terrible*, dont le retentissement s'est prolongé au loin comme un immense frémissement.

L'organe de la voix des cétacées ne paroît pas cependant, au premier coup d'œil conformé de manière à composer un instrument bien sonore et bien parfait : mais on verra dans l'Histoire que nous publions, que le larynx de plusieurs cétacées non seulement

s'élève comme une sorte de pyramide dans la partie inférieure des évents ; mais que l'orifice peut en être diminué à leur volonté par le voile du palais qui l'entoure et qui est garni d'un *sphincter* ou muscle circulaire. La cavité de la bouche et celle des évents sont très-grandes. La trachée artère, mesurée depuis le larynx jusqu'à son entrée dans les poumons, avoit un mètre (trois pieds) de longueur, et un tiers de mètre (un pied) de diamètre, dans une baleine néanmoins très-jeune, prise sur la côte d'Islande en 1763 (1). Or, il seroit aisé de prouver à tous les musiciens qui connoissent la théorie de leur art, et particulièrement celle des instrumens auxquels la musique peut avoir recours, que la réunion des trois conditions que nous venons d'exposer, suffit pour faire considérer l'ensemble des cétacées, comme propre à produire de véritables sons, des sons très-distincts, et des sons variés, non seulement

(1) »« Voyage en Islande, fait par ordre de sa Majesté danoise, par MM. Olafsen, islandais, et Povelsen, premier médecin d'Islande; rédigé sous la direction de l'académie des sciences de Copenhague, et traduit en français par M. Gauthier de la Peyronie; volume V, page 269. »«

par leur intensité, mais encore par leur durée et par le dégré de leur élévation ou de leur gravité.

On pourroit même supposer, dans les cris des cétacées, des différences assez sensibles pour que le besoin et l'habitude aient rendu pour ces animaux plusieurs de ces cris, des signes constans et faciles à reconnoître, d'un certain nombre de leurs sensations.

De véritables cris d'appel, de véritables signes de détresse, ont été employés par les dauphins férès réunis auprès de Saint-Tropès. Le physétère mular qui fit entendre ce son *terrible*, dont nous venons de parler, étoit le plus grand, et comme le conducteur ou plutôt le défenseur d'une troupe nombreuse de physétères de son espèce; et le cri qu'il proféra fut pour ses compagnons comme un signal d'alarme, et un avertissement de la nécessité d'une fuite précipitée.

Les cétacées pourroient donc, à la rigueur, être considérés comme ayant reçu du tems et de la société avec leurs semblables, ainsi que de l'effet irrésistible de sensations violentes, d'impressions souvent renouvelées, et d'affections durables, un rudiment bien imparfait, et néanmoins assez clair, d'un langage proprement dit.

Mais les actes auxquels ce langage les détermine, que leur sensibilité commande, que leur intelligence dirige, par quel ressort puissant sont-ils principalement produits ?

Par leur queue longue, grosse, forte, flexible, rapide dans ses mouvemens, et agrandie à son extrémité par une large nageoire placée horizontalement.

Ils l'agitent et la vibrent, pour ainsi dire, avec d'autant plus de facilité et d'énergie, qu'ils ont un grand nombre de vertèbres lombaires, sacrées et caudales; que les apophyses des vertèbres lombaires sont très-hautes; et que par conséquent ces apophyses donnent un point d'appui des plus favorables aux muscles qui s'y attachent, et qui meuvent la queue qu'ils composent.

C'est cette queue si puissante dans leur natation, si redoutable dans leurs combats, qui remplace les extrémités postérieures, lesquelles manquent absolument aux cétacées. Ces animaux sont de véritables bipèdes; ou plutôt ils sont sans pieds, et n'ont que deux bras, dont ils se servent pour ramer, se battre et soigner leurs petits.

Dans plusieurs mammifères, les extrémités antérieures sont plus grandes que les postérieures. La différence entre ces deux sortes

d'extrémités augmente dans le même sens, à mesure que l'on parcourt les diverses espèces de phoques, de dugons, de morses et de lamantins, qui vivent sur la surface des eaux; et elle devient enfin la plus grande possible, c'est-à-dire, que l'on ne voit plus d'extrémités postérieures lorsqu'on est arrivé aux tribus des cétacées, qui non seulement passent leur vie au milieu des flots, comme les phoques, les dugons, les morses et les lamantins, mais encore n'essayent pas de se traîner, comme les phoques, sur les rochers ou sur le sable des mers.

Si, au lieu de s'avancer vers les mammifères nageurs, lesquels ont tant de rapports avec les poissons, on va vers les animaux qui volent; si l'on examine les familles des oiseaux, on voit les extrémités antérieures déformées, étendues, modifiées, métamorphosées et recouvertes de manière à former une aile légère, agile, d'une grande surface, et propre à soutenir et faire mouvoir un corps assez lourd dans un fluide très-rare.

Et remarquons que dans les animaux qui volent, comme dans ceux qui nagent, il y a une double réunion de ressorts, un appareil antérieur, composé de deux bras, et un appareil postérieur formé par la queue : mais

dans les animaux qui fendent l'air, ce fluide subtil et léger de l'atmosphère, l'appareil le plus énergique est celui du devant; et dans ceux qui traversent l'eau, ce fluide bien plus dense et bien plus pesant des fleuves et des mers, l'appareil de derrière est le plus puissant. Dans l'animal qui nage, la masse est poussée en avant; dans l'animal qui vole, elle est entraînée.

Au reste, les cétacées se servent de leurs bras et de leur queue avec d'autant plus d'avantage, pour exécuter, au milieu de l'Océan, leurs mouvemens de contentement ou de crainte, de recherche ou de fuite, d'affection ou d'antipathie, de chasse ou de combat, que toutes les parties de leur corps sont imprégnées d'une substance huileuse, que plusieurs de ces portions sont placées sous une couche très-épaisse d'une graisse légère, qui les gonfle, pour ainsi dire, et que cette substance oléagineuse se retrouve dans les os et dans les cadavres des cétacées les plus dépouillés, en apparence, de lard ou de graisse, et s'y dénote par une phosphorescence très-sensible.

Ainsi tous les animaux qui doivent se soutenir et se mouvoir au milieu d'un fluide, ont reçu une légèreté particulière, que les

habitans de l'atmosphère tiennent de l'air et des gaz qui remplissent plusieurs de leurs cavités et circulent jusque dans leurs os, et que les habitans des mers et des rivières doivent à l'huile qui pénètre jusque dans le tissu le plus compacte de leurs parties solides.

On a cru que les cétacées conservoient, après leur naissance, le trou ovale qui est ouvert dans les mammifères avant qu'ils ne voient le jour, et par le moyen duquel le sang peut passer d'une partie du cœur dans une autre, sans circuler par les poumons. Cette opinion est contraire à la vérité. Le trou ovale se ferme dans les cétacées comme dans les autres mammifères. Ils ne peuvent se tenir entièrement sous l'eau que pendant un tems assez court : ils sont forcés de venir fréquemment à la surface des mers pour respirer l'air de l'atmosphère ; et s'ils ne sont obligés de tenir hors de l'eau qu'une très-petite portion de leur tête, c'est parce que l'orifice des évents, ou tuyaux par lesquels ils peuvent recevoir l'air atmosphérique, est situé dans la partie supérieure de leur tête, que leur larynx forme une sorte de pyramide qui s'élève dans l'évent, et que le voile de leur palais, entièrement circu-

laire et pourvu d'un sphincter, peut serrer étroitement ce larynx, de manière à leur donner la faculté de respirer, d'avaler une assez grande quantité d'alimens, et de se servir de leurs dents ou de leurs fanons, sans qu'aucune substance, ni même une goutte d'eau, pénètrent dans leurs poumons ou dans leur trachée artère.

Mais c'est cette substance huileuse, ces fanons, ces dents, ces longues défenses que quelques cétacées ont reçues (1), cette matière blanche que nous nommerons *adipocire* avec Fourcroy (2), et qui est si abondante dans plusieurs de leurs espèces, l'ambre gris qu'ils produisent (3), et jusqu'à la peau dont ils sont revêtus, tous ces dons de la Nature sont devenus des présens bien funestes, lorsque l'art de la navigation a commencé de se perfectionner, et que la boussole a pu diriger les marins parmi les écueils des mers les plus lointaines et les ténèbres des nuits les plus obscures.

L'homme, attiré par les trésors que pouvoit lui livrer la victoire sur les cétacées, a

---

(1) Voyez l'histoire des narwals.

(2) Article du *cachalot macrocéphale*.

(3) *Idem.*

troublé la paix de leurs immenses solitudes, a violé leur retraite, a immolé tous ceux que les déserts glacés et inabordables des pôles n'ont pas dérobés à ses coups; et il leur a fait une guerre d'autant plus cruelle, qu'il a vu que des grandes pêches dépendoient la prospérité de son commerce, l'activité de son industrie, le nombre de ses matelots, la hardiesse de ses navigateurs, l'expérience de ses pilotes, la force de sa marine, la grandeur de sa puissance.

C'est ainsi que les géans des géans sont tombés sous ses armes; et comme son génie est immortel, et que sa science est maintenant impérissable, parce qu'il a pu multiplier sans limites les exemplaires de sa pensée, ils ne cesseront d'être les victimes de son intérêt, que lorsque ces énormes espèces auront cessé d'exister. C'est en vain qu'elles fuyent devant lui : son art le transporte aux extrémités de la terre; elles n'ont plus d'asyle qne dans le néant.

Avançons vers ces êtres dont on peut encore écrire l'histoire, et dont nous venons d'esquisser quelques traits généraux »«....

....

....

TABLEAU
DES ORDRES, GENRES ET ESPÈCES
DE CÉTACÉES.

CÉTACÉES.

»« Le sang rouge et chaud ; deux ventricules et deux oreillettes au cœur ; des vertèbres ; des poumons ; des mamelles ; des évents ; point d'extrémités postérieures.

PREMIER ORDRE.

Point de dents.

PREMIER GENRE.

LES BALEINES ; *balænæ.*

La mâchoire supérieure garnie de fanons ou lames de corne ; les orifices des évents séparés, et placés vers le milieu de la partie supérieure de la tête ; point de nageoire dorsale.

PREMIER SOUS-GENRE.

Point de bosse sur le dos.

PREMIÈRE ESPÈCE.

La baleine franche; *balœna mysticetus*. — Le corps gros et court; la queue courte.

2. La baleine nordcaper; *balœna nordcaper*. — La mâchoire inférieure très-arrondie, très-haute et très-large; le corps alongé; la queue alongée.

SECOND SOUS-GENRE.

Une ou plusieurs bosses sur le dos.

3. La baleine noueuse; *balœna nodosa*. — Une bosse sur le dos; les nageoires pectorales blanches.

4. La baleine bossue; *balœna gibbosa*. — Cinq ou six bosses sur le dos; les fanons blancs.

SECOND GENRE.

Les baleinoptères; *balœnopteræ*....

La mâchoire supérieure garnie de fanons ou lames de corne; les orifices des évents séparés, et placés vers le milieu de la partie supérieure de la tête; une nageoire dorsale.

PREMIER

PREMIER SOUS-GENRE.

Point de plis sous la gorge ni sous le ventre.

PREMIÈRE ESPÈCE.

La baleinoptère gibbar; *balænoptera gibbar.* — Les mâchoires pointues et également avancées; les fanons courts.

SECOND SOUS-GENRE.

Des plis longitudinaux sous la gorge et sous le ventre.

2. La baleinoptère jubarte; *balænoptera jubartes.* — La nuque élevée et arrondie; le museau avancé, large, et un peu arrondi; des tubérosités presque demi-sphériques au devant des évents; la dorsale courbée en arrière.

3. La baleinoptère rorqual; *balænoptera rorqual.* — La mâchoire inférieure arrondie, plus avancée et beaucoup plus large que celle d'en haut; la tête courte, à proportion du corps et de la queue.

4. La baleinoptère museau-pointu; *balænoptera acutorostrata.* — Les deux mâchoires pointues; celle d'en haut plus courte et beaucoup plus étroite que celle d'en bas.

SECOND ORDRE.

Des dents.

TROISIEME GENRE.

Les Narwals ; *narwali.*

Une ou deux défenses très-longues et droites à la mâchoire supérieure ; point de dents à la mâchoire d'en bas ; les orifices des évents réunis, et situés au plus haut de la partie postérieure de la tête ; point de nageoire dorsale.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Le narwal vulgaire ; *narwalus vulgaris.* — La forme générale ovoïde ; la longueur de la tête, égale au quart ou à peu près de la longueur totale ; les défenses sillonnées en spirale.

2. Le narwal microcephale ; *narwalus microcephalus.* — Le corps et la queue très-alongés ; la forme générale presque conique ; la longueur de la tête égale au dixième ou à peu près de la longueur totale ; les défenses sillonnées en spirale.

3. Le narwal andersonien ; *narwalus andersonianus.* — Les défenses unies et sans spirale ni sillons.

QUATRIEME GENRE.

Les Anarnaks ; *anarnaci.*

Une ou deux dents petites et recourbées à la mâchoire supérieure ; point de dents à la mâchoire d'en bas ; une nageoire sur le dos.

ESPÈCE.

L'anarnak groenlandais ; *anarnak groenlandicus.* — Le corps alongé.

CINQUIEME GENRE.

Les Cachalots ; *catodontes.*

La longueur de la tête égale à la moitié ou au tiers de la longueur totale du cétacée ; la mâchoire supérieure large, élevée, sans dents, ou garnie de dents courtes et cachées presque entièrement par la gencive ; la mâchoire inférieure étroite, et armée de dents grosses et coniques ; les orifices des évents réunis, et situés au bout de la partie supérieure du museau ; point de nageoire dorsale.

PREMIER SOUS-GENRE.

Une ou plusieurs éminences sur le dos.

PREMIÈRE ESPÈCE.

LE CACHALOT MACROCÉPHALE; *catodon macrocephalus.* — La queue très-étroite et conique; une éminence longitudinale, ou fausse nageoire, au dessus de l'anus.

2. LE CACHALOT TRUMPO; *catodon trumpo.* — La tête plus longue que le corps; les dents droites et pointues, le corps et la queue alongés; une éminence arrondie un peu au delà de l'origine de la queue.

3. LE CACHALOT SVINEVAL; *catodon svineval.* — Les dents courbées, arrondies, et souvent plates à leur extrémité; une callosité raboteuse sur le dos.

SECOND SOUS-GENRE.

Point d'éminence sur le dos.

4. LE CACHALOT BLANCHATRE; *catodon albicans.* — Les dents comprimées, courbées et arrondies à leur extrémité.

SIXIEME GENRE.

Les physales; *physali.*

La longueur de la tête égale à la moitié ou au tiers de la longueur totale du cétacée; la mâchoire supérieure large, élevée, sans dents, ou garnie de dents courtes et cachées presque entièrement par la gencive; la mâchoire inférieure étroite, et armée de dents grosses et coniques; les orifices des évents réunis, et situés sur le museau, à une petite distance de son extrémité; point de nageoire dorsale.

ESPECE.

Le physale cylindrique; *physalus cylindricus.* — Une bosse sur le dos.

SEPTIEME GENRE.

Les physétères; *physeteri.*

La longueur de la tête égale à la moitié ou au tiers de la longueur totale du cétacée; la mâchoire supérieure large, élevée, sans dents, ou garnie de dents petites et cachées par la gencive; la mâchoire inférieure

étroite, et armée de dents grosses et coniques; les orifices des évents réunis, et situés au bout ou près du bout de la partie supérieure du museau; une nageoire dorsale.

PREMIÈRE ESPÈCE.

LE PHYSÉTÈRE MICROPS; *physeter microps.* — Les dents courbées en forme de faux; la nageoire du dos grande, droite et pointue.

2. LE PHYSÉTÈRE ORTHODON; *physeter orthodon.* — Les dents droites et aiguës; une bosse au devant de la nageoire du dos.

3. LE PHYSÉTÈRE MULAR; *physeter mular.* Les dents peu courbées, et terminées par un sommet obtus; la dorsale droite, pointue et très-haute; deux ou trois bosses sur le dos, au delà de la nageoire dorsale.

HUITIEME GENRE.

LES DELPHINAPTÈRES; *delphinapteri...*

Les deux mâchoires garnies d'une rangée de dents très-fortes; les orifices des deux évents réunis, et situés très-près du sommet de la tête; point de nageoire dorsale.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Le delphinaptère beluga; *delphinapterus beluga.* — L'ouverture de la gueule petite; les dents obtuses à leur sommet.

2. Le delphinaptère sénédette; *delphinapterus senedetta.* — L'ouverture de la gueule grande; les dents aiguës à leur sommet.

NEUVIEME GENRE.

Les dauphins; *delphini.*

Les deux mâchoires garnies d'une rangée de dents très-fortes; les orifices des deux évents réunis, et situés très-près du sommet de la tête; une nageoire dorsale.

PREMIÉRE ESPÈCE.

Le dauphin vulgaire; *delphinus vulgaris.* — Le corps et la queue alongés; le museau très-distinct, très-aplati, très-avancé, et en forme de portion d'ovale; les dents pointues; la dorsale échancrée du côté de la caudale, et recourbée vers cette nageoire.

2. Le dauphin marsouin; *delphinus phocœna.* — Le corps et la queue alongés; le museau arrondi et court; les dents poin-

tues ; la dorsale presque triangulaire et rectiligne.

3. Le dauphin orque ; *delphinus orca.* — Le corps et la queue alongés ; le crâne très-peu convexe ; le museau arrondi et très-court ; la mâchoire supérieure un peu plus avancée que celle d'en bas ; l'inférieure renflée dans sa partie inférieure, et plus large que celle d'en haut ; les dents inégales, mousses, coniques, et recourbées à leur sommet ; la hauteur de la dorsale supérieure au dixième de la longueur totale du cétacée ; cette nageoire placée vers le milieu de la longueur du corps proprement dit.

4. Le dauphin gladiateur ; *delphinus gladiator.* — Le corps et la queue alongés ; le dessus de la tête très-convexe ; le museau très-arrondi et très-court ; les deux mâchoires également avancées ; les dents aiguës et recourbées ; la dorsale placée très-près de la nuque, et supérieure, par sa hauteur, au cinquième de la longueur totale du cétacée.

5. Le dauphin nésarnack ; *delphinus nesarnack.* — Le corps et la queue alongés ; le dessus de la tête très-convexe ; le museau alongé et très-aplati ; la mâchoire inférieure plus avancée que celle d'en haut ; les dents presque cylindriques, droites et très-émous-

sées; la partie antérieure du dos très-relevée; la dorsale courbée, échancrée et placée très-près de la queue.

6. Le dauphin diodon; *delphinus diodon.* — Le corps et la queue coniques et alongés; le dessus de la tête convexe; le museau alongé et très-aplati; la mâchoire d'en bas ne présentant que deux dents pointues, placées à son extrémité; la dorsale lancéolée, et située très-près de la queue.

7 Le dauphin ventru; *delphinus ventricosus.* — Le museau très-court et arrondi; la mâchoire inférieure sans renflement, et aussi avancée que celle d'en haut; le ventre très-gros; la dorsale située très-près de l'origine de la queue, assez basse et assez longue pour former un triangle rectangle.

8. Le dauphin férès; *delphinus feres.* — Le museau très-court et arrondi; les dents inégales, ovoïdes, bilobées et arrondies dans leur sommet.

9. Le dauphin de Duhamel; *delphinus Duhamelii.* — Le corps et la queue très-alongés; les dents longues; l'orifice des évents très-large; l'œil placé presque au dessus de la pectorale; la dorsale située presque au dessus de l'anus; la mâchoire inférieure, la gorge et le ventre blancs.

10. Le dauphin de Péron ; *delphinus Peronii.* — Le dos d'un bleu noirâtre ; le ventre, les côtés, le bout du museau et l'extrémité des nageoires et de la queue d'un blanc très-éclatant.

11. Le dauphin de Commerson; *delphinus Commersonii.* — Le dos et presque toute la surface de l'animal d'un blanc d'argent ; les extrémités noirâtres.

DIXIEME GENRE.

Les hypéroodons ; *hyperoodontes.*

Le palais hérissé de petites dents ; une nageoire dorsale.

ESPÈCE.

L'hypéroodon butskopf ; *hyperoodon butskopf.* — Le museau arrondi et aplati ; la dorsale recourbée »«.



De Sevè del. Bigant S.

LA BALEINE *Franche*.

HISTOIRE
NATURELLE
DES CÉTACÉES.

LES BALEINES (1).

LA BALEINE FRANCHE (2).

Voyez la planche I, *figure* 1.

PREMIÈRE ESPÈCE.

...... »« Nous aurons sous les yeux le plus grand des animaux. La masse et la vîtesse concourent à sa force : l'Océan lui a été donné pour empire ; et en le créant, la Nature paroît avoir épuisé sa puissance merveilleuse.....

(1) »« Voyez, à la tête de ce volume, le Tableau des ordres, genres et espèces de cétacées.

(2) *Balæna mysticetus. Baleine de grande baie* Par les allemands, *whalffish.* Par les hollandais, *whall-visch.* Par les danois, *slichteback*, *sandhual.* Par les suédois, *hvalfisk.* Par les norvégiens, *hvafisk*, *stiet-back.* Par les islandais, *vatushalr.* Par les groenlan-dais, *arbek*, *arbavirksoak.* Par les anglais, *whale.* Par

... La baleine franche montre sur la surface des mers son énorme volume. Lorsque

---

les espagnols, *vallena*. Par les hottentots, *tkakæ*. Par les japonais, *serbio*.

Baleine franche. Bonaterre, planches de l'Encycl. méthod. — R. R. Castel, édition de Bloch.

Balæna naribus flexuosis, *etc.* Artedi, gen. 76, sp. 106, syn. 106.

Balæna major, laminas corneas in superiore maxilla habens, fistulâ donatâ, bipinnis. Sibbald.

Idem vel *balæna vulgaris edentula*, *dorso non pinnato*. Raj. p. 6 et 16.

Baleine vulgaire. Rondelet, Histoire des poissons, première partie, liv. 16, chap. 7 (édition de Lyon, année 1558).

Balæna vulgò dicta, *sive mysticetus Aristotelis*, *musculus Plinii*. Gesner, p. 114.

Balæna vulgi. Aldrovand. Cet. cap. 3, pag. 688, t. 732. — Jonston, p. 216.

Balæna vulgaris. Charleton, p. 167.

Balæna. Schoneveld, p. 24.

Balæna Rond. Willughby, p. 35.

Balæna spitzbergensis. Martens, Spitzb. p. 98, tab. *Q* fig. *a b*.

Balæna vulgò dicta, *et musculus mysticetos*, *etc.* Gesner, Aquat. p. 132; et (germ.) fol. 99 *b*.

Balæna groenlandica. Mus. Ad. Frid. 1, p. 51.

Balæna dorso impinni, *fistulâ iu medio capite*, *etc.* Gronov. Zooph. 139.

Balæna (*vulgaris*, *groenlandica*) *bipinnis*, *etc.* Brisson, Regn. anim. p. 347, n° 1.

le tems ne manque pas à son développement, ses dimensions étonnent. On ne peut guères douter qu'on ne l'ait vue, à certaines époques et dans certaines mers, longue de près de cent mètres (trois cents pieds); et dès-lors, pour avoir une idée distincte de sa grandeur, nous ne devons plus la comparer

---

Balæna vera Zorgdrageri. Klein, Miss. pisc. 2, p. 11.

Balæna vulgi. Mus. Worm. p. 281.

Hvalfisk. Eggede, Groenl. p. 48.

Der rechte Groenlandische walfisch. Anderson, Isl. p. 212.

Baleine franche. Valmont de Bomare, Dictionnaire d'histoire naturelle. »«

La baleine franche porte encore au Groenland, selon Othon Fabricius, les noms de *argvek*, *arbavik* et *sokalik*.

En Islande, selon Horrebows, *slerbakur*, c'est-à-dire, *moindre dos*, parce que ce cétacée a le dos uni sans aucune nageoire. Au Chili, chez les Arauques, *yene*.

Balæna naribus flexuosis in medio anteriore capite... balæna mysticetus. Lin. Syst. nat. edit. Gmel. gen. 18, sp. 1.

Balæna naribus flexuosis in medio capite, dorso impinni... balæna mysticetus. Lin. Faun. suec. edit. Retzii, p. 49, n° 54. — Erxleben, Syst. regn. anim. gen. 48, sp. 1. — Oth. Fabric. Faun. groenland. p. 52, n° 20.

avec les plus colossaux des animaux terrestres. L'hippopotame, le rhinocéros, l'éléphant ne peuvent pas nous servir de terme de comparaison. Nous ne trouvons pas non plus cette mesure dans ces arbres antiques dont nous admirons les cimes élevées : cette échelle est encore trop courte. Il faut que nous ayons recours à ces flèches élancées dans les airs, au dessus de quelques temples gothiques; ou plutôt il faut que nous comparions la longueur de la baleine entièrement développée, à la hauteur de ces monts qui forment les rives de tant de fleuves, lorsqu'ils ne coulent plus qu'à une petite distance de l'Océan, et particulièrement à celle des montagnes qui bordent les rivages de la Seine. En vain, par exemple, placerions-nous par la pensée une grande baleine auprès d'une des tours du principal temple de Paris; en vain la dresserions-nous contre ce monument : un tiers de l'animal s'élèveroit au dessus du sommet de la tour.

Long-tems ce géant des géans a exercé sur son vaste empire une domination non combattue.

Sans rival redoutable, sans besoins difficiles à satisfaire, sans appétits cruels, il régnoit paisiblement sur la surface des mers

dont les vents ne bouleversoient pas les flots, ou trouvoit aisément, dans les baies entourées de rivages escarpés, un abri sûr contre les fureurs des tempêtes.

Mais le pouvoir de l'homme a tout changé pour la baleine. L'art de la navigation a détruit la sécurité, diminué le domaine, altéré la destinée du plus grand des animaux. L'homme a su lui opposer un volume égal au sien, une force égale à la sienne. Il a construit, pour ainsi dire, une montagne flottante; il l'a animée, en quelque sorte, par son génie; il lui a donné la résistance des bois les plus compactes; il lui a imprimé la vîtesse des vents, qu'il a su maîtriser par ses voiles; et, la conduisant contre le colosse de l'Océan, il l'a contraint à fuir vers les extrémités du monde.

C'est malgré lui néanmoins que l'homme a ainsi relégué la baleine. Il ne l'a pas attaquée pour l'éloigner de sa demeure, comme il en a écarté le tigre, le condor, le crocodile, et le serpent devin : il l'a combattue pour la conquérir. Mais pour la vaincre il ne s'est pas contenté d'entreprises isolées et de combats partiels : il a médité de grands préparatifs, réuni de grands moyens, concerté de grands mouvemens, combiné de

grandes manœuvres ; il a fait à la baleine une véritable guerre navale ; et, la poursuivant avec ses flottes jusqu'au milieu des glaces polaires, il a ensanglanté cet empire du froid, comme il avoit ensanglanté le reste de la terre ; et les cris du carnage ont retenti dans ces montagnes flottantes, dans ces solitudes profondes, dans ces asyles redoutables des brumes, du silence et de la nuit.

Cependant, avant de décrire ces terribles expéditions, connoissons mieux cette énorme baleine.

Les individus de cette espèce, que l'on rencontre à une assez grande distance du pôle arctique, ont depuis vingt jusqu'à quarante mètres (soixante jusqu'à cent trente pieds) de longueur. Leur circonférence, dans l'endroit le plus gros de leur tête, de leur corps ou de leur queue, n'est pas toujours dans la même proportion avec leur longueur totale. La plus grande circonférence surpassoit en effet la moitié de la longueur dans un individu de seize mètres (quarante-huit pieds) de long ; elle n'égaloit pas cette même longueur totale dans d'autres individus longs de plus de trente mètres (quatre-vingt-dix pieds).

Le

Le poids total de ces derniers individus surpassoit cent cinquante mille kilogrammes (trois cent mille livres).

On a écrit que les femelles étoient plus grosses que les mâles. Cette différence que Buffon a fait observer dans les oiseaux de proie, et que nous avons indiquée pour le plus grand nombre de poissons, lesquels viennent d'un œuf, comme les oiseaux, seroit remarquable dans des animaux qui ont des mamelles, et qui mettent au jour des petits tout formés.

Quoi qu'il en soit de cette supériorité de la baleine femelle sur la baleine mâle, l'une et l'autre, vues de loin, paroissent une masse informe. On diroit que tout ce qui s'éloigne des autres êtres par un attribut très-frappant, tel que celui de la grandeur, s'en écarte aussi par le plus grand nombre de ses autres propriétés; et l'on croiroit que lorsque la Nature façonne plus de matière, produit un plus grand volume, anime des organes plus étendus, elle est forcée, pour ainsi dire, d'employer des précautions particulières, de réunir des proportions peu communes, de fortifier les ressorts en les rapprochant, de consolider l'ensemble par la juxta-position d'un très-grand nombre de

parties, et d'exclure ainsi ces rapports entre les dimensions, que nous considérons comme les élémens de la beauté des formes, parce que nous les trouvons dans les objets les plus analogues à nos sens, à nos qualités, à nos modifications, et avec lesquels nous communiquons le plus fréquemment.

En s'approchant néanmoins de cette masse informe, on la voit en quelque sorte se changer en un tout mieux ordonné. On peut comparer ce gigantesque ensemble à une espèce de cylindre immense et irrégulier, dont le diamètre est égal, ou à peu près, au tiers de la longueur.

La tête forme la partie antérieure de ce cylindre démesuré ; son volume égale le quart et quelquefois le tiers du volume total de la baleine. Elle est convexe par dessus, de manière à représenter une portion d'une large sphère. Vers le milieu de cette grande voûte et un peu sur le derrière, s'élève une bosse, sur laquelle sont placés les orifices des deux *évents*.

On donne ce nom d'*évents* à deux canaux qui partent du fond de la bouche, parcourent obliquement, et en se courbant, l'intérieur de la tête, et aboutissent vers le milieu de sa partie supérieure. Le diamètre de leur

orifice extérieur est entièrement le centième, ou environ, de la longueur totale de l'individu.

Ils servent à rejeter l'eau qui pénètre dans l'intérieur de la gueule de la baleine franche, ou à introduire jusqu'à son larynx, et par conséquent jusqu'à ses poumons, l'air nécessaire à la respiration de ce cétacée, lorsque ce grand mammifère nage à la surface de la mer, mais que sa tête est assez enfoncée dans l'eau pour qu'il ne puisse aspirer l'air par la bouche, sans aspirer en même tems une trop grande quantité de fluide aqueux.

La baleine fait sortir par ces évents un assez grand volume d'eau pour qu'un canot puisse en être bientôt rempli. Elle lance ce fluide avec tant de rapidité, particulièrement quand elle est animée par des affections vives, tourmentée par des blessures et irritée par la douleur, que le bruit de l'eau qui s'élève et retombe en colonnes ou se disperse en gouttes, effraye presque tous ceux qui l'entendent pour la première fois, et peut retentir fort loin, si la mer est très-calme. On a comparé ce bruit, ainsi que celui que produit l'aspiration de la baleine, au bruissement sourd et terrible d'un orage

éloigné. On a écrit qu'on le distinguoit d'aussi loin que le coup d'un gros canon. On a prétendu d'ailleurs que cette aspiration de l'air atmosphérique et ce double jet d'eau communiquent à la surface de la mer un mouvement que l'on apercevoit à une distance de plus de deux mille mètres (mille toises). Et comment ces effets seroient-ils surprenans, s'il est vrai, comme on l'a assuré, que la baleine franche fait monter l'eau qui jaillit de ses évents jusqu'à plus de treize mètres (quarante pieds) de hauteur?

Il paroît que cette baleine a reçu un organe particulier pour lancer ainsi l'eau au dessus de sa tête. On sait du moins que d'autres cétacées présentent cet organe...; et il existe vraisemblablement dans tous les cétacées, avec quelques modifications relatives à leur genre et à leur espèce.

Cet organe consiste dans deux poches grandes et membraneuses, formées d'une peau noirâtre et muqueuse, ridées lorsqu'elles sont vuides, ovoïdes lorsqu'elles sont gonflées. Ces deux poches sont couchées sous la peau, au devant des évents, avec la partie supérieure desquels elles communiquent. Des fibres charnues très-fortes partent de la cir-

conférence du crâne, se réunissent au dessus de ces poches ou bourses, et les compriment violemment à la volonté de l'animal.

Lors donc que le cétacée veut faire jaillir une certaine quantité d'eau contenue dans sa bouche, il donne à sa langue et à ses mâchoires le mouvement nécessaire pour avaler cette eau : mais comme il ferme en même tems son pharynx, il force ce fluide à remonter dans les évents; il lui imprime un mouvement assez rapide pour que cette eau très-pressée soulève une valvule charnue placée dans l'évent vers son extrémité supérieure, et au dessous des poches; l'eau pénètre dans les poches; la valvule se referme; l'animal comprime ses bourses; l'eau en sort avec violence; la valvule, qui ne peut s'ouvrir que de bas en haut, résiste à son effort; et ce liquide, au lieu de rentrer dans la bouche, sort par l'orifice supérieur de l'évent, et s'élève dans l'air à une hauteur proportionnée à la force de la compression des bourses.

L'ouverture de la bouche de la baleine franche est très-grande; elle se prolonge jusqu'au dessous des orifices supérieurs des évents; elle s'étend même vers la base de la nageoire pectorale; et l'on pourroit dire par conséquent qu'elle va presque jus-

qu'à l'épaule. Si l'on regarde l'animal par côté, on voit le bord supérieur et le bord inférieur de cette ouverture présenter, depuis le bout du museau jusqu'auprès de l'œil, une courbe très-semblable à la lettre *S*, placée horizontalement.

Les deux mâchoires sont à peu près aussi avancées l'une que l'autre. Celle de dessous est très-large, sur-tout vers le milieu de sa longueur.

L'intérieur de la gueule est si vaste dans la baleine franche, que dans un individu de cette espèce, qui n'étoit parvenu qu'à vingt-quatre mètres (soixante-douze pieds) de longueur, et qui fut pris en 1726, au cap de Hourdel, dans la baie de la Somme, la capacité de la bouche étoit assez grande pour que deux hommes aient pu y entrer sans se baisser (1).

La langue est molle, spongieuse, arrondie par devant, blanche, tachetée de noir sur les côtés, adhérente à la mâchoire inférieure, mais susceptible de quelques mouvemens. Sa longueur surpasse souvent neuf mètres (vingt-sept pieds); sa largeur est de

(1) »« Mémoires envoyés au savant et respectable Duhamel du Monceau. »«

trois ou quatre (neuf ou douze pieds). Elle peut donner plus de six tonneaux d'huile ; et Duhamel assure que lorsqu'elle est salée, elle peut être regardée comme un mets délicat.

La baleine franche n'a pas de dents ; mais tout le dessous de la mâchoire inférieure, ou, pour mieux dire, toute la voûte du palais est garnie de lames que l'on désigne par le nom de *fanons*. Donnons une idée nette de leur contexture, de leur forme, de leur grandeur, de leur couleur, de leur position, de leur nombre, de leur mobilité, de leur développement, de l'usage auquel la Nature les a destinés, et de ceux auxquels l'art a su les faire servir.

La surface d'un fanon est unie, polie, et semblable à celle de la corne. Il est composé de poils, ou plutôt de crins, placés à côté les uns des autres dans le sens de sa longueur, très-rapprochés, réunis et comme collés par une substance gélatineuse, qui, lorsqu'elle est sèche, lui donne presque toutes les propriétés de la corne, dont il a l'apparence.

Chacun de ces fanons est d'ailleurs très-aplati, alongé, et très-semblable, par sa forme générale, à la lame d'une faux. Il se

courbe un peu dans sa longueur comme cette lame, diminue graduellement de hauteur et d'épaisseur, se termine en pointe, et montre sur son bord inférieur ou concave un tranchant analogue à celui de la faux. Ce bord concave ou inférieur est garni, presque depuis son origine jusqu'à la pointe du fanon, de crins qu'aucune substance gélatineuse ne réunit, et qui représentent, le long de ce bord tranchant et aminci, une sorte de frange d'autant plus longue et d'autant plus touffue qu'elle est plus près de la pointe ou de l'extrémité du fanon.

La couleur de cette lame cornée est ordinairement noire, et marbrée de nuances moins foncées; mais le fanon est souvent caché sous une espèce d'épiderme dont la teinte est grisâtre.

Maintenant disons comment les fanons sont placés.

Le palais présente un os qui s'étend depuis le bout du museau jusqu'à l'entrée du gosier. Cet os est recouvert d'une substance blanche et ferme, à laquelle on a donné le nom de *gencive de la baleine*. C'est le long et de chaque côté de cet os, que les fanons sont distribués et situés transversalement.

En se supposant dans l'intérieur d'une

baleine franche, on voit donc au dessus de sa tête deux rangées de lames parallèles et transversales. Ces lames, presque verticales, ne sont que très-foiblement inclinées en arrière. Le bout de chaque fanon, opposé à sa pointe, entre dans la *gencive*, la traverse, et pénètre jusqu'à l'os longitudinal. Le bord convexe de la lame s'applique contre le palais, s'insère même dans sa substance. Les franges de crin attachées au bord concave de chaque fanon font paroître le palais comme hérissé de poils très-gros et très-durs; et sortant vers la pointe de chaque lame au delà des lèvres, elles forment le long de ces lèvres une autre frange extérieure, ou une sorte de *barbe*, qui a fait donner le nom de *barbes* aux fanons des baleines.

Le palais étant un peu ovale, il est évident que les lames transversales sont d'autant plus longues qu'elles sont situées plus près du plus grand diamètre transversal de cet ovale, lequel se trouve vers le milieu de la longueur du palais. Les fanons les plus courts sont vers l'entrée du gosier, ou vers le bout du museau.

Il n'est pas rare de mesurer des fanons de cinq mètres (quinze pieds) de longueur. Ils ont alors, au bout qui pénètre dans la

gencive, quatre ou cinq décimètres (un pouce et demi environ) de hauteur, et deux ou trois centimètres (un pouce environ) d'épaisseur; et l'on compte fréquemment trois ou quatre cents de ces lames cornées, grandes ou petites, de chaque côté de l'os longitudinal.

Mais, indépendamment de ces lames en forme de faux, on trouve des fanons très-petits, couchés l'un au dessus de l'autre, comme les tuiles qui recouvrent les toits, et placés dans une gouttière longitudinale, que l'on voit au dessous de l'extrémité de l'os longitudinal du palais. Ces fanons particuliers empêchent que cette extrémité, quelque mince et par conséquent quelque tranchante qu'elle puisse être, ne blesse la lèvre inférieure.

Cependant, comment se développent ces fanons?

Le savant anatomiste de Londres, M. Hunter, a fait voir que ces productions se développoient d'une manière très-analogue à celle dont croissent les cheveux de l'homme et la corne des animaux ruminans. C'est une nouvelle preuve de l'identité de nature que nous avons tâché de faire reconnoître entre les cheveux, les poils, les crins, la corne,

les plumes, les écailles, les tubercules, les piquans et les aiguillons... Mais, quoi qu'il en soit, le fanon tire sa nourriture, et en quelque sorte le ressort de son extension graduelle, de la substance blanche à laquelle on a donné le nom de *gencive*. Il est accompagné, pour ainsi dire, dans son développement, par des lames qu'on a nommées *intermédiaires*, parce qu'elles les séparent du fanon le plus voisin, et qui, posées sur la même base, produites dans la même substance, formées dans le même tems, ne faisant qu'un seul corps avec le fanon, le renforçant, le maintenant à sa place, croissant dans la même proportion, et s'étendant jusqu'à la lèvre supérieure, s'y altèrent, s'y ramollissent, s'y délayent et s'y dissolvent comme un épiderme trop long-tems plongé dans l'eau. L'auteur de l'Histoire hollandaise des pêches dans la mer du Nord (1) rapporte qu'on trouve souvent, au milieu de beaux fanons, des fanons plus petits, que l'on re-

---

(1) »« Histoire des pêches, des découvertes et des établissemens des hollandais dans les mers du Nord; ouvrage traduit du hollandais par M. Bernard Dereste, etc. »«

garde comme ayant poussé à la place de lames plus grandes, déracinées et arrachées par quelque accident.

On assure que lorsque la baleine franche ferme entièrement la gueule, ou dans quelque autre circonstance, les fanons peuvent se rapprocher un peu l'un de l'autre, et se disposer de manière à être un peu plus inclinés que dans leur position ordinaire.

Après la mort de la baleine, l'épiderme glutineux qui recouvre les fanons, se sèche et les colle les uns aux autres. Si l'on veut les préparer pour le commerce et les arts, on commence donc par les séparer avec un coin; on les fend ensuite dans le sens de leur longueur avec des couperets bien aiguisés; on divise ainsi les différentes couches dont ils sont composés, et qui étoient retenues l'une contre l'autre par des filamens entrelacés et par une substance gélatineuse; on les met dans de l'eau froide, ou quelquefois dans de l'eau chaude; on les attendrit souvent dans l'huile que la baleine a fournie; on les ratisse au bout de quelques heures; on les brosse; on les place un à un, sur une planche bien polie; on les racle de nouveau; on en coupe les extrémités; on les expose à l'air pendant

quelques heures, et on les dispose de manière qu'ils puissent continuer de sécher sans s'altérer et se corrompre (1).

C'est après avoir eu recours à ces procédés, qu'on se sert ou qu'on s'est servi de ces fanons pour plusieurs ouvrages, et particulièrement pour fortifier des corsets, soutenir des paniers, former des parapluies, monter des lunettes, garnir des éventails, composer des baguettes, et faire des cannes flexibles et légères. On a pensé aussi qu'on pourroit en dégager les crins de manière à s'en servir pour faire des cordes, de la ficelle, et même une sorte de grosse étoffe (2).

Mais quel est l'organe de la baleine qui ne mérite pas une attention particulière? Examinons ses yeux, et reconnoissons les rapports de leur structure avec la nature de son séjour.

L'œil est placé immédiatement au dessus de la commissure des lèvres, et par conséquent très-près de l'épaule de la baleine. Presque également éloigné du monticule des

---

(1) »« Histoire de pêches, des découvertes et des établissemens des hollandais dans les mers du Nord, tom. I, p. 134....

(2) *Idem*, pag. 69. »«

évents et de l'extrémité du museau, très-rapproché du bord inférieur de l'animal, très-écarté de l'œil opposé, il ne paroît destiné qu'à voir les objets auxquels la baleine présente son immense côté; et il ne faut pas négliger d'observer que voilà un rapport frappant entre la baleine franche qui parcourt avec tant de vîtesse la surface de l'Océan et plonge dans ses abîmes, et plusieurs des oiseaux privilégiés qui traversent avec tant de rapidité les vastes champs de l'air, et s'élancent au plus haut de l'atmosphère. L'œil de la baleine est cependant placé sur une espèce de petite convexité qui, s'élevant au dessus de la surface des lèvres, lui permet de se diriger de telle sorte, que lorsque l'animal considère un objet un peu éloigné, il peut le voir de ses deux yeux à la fois, rectifier les résultats de ses sensations, et mieux juger de la distance.

Mais ce qui étonne dans le premier moment de l'examen, c'est que l'œil de la baleine soit si petit, qu'on a peine quelquefois à le découvrir. Son diamètre n'est souvent que de la cent quatre-vingt-douzième partie de la longueur totale du cétacée. Il est garni de paupières, comme l'œil des autres mammifères : mais ces paupières sont si gonflées

par la graisse huileuse qui en occupe l'intérieur, qu'elles n'ont presque aucune mobilité; elles sont d'ailleurs dénuées de cils, et l'on ne voit aucun vestige de cette troisième paupière que l'on peut apercevoir dans l'homme, que l'on remarque dans les quadrupèdes, et qui est si développée dans les oiseaux.

La baleine paroît donc privée de presque tous les moyens de garantir l'intérieur de son œil, des impressions douloureuses de la lumière très-vive que répandent autour d'elle, pendant les longs jours de l'été, la surface des mers qu'elle fréquente, ou les montagnes de glace dont elle est entourée. Mais, avant la fin de cet article, nous remarquerons combien les effets de la conformation particulière de cet organe peuvent suppléer au nombre et à la mobilité des paupières.

L'œil de la baleine, considéré dans son ensemble, est assez aplati par devant pour que son axe longitudinal ne soit quelquefois à son axe transverse, que dans le rapport de 6 à 11. Mais il n'en est pas de même du cristallin : conformé comme celui des poissons, des phoques, de plusieurs quadrupèdes ovipares qui marchent ou nagent souvent

au dessous de l'eau, et des cormorans, ainsi que de quelques autres oiseaux plongeurs, le cristallin de la baleine franche est assez convexe par devant et par derrière pour ressembler à une sphère, au lieu de représenter une lentille, de même que celui des quadrupèdes, et sur-tout celui des oiseaux. Il paroît du moins que le rapport de l'axe longitudinal du cristallin à son diamètre transverse, est, dans la baleine franche, comme celui de 13 à 15, lors même que ce diamètre et cet axe sont le plus différens l'un de l'autre....

La forme générale de l'œil est maintenue, en très-grande partie, dans la baleine franche, comme dans les animaux dont l'œil n'est pas sphérique, par l'enveloppe à laquelle on a donné le nom de *sclérotique*, et qui environne tout l'organe de la vue, excepté dans l'endroit où la *cornée* est située. Ce nom de *sclérotique* venant de *sclerotes*, qui, en grec, signifie *dureté*, convient bien mieux à l'enveloppe de l'œil de la baleine franche dans laquelle elle est très-dure, qu'à celle de l'œil de l'homme et de l'œil des quadrupèdes, dans lesquels, ainsi que dans l'homme, elle est remarquable par sa mollesse. Mais la sclérotique de la baleine

franche

franche n'a pas dans toute son étendue une égale dureté : elle est beaucoup plus dure dans ses parties latérales que dans le fond de l'œil, quoiqu'elle soit très-fréquemment, dans ce même fond, épaisse de plus de trente-six millimètres (dix-huit lignes environ), pendant que l'épaisseur des parties latérales n'en excède guère vingt-quatre (douze lig.) Cette différence vient de ce que les mailles que l'on voit dans la substance fibreuse, et en apparence tendineuse, de la sclérotique, sont plus grandes dans le fond que sur les côtés de l'œil, et qu'au lieu de contenir une matière fongueuse et flexible, comme sur ces mêmes côtés, elles sont remplies, vers le fond de l'œil, d'une huile proprement dite.

Au reste, cette portion moins dure de la sclérotique de la baleine est traversée par un canal dans lequel passe l'extrémité du nerf optique : les parois de ce canal sont formées par la dure-mère; et c'est de la face externe de cette dure-mère que se détachent, comme par un épanouissement, les fibres qui composent la sclérotique.

On distingue d'autant plus ces fibres, que leur couleur est blanche, et que la substance

renfermée dans les mailles qu'elles entourent est d'une nuance brune.

Nous entrons avec plaisir dans les détails en apparence les plus minutieux, parce que tout intéresse dans un colosse tel que la baleine franche, et que nous découvrons facilement, dans ses organes très-développés, ce que notre vue, même aidée par la loupe et par le microscope, ne peut pas toujours distinguer dans les organes analogues des autres animaux. La baleine franche est, pour ainsi dire, un grand exemplaire de l'être organisé, vivant et sensible, dont aucun caractère ne peut échapper à l'examen.

C'est ainsi, par exemple, qu'on voit dans la baleine, encore mieux que dans le rhinocéros ou dans d'autres énormes quadrupèdes, la manière dont la sclérotique se réunit souvent à la cornée. Au lieu d'être simplement attachée à cette cornée par une cellulosité, elle pénètre fréquemment dans sa substance; et l'on aperçoit facilement les fibres blanches de la sclérotique de la baleine, qui entrent dans l'épaisseur de sa cornée, en filamens très-déliés, mais assez longs.

C'est encore ainsi que dans la choroïde, ou seconde enveloppe de l'œil de la baleine, on peut distinguer sans aucune loupe les

ouvertures des vaisseaux, de même que la membrane intérieure que l'on connoît sous le nom de *ruyschienne ;* et qu'on compte, pour ainsi dire, les fibres rayonnantes qui, semblables à des cercles, entourent le cristallin sphérique.

Continuons cependant.

Lorsque la prunelle de la baleine franche est rétrécie par la dilatation de l'iris, elle devient une ouverture alongée transversalement.

L'ensemble de l'œil est d'ailleurs mu dans ce cétacée par quatre muscles droits; par un autre muscle droit nommé *suspenseur*, et divisé en quatre; et par deux muscles obliques, l'un supérieur et l'autre inférieur.

Remarquons encore que la baleine, comme la plupart des animaux qui vivent dans l'eau, n'a pas de points lacrymaux, ni de glandes destinées à répandre sur le devant de l'œil une liqueur propre à le tenir dans l'état de propreté et de souplesse nécessaire; mais que l'on trouve sous la paupière supérieure des sortes de lacunes d'où s'écoule une humeur épaisse et mucilagineuse.

Passons maintenant à l'examen de l'organe de l'ouïe.

La baleine a dans cet organe, comme tous

les cétacées, un labyrinthe, trois canaux membraneux et demi-circulaires, un limaçon, un orifice *cochléaire*, un vestibule, un orifice *vestibulaire* (1), une cavité appelée *caisse du tympan*, une membrane du tympan, des osselets articulés et placés dans cette caisse depuis cette membrane du tympan jusqu'à l'orifice vestibulaire, une trompe nommée *trompe d'Eustache* (2), et un canal qui, de la membrane du tympan, aboutit et s'ouvre à l'extérieur.

Le limaçon de la baleine est même fort grand; toutes ses parties sont bien développées. L'orifice ou la fenêtre cochléaire, qui fait communiquer ce limaçon avec la caisse du tympan, offre une grande étendue. Le marteau, un des osselets de la caisse du

---

(1) »« Nous préférons les épithètes de *cochléaire* et de *vestibulaire*.... à celles de *ronde* et d'*ovale*, qui ne peuvent être employées avec exactitude qu'en parlant de l'organe de l'ouïe de l'homme et d'un petit nombre d'animaux.

(2) Le tube dont nous parlons, et tous les tubes analogues que peut présenter l'organe de l'ouïe de l'homme ou des animaux, ont été appelés *trompe d'Eustache*, parce que celui de l'oreille de l'homme a été découvert par Eustache, habile anatomiste du seizième siècle. »«

tympan, et qui communique immédiatement avec la membrane du même nom, présente aussi des dimensions très-remarquables par leur grandeur.

Mais la spirale du limaçon ne fait qu'un tour et demi, et ne s'élève pas à mesure qu'elle enveloppe son axe. Il est si difficile d'apercevoir les canaux demi-circulaires, qu'un très-grand anatomiste, Pierre Camper, en a nié l'existence, et qu'on croiroit peut-être encore qu'ils manquent à l'oreille de la baleine, malgré les indications de l'analogie, sans les recherches éclairées de notre confrère Cuvier. Le marteau n'a point cette appendice que l'on connoît sous le nom de *manche*; le tympan a la forme d'un entonnoir alongé, dont la pointe est fixée au bas du col du marteau. Le *méat*, ou conduit extérieur, n'est osseux dans aucune de ses portions; c'est un canal cartilagineux et très-mince, qui part du tympan, serpente dans la couche graisseuse, parvient jusqu'à la surface de la peau, s'ouvre à l'extérieur par un trou très-petit, et n'est terminé par aucun vestige de conque, de pavillon membraneux ou cartilagineux, d'oreille externe plus ou moins large ou plus ou moins longue.

Ce défaut d'oreille extérieure qui lie la baleine franche avec tous les autres cétacées, avec les lamantins, les dugons, les morses, et le plus grand nombre de phoques, les éloigne de tous les autres mammifères, et pourroit presque être compté parmi les caractères distinctifs des animaux qui passent la plus grande partie de leur vie dans l'eau douce ou salée.

L'oreille des cétacées présente cependant des particularités plus dignes d'attention que celles que nous venons d'indiquer.

L'*étrier*, l'un des osselets de la caisse du tympan, n'a, au lieu des deux branches qu'il offre dans la plupart des mammifères, qu'un corps conique, comprimé, et percé d'un très-petit trou.

La partie de l'os temporal à laquelle on a donné le nom de *rocher*, et dans l'intérieur de laquelle sont creusées les cavités de l'oreille des mammifères, est, dans la baleine, d'une substance plus dure que dans aucune autre espèce d'animal vertébré. Mais voici un fait plus extraordinaire et plus curieux.

Le rocher de la baleine franche n'est point articulé avec les autres parties osseuses de la tête; il est suspendu par des ligamens et placé à côté de la base du crâne, sous une

sorte de voûte formée en grande partie par l'os occipital.

Ce rocher, ainsi isolé et suspendu, présente, vers le bord interne de sa face supérieure, une proéminence demi-circulaire, qui contient le limaçon. On voit sur cette même proéminence un orifice qui appartient au méat ou au conduit interne, et qui répond à un trou de la base du crâne.

Au dessous du labyrinthe que renferme ce rocher, est la caisse du tympan.

Cette caisse est formée par une lame osseuse, que l'on croiroit roulée sur elle-même, et dont le côté interne est beaucoup plus épais que le côté extérieur.

L'ouverture extérieure de cette caisse, sur laquelle est tendue la membrane du tympan, n'est pas limitée par un cadre osseux et régulier, comme dans plusieurs mammifères, mais rendue très-irrégulière par trois apophyses placées sur sa circonférence.

Cette même caisse du tympan adhère aux autres portions du rocher par son extrémité postérieure, et par une apophyse de la partie antérieure de son bord le plus mince.

De l'extrémité antérieure de la caisse part la trompe, analogue à la *trompe d'Eustache*

de l'homme. Ce tube est membraneux, perce l'os maxillaire supérieur, et aboutit à la partie supérieure de l'évent par un orifice qu'une valvule rend impénétrable à l'eau lancée par ce même évent, même avec toute la vîtesse que l'animal peut imprimer à ce fluide.»«

Les pêcheurs introduisent un crochet dans l'organe de l'ouïe de la baleine jusqu'à environ quatre pieds de profondeur, d'où ils retirent les osselets de la caisse du tympan pour les vendre aux apothicaires, qui, à leur tour, les débitent, comme des remèdes absorbans, sous les fausses dénominations de *pierres de tiburon*, de *loup marin*, de *manati* ou *lamantin*.

»« Mais après avoir jeté un coup d'œil sur le corps de la baleine franche, après avoir considéré sa tête, et les principaux organes que contient cette tête si extraordinaire et si vaste, que devons-nous d'abord examiner ?

La queue de ce cétacée.

Cette partie de la baleine a la figure d'un cône, dont la base s'applique au corps proprement dit. Les muscles qui la composent sont très-vigoureux. Une saillie longitudinale s'étend dans sa partie supérieure, de-

puis le milieu de sa longueur jusqu'à son extrémité. Elle est terminée par une grande nageoire, dont la position est remarquable. Cette nageoire est horisontale, au lieu d'être verticale comme la nageoire de la queue des poissons ; et cette situation, qui est aussi celle de la caudale de tous les autres cétacées, suffiroit seule pour faire distinguer toutes les espèces de cette famille d'avec tous les autres animaux vertébrés et à sang rouge.

Cette nageoire horizontale est composée de deux lobes ovales, dont la réunion produit un croissant échancré dans trois endroits de son intérieur, et dont chacun peut offrir un mouvement très-rapide, un jeu très-varié, et une action indépendante.

Dans une baleine franche, qui n'avoit que vingt-quatre mètres (soixante-douze pieds) de longueur, et qui échoua en 1726 au cap de Hourdel, il y avoit un espace de quatre mètres (douze pieds) entre les deux pointes du croissant formé par les deux lobes de la caudale, et par conséquent une distance égale au sixième de la longueur totale. Dans une baleine plus petite encore, et qui n'étoit longue que de seize mètres (quarante-huit pieds), cette distance

entre les deux pointes du croissant surpassoit le tiers de la plus grande longueur de l'animal.

Ce grand instrument de natation est le plus puissant de ceux que la baleine a reçus; mais il n'est pas le seul. Ses deux bras peuvent être comparés aux deux nageoires pectorales des poissons : au lieu d'être composés, ainsi que ces nageoires, de rayons soutenus et liés par une membrane, ils sont formés, sans doute, d'os que nous décrirons bientôt, de muscles, et de chair tendineuse, recouverts par une peau épaisse ; mais l'ensemble que chacun de ces bras présente consiste dans une sorte de sac aplati, arrondi dans la plus grande partie de sa circonférence, terminé en pointe, ayant une surface assez étendue pour que sa longueur surpasse le sixième de la longueur totale du cétacée, et que sa largeur égale le plus souvent la moitié de sa longueur, réunissant enfin tous les caractères d'une rame agile et forte.

Cependant, si la présence de ces trois rames ou nageoires donne à la baleine un nouveau trait de conformité avec les autres habitans des eaux, et l'éloigne des quadrupèdes, elle se rapproche de ces mammifères par une partie essentielle de sa conformation,

par les organes qui lui servent à perpétuer son espèce.

Le mâle a reçu un balénas long de trois mètres (neuf pieds) ou environ, large de deux décimètres (six pouces) à sa base, environné d'une peau double qui lui donne quelque ressemblance avec un cylindre renfermé dans une gaîne, composé dans son intérieur de branches, d'un corps caverneux, d'une substance spongieuse, d'un urètre, de muscles érecteurs, de muscles accélérateurs, et placé auprès de deux testicules que l'on peut voir à côté l'un de l'autre au dessus des muscles abdominaux.

De chaque côté de la vulve, qui a son clitoris, son méat urinaire et son vagin, l'on peut distinguer dans la femelle, à une petite distance de l'anus, une mamelle placée dans un sillon longitudinal et plissée, aplatie, et peu apparente, excepté dans le tems où la baleine nourrit et où cette mamelle s'étend et s'alonge au point d'avoir quelquefois une longueur et un diamètre égaux au cinquantième ou à peu près de la longueur totale.

La peau du sillon longitudinal, qui garantit la mamelle, est moins serrée et moins

dure que celle qui revêt le reste de la surface de la baleine.

Cette dernière peau est très-forte, quoique percée de grands pores. Son épaisseur surpasse deux décimètres (sept pouces). Elle n'est pas garnie de poils, comme celle de la plupart des mammifères.

L'épiderme qui la recouvre est très-lisse, très-poreux, composé de plusieurs couches, dont la plus intérieure a le plus d'épaisseur et de dureté, luisant, et pénétré d'une humeur muqueuse ainsi que d'une sorte d'huile qui diminue sa rigidité, et le préserve des altérations que feroit subir à cette surpeau le séjour alternatif de la baleine dans l'eau et à la surface des mers.

Cette huile et cette substance visqueuse rendent même l'épiderme si brillant, que lorsque la baleine franche est exposée aux rayons du soleil, sa surface est resplendissante comme celle du métal poli.

Le tissu muqueux, qui sépare l'épiderme de la peau, est plus épais que dans tous les autres mammifères. La couleur de ce tissu, ou, ce qui est la même chose, la couleur de la baleine, varie beaucoup suivant la nourriture, l'âge, le sexe, et peut-être sui-

vant la température du séjour habituel de ce cétacée. Elle est quelquefois d'un noir très-pur, très-foncé, et sans mélange; d'autres fois, d'un noir nuancé ou mêlé de gris. Plusieurs baleines sont moitié blanches et moitié brunes. On en trouve d'autres jaspées ou rayées de noir et de jaunâtre. Souvent le dessus de la tête et du corps présente une blancheur éclatante. On a vu dans les mers du Japon, et, ce qui est moins surprenant, au Spitzberg, et par conséquent à dix dégrés du pôle boréal, des baleines entièrement blanches; et l'on peut rencontrer fréquemment de ces cétacées marqués de blanc sur un fond noir, ou gris, ou jaspé, etc., parce que la cicatrice des blessures de ces animaux produit presque toujours une tache blanche.

La chair qui est au dessous de l'épiderme et de la peau, est rougeâtre, grossière, dure et sèche, excepté celle de la queue, qui est moins coriace et plus succulente, quoique peu agréable à un goût délicat, sur-tout dans certaines circonstances où elle répand une odeur rebutante. Les japonais cependant, et particulièrement ceux qui sont obligés de supporter des travaux pénibles, l'ont préférée à plusieurs autres

alimens ; ils l'ont trouvée très-bonne, très-fortifiante est très-salubre. »«

Thunberg a vu souvent de gros morceaux de viande de baleine, exposés en vente dans les marchés de Nangazaki (1). On doit remarquer que la chair de toutes les espèces de baleines n'est pas également bonne à manger, et il est de règle généralement reçue dans les pays septentrionaux, que la chair des cétacées qui ont des dents n'est bonne à rien, au lieu que celles des espèces édentées se mange (2). Cependant les russes, qui fréquentent les mers de Kamtschatka, prétendent que la chair de toutes les baleines, sans exception, fait reparoître les maladies vénériennes avec une nouvelle force, dans ceux même qui en ont été guéris (3).

Il paroît qu'en France on faisoit autrefois usage de la viande des baleines ; on la vendoit,

---

(1) Voyages de C. P. Thunberg au Japon, trad. franç. tom. III, p. 453.

(2) Nouvelle description de l'Islande, par M. Harrebows, envoyée par le roi de Danemarck, trad. franç. tom. I, pag. 311.

(3) Voyage fait par ordre de l'impératrice de Russie, Catherine II, dans le nord de la Russie asiatique, dans la mer Glaciale, etc. par le commodore Billings, traduct. franç. tom. II, p. 50.

ainsi que la langue de ces cétacées, dans les marchés de Bayonne et de quelques autres villes maritimes ; ces mets se servoient sur les meilleures tables.

»« Entre la chair et la peau est un lard épais, dont une partie de la graisse est si liquide, qu'elle s'écoule et forme une huile, même sans être exprimée.

Il est possible que cette huile très-fluide passe au travers des intervalles des tissus et des pores des membranes, qu'elle parvienne jusque dans l'intérieur de la gueule, qu'elle soit rejetée par les évents avec l'eau de la mer, qu'elle nage sur l'eau salée, et qu'elle soit avidement recherchée par des oiseaux de mer, ainsi que Duhamel l'a rapporté. »«

Quoique le corps de la baleine soit aussi glissant que celui de l'anguille, les dépeceurs s'y tiennent aisément, parce que la chair est si molle que le poids d'un homme y fait un creux suffisant pour que l'on puisse y rester debout, et même y marcher en sûreté. Il est facile d'écorcher la baleine lorsqu'elle est échauffée par la fatigue. Cet animal exhale alors une odeur très-fétide, qui a lieu aussi dans d'autres circonstances. En effet, on lit, dans le voyage si malheureusement interrompu de M. de la Pérouse,

que les baleines qui environnoient en troupes ses vaisseaux dans la baie de Monterey, sur la côte du Nord-ouest de l'Amérique, souffloient à chaque minute, à demi-portée de pistolet, sur les frégates, et occasionnoient dans l'air une très-grande puanteur. « Nous ne connoissions pas, ajoute M. de la Pérouse, cet effet des baleines; mais les habitans nous apprirent que l'eau qu'elles lançoient étoit fort imprégnée de cette mauvaise odeur, et qu'elle se répandoit au loin : ce phénomène n'en eût pas vraisemblablement été un pour les pêcheurs du Groenland ou du Nantuket (1) ».

»« Le lard a moins d'épaisseur autour de la queue qu'autour du corps proprement dit; mais il en a une très-grande au dessous de la mâchoire inférieure, où cette épaisseur est quelquefois de plus d'un mètre (2). Lorsqu'on le fait bouillir, on en retire deux sortes d'huiles : l'une pure et légère; l'autre un peu mêlée, onctueuse, gluante, d'une

(1) Voyage de la Pérouse autour du monde, rédigé par M. Millet-Mureau, tome II, p. 279.

(2) »« Histoire des pêches des hollandais dans les mers du nord, traduction française de M. Dereste, tom. I, p. 76. »«

fluidité

fluidité que le froid diminue beaucoup, moins légère que la première, mais cependant moins pesante que l'eau. Il n'est pas rare qu'une seule baleine franche donne jusqu'à quatre-vingt-dix tonneaux de ces différentes huiles.

Lorsqu'on a sous les yeux le cadavre d'une baleine franche, et qu'on a enlevé son épiderme, son tissu muqueux, sa peau, son lard et sa chair, que découvre-t-on? sa charpente osseuse.

Quelles particularités présentent les os de la tête?

Pendant que l'animal est encore très-jeune, les pariétaux se soudent avec les temporaux et avec l'occipital, et ces cinq os réunis forment une voûte de plusieurs mètres (six ou neuf pieds) de long, sur une largeur égale à plus de la moitié de la longueur.

Le sphénoïde reste divisé en plusieurs pièces, pendant toute la vie de la baleine.

Les sutures que l'animal présente lorsqu'il est un peu avancé en âge, sont telles, que les deux pièces qui se réunissent, amincies dans leurs bords et taillées en biseau à l'endroit de leur jonction, représentent chacune une bande ou face inclinée, et s'appliquent,

dans cette portion de leur surface, l'une au dessus de l'autre, comme les écailles de plusieurs poissons.

Si l'on ouvre le crâne, on voit que l'intérieur de sa base est presque de niveau. On ne découvre ni fosse ethmoïdale, ni lame criblée, ni aucune protubérance semblable à ces quatre crochets ou apophyses clinoïdes qui s'élèvent sur le fond du crâne de l'homme et d'un si grand nombre de mammifères.

Que remarque-t-on cependant de particulier à la baleine franche, lorsqu'on regarde le dehors de ce crâne?

Les deux ouvertures que l'on nomme *trous orbitaires internes antérieurs*, et qui font communiquer la cavité de l'orbite de l'œil, ou la fosse orbitaire, avec le creux auquel on a donné le nom de *fosse nasale*, sont, dans la baleine franche, très-petits et recouverts par des lames osseuses.

Ce cétacée n'a pas ce trou qu'on appelle *incisif*, et que montre, dans tant de mammifères, la partie des os intermaxillaires qui suit l'extrémité de la mâchoire.

Mais au lieu d'un seul orifice comme dans l'homme, trois ou quatre trous servent à la communication de la cavité de l'orbite avec l'intérieur de l'os maxillaire supérieur.

Les deux os de la mâchoire inférieure forment par leur réunion une portion de cercle ou d'ellipse qui a communément plus de huit ou neuf mètres (vingt-sept pieds environ) d'étendue, et que les pêcheurs ont fréquemment employée comme un trophée, et dressée sur le tillac pour annoncer la prise d'une baleine et la grandeur de leur conquête.

L'une des galeries du muséum d'histoire naturelle renferme trois os maxillaires d'une baleine : la longueur de ces os est de neuf mètres ou environ (vingt-sept pieds environ).

L'occiput est arrondi. Il s'articule avec l'épine dorsale à son extrémité postérieure, et par de larges condyles ou faces saillantes.

On compte sept vertèbres du cou, comme dans l'homme et presque tous les mammifères. La première de ces vertèbres, qu'on appelle *l'atlas*, est soudée avec la seconde, qui a reçu le nom d'*axis*.

Dans la baleine de vingt-quatre mètres (soixante-douze pieds environ) de longueur, qui échoua en 1726 au cap de Hourdel, l'épine dorsale avoit auprès de la caudale un demi-mètre (dix-huit pouces) de diamètre, et par conséquent a été comparée avec raison à une grosse poutre de quatorze ou quinze

mètres (quarante-cinq pieds environ) de longueur. On a écrit que sa couleur et sa contexture paroissoient, au premier coup d'œil, semblables à celles d'un grès grisâtre; on auroit pu ajouter, et enduit d'une substance huileuse. Presque tous les os de la baleine franche réunissent en effet à une compacité et à un tissu particuliers une sorte d'apparence onctueuse qu'ils doivent à l'huile dont ils sont pénétrés pendant qu'ils sont encore frais.

Dans une baleine échouée en 1763 sur un des rivages d'Islande, on compta soixante-trois vertèbres en tout, suivant MM. Olafsen et Povelsen.

Il paroît que la baleine dont nous écrivons l'histoire a quinze côtes de chaque côté de l'épine du dos, et que chacune de ces côtes a très-souvent plus de sept mètres (vingt-un pieds) de longueur sur un demi-mètre (dix-huit pouces) de circonférence.

Le sternum, avec lequel les premières de ces côtes s'articulent, est large, mais peu épais, sur-tout dans sa partie antérieure.

Les clavicules que l'on trouve dans ceux des mammifères qui font un très-grand usage de leurs bras, soit pour grimper sur les arbres, soit pour attaquer et se défendre,

soit pour saisir et porter à leur bouche l'aliment qu'ils préfèrent, n'ont point d'analogues dans la baleine franche.

On peut voir dans l'une des galeries du muséum national d'histoire naturelle une omoplate qui appartenoit à une baleine, et dont la longueur est de trois mètres (neuf pieds).

L'os du bras proprement dit, ou l'*humerus* , est très-court, arrondi vers le haut, et comme marqué par une petite tubérosité.

Le *cubitus* et le *radius* , ou les deux os de l'avant-bras, sont très-comprimés ou aplatis latéralement.

On ne compte que cinq os dans le carpe ou dans la main proprement dite. Ils forment deux rangées, l'une de trois, l'autre de deux pièces; ils sont très-aplatis, réunis de manière à présenter l'image d'une sorte de pavé, et presque tous hexagones.

Les os du métacarpe sont aussi très-aplatis, et soudés les uns aux autres.

Le nombre des phalanges n'est pas le même dans les cinq doigts.

Tous ces os du bras, de l'avant-bras, du carpe, du métacarpe et des doigts, non seulement sont articulés de manière qu'ils ne peuvent se mouvoir les uns sur les autres,

comme les os des extrémités antérieures de l'homme et de plusieurs mammifères, mais encore sont réunis par des cartilages très-longs, qui recouvrent quelquefois la moitié des os qu'ils joignent l'un à l'autre, et ne laissent qu'un peu de souplesse à l'ensemble qu'ils contribuent à former. Il n'y a d'ailleurs aucun muscle propre à tourner l'avant-bras de telle sorte que la paume de la main devienne alternativement supérieure ou inférieure à la face qui lui est opposée, ou, ce qui est la même chose, il n'y a ni supinateur, ni pronateur. Des rudimens aponévrotiques de muscles sont étendus sur toute la surface des os, et en consolident les articulations.

Tout concourt donc pour que l'extrémité antérieure de la baleine franche soit une véritable rame élastique et puissante, plutôt qu'un organe propre à saisir, retenir et palper les objets extérieurs.

Cette élasticité et cette vigueur doivent d'autant moins étonner, que la nageoire pectorale ou l'extrémité antérieure de la baleine est très-charnue ; que lorsqu'on dépèce ce cétacée, on enlève de cette nageoire de grandes portions de muscles, et que l'irritabilité de ces parties musculaires est si vive,

qu'elles bondissent long-tems après avoir été détachées du corps de l'animal.

Mais qu'avons-nous à dire du fluide qui nourrit ces muscles et entretient ces qualités?

La quantité de sang qui circule dans la baleine est plus grande à proportion que celle qui coule dans les quadrupèdes. Le diamètre de l'aorte surpasse souvent quatre décimètres (quatorze pouces environ). Le cœur est large et aplati. On a écrit que le trou botal, par lequel le sang des mammifères qui ne sont pas encore nés peut parcourir les cavités du cœur, aller des veines dans les artères, et circuler dans la totalité du système vasculaire sans passer par les poumons, restoit ouvert dans la baleine franche pendant toute sa vie, et qu'elle devoit à cette particularité la facilité de vivre long-tems sous l'eau. On pourroit croire que cette ouverture du trou botal est en effet maintenue par l'habitude que la jeune baleine contracte en naissant de passer un tems assez long dans le fond de la mer, et par conséquent sans gonfler ses poumons par des inspirations de l'air atmosphérique, et sans donner accès dans leurs vaisseaux au sang apporté par les veines, qui alors est forcé de couler par le trou botal pour pénétrer jusqu'à l'aorte. Quoi qu'il en soit cepen-

dant de la durée de cette ouverture, la baleine franche est obligée de venir fréquemment à la surface de la mer pour respirer l'air de l'atmosphère, et introduire dans ses poumons le fluide réparateur sans lequel le sang auroit bientôt perdu les qualités les plus nécessaires à la vie; mais comme ses poumons sont très-volumineux, elle a besoin de renouveler souvent les inspirations qui les remplissent de fluide atmosphérique.

Le gosier de la baleine est très-étroit, et beaucoup plus qu'on ne le croiroit lorsqu'on voit toute l'étendue de la gueule de cet animal démesuré.

L'œsophage est beaucoup plus grand à proportion, long de plus de trois mètres (neuf pieds) et revêtu à l'intérieur d'une membrane très-dense, glanduleuse et plissée.

Le célèbre Hunter nous a appris que la baleine, ainsi que tous les autres cétacées, présentoit dans son estomac une conformation bien remarquable dans un habitant des mers, qui vit de substance animale. Cet organe a de très-grands rapports avec l'estomac des animaux ruminans. Il est partagé en plusieurs cavités très-distinctes, et il en offre même cinq, au lieu de n'en montrer que quatre, comme ces ruminans.

Ces cinq portions, ou, si on l'aime mieux, ces cinq estomacs sont renfermés dans une enveloppe commune; et voici les formes particulières qui leur sont propres. Le premier est un ovoïde imparfait, sillonné à l'intérieur de rides grandes et irrégulières. Le second, très-grand et plus long que le premier, a sur sa surface intérieure des plis nombreux et inégaux; il communique avec le troisième par un orifice rond et étroit, mais qu'aucune valvule ne ferme. Le troisième ne paroît, à cause de sa petitesse, qu'un passage du second au quatrième. Les parois intérieures de ce dernier sont garnies d'appendices menues et déliées, que l'on a comparées à des poils; il aboutit au cinquième par une ouverture ronde, plus étroite que l'orifice par lequel les alimens entrent du troisième estomac dans cette quatrième poche; et enfin, le cinquième est lisse, et se réunit par le pylore avec les intestins proprement dits, dont la longueur est souvent de plus de cent-vingt mètres (trois cent soixante pieds environ).

La baleine franche a un véritable cœcum, un foie très-volumineux, une rate peu étendue, un pancréas très-long, une vessie ordinairement alongée et de grandeur médiocre.

Mais ne devons-nous pas maintenant remarquer quels sont les effets des divers organes que nous venons de décrire, quel usage la baleine peut en faire; et avant cette recherche, quels caractères particuliers appartiennent aux centres d'action qui produisent ou modifient les sensations de la baleine, ses moumens et ses habitudes?

Le cerveau de la baleine non seulement ne renferme pas cette cavité digitale et ce lobe postérieur qui n'appartiennent qu'à l'homme et à des espèces de la famille des singes, mais encore est très-petit relativement à la masse de ce cétacée. Il est des baleines franches dans lesquelles le poids du cerveau n'est que le vingt-cinq millième du poids total de l'animal, pendant que dans l'homme il est au dessus du quarantième; dans tous les quadrupèdes dont on a pu connoître exactement l'intérieur de la tête, et particulièrement dans l'éléphant, au-dessus du cinq-centième; dans le serin, au dessus du vingtième; dans le coq et le moineau, au dessus du trentième; dans l'aigle, au dessus du deux-centième; dans l'oie, au dessus du quatre-centième; dans la grenouille, au dessus du deux-centième; dans la couleuvre à collier, au dessus du huit-centième; et dans le cyprin carpe, au dessus du six-centième.

A la vérité, il n'est guère que du six-millième du poids total de l'individu dans la tortue marine; du quatorze-centième dans l'ésoce brochet; du deux-millième dans le silure glanis; du deux-mille-cinq-centième dans le squale requin; et du trente-huit-millième dans le scombre thon.

Le diaphragme de la baleine franche est d'une grande vigueur. Les muscles abdominaux, qui sont très-puissans et composés d'un mélange de fibres musculaires et de fibres tendineuses, l'attachent par devant. La baleine a, par cette organisation, la force nécessaire pour contre-balancer la résistance du fluide aqueux qui l'entoure, lorsqu'elle a besoin d'inspirer un grand volume d'air; et d'ailleurs, la position du diaphragme, qui, au lieu d'être verticale, est inclinée en arrière, rend plus facile cette grande respiration, parce qu'elle permet aux poumons de s'étendre le long de l'épine du dos, et de se développer dans un plus grand espace.

Mais animons le colosse dont nous étudions les propriétés : nous avons vu la structure des organes de ses sens : quels en sont les résultats? quelle est la délicatesse de ces sens? quelle est, par exemple, la finesse du toucher?

La baleine a deux bras ; elle peut les appliquer à des objets étrangers ; elle peut placer ces objets entre son corps et l'un de ses bras, les retenir dans cette position, toucher à la fois plus d'une de leurs surfaces. Mais ce bras ne se plie pas comme celui de l'homme, et la main qui le termine ne se courbe pas, et ne se divise pas en doigts déliés et flexibles, pour s'appliquer à tous les contours, pénétrer dans les cavités, saisir toutes les formes. La peau de la baleine, dénuée d'écailles et de tubercules, n'arrête pas les impressions ; elle ne les intercepte pas, si elle les amortit par son épaisseur et les diminue par sa densité ; elle les laisse pénétrer jusqu'aux houppes nerveuses, répandues auprès de presque tous les points de la surface extérieure de l'animal. Mais quelle couche de graisse ne trouve-t-on pas au dessous de cette peau ? et tout le monde sait que les animaux dans lesquels la peau recouvre une très-grande quantité de graisse, ont à proportion beaucoup moins de sensibilité dans cette même peau.

La grandeur, la mollesse et la mobilité de la langue ne permettent pas de douter que le sens du goût n'ait une sorte de finesse dans la baleine franche. La voilà donc beaucoup plus favorisée que les poissons pour le

goût et pour le toucher, quoique moins bien traitée pour ces deux sens que la plupart des mammifères. Mais quel dégré de force a, dans cet animal extraordinaire, le sens de l'odorat, si étonnant dans plusieurs quadrupèdes, si puissant dans presque tous les poissons? Ce cétacée a-t-il reçu un odorat exquis, que semblent lui assurer, d'un côté sa qualité de mammifère, et de l'autre celle d'habitant des eaux?

Au premier coup d'œil, non seulement on considéreroit l'odorat de la baleine comme très-foible, mais même on pourroit croire qu'elle est entièrement privée d'odorat; et dès-lors combien l'analogie seroit trompeuse relativement à ce cétacée!

En effet, la baleine franche manque de cette paire de nerfs qui appartient aux quadrupèdes, aux oiseaux, aux quadrupèdes ovipares, aux serpens et aux poissons, que l'on a nommée *la première paire* à cause de la portion du cerveau de laquelle elle sort, et de sa direction vers la partie la plus avancée du museau, et qui a reçu aussi le nom de *paire de nerfs olfactifs*, parce qu'elle communique au cerveau les impressions des substances odorantes.

De plus, les longs tuyaux que l'on nomme

évents, et que l'on a aussi appelés *narines*, ne présentent ni cryptes ou cavités, ni follicules muqueux, ni lames saillantes, ne communiquent avec aucun sinus, ne montrent aucun appareil propre à donner ou fortifier les sensations de l'odorat, et ne sont revêtus à l'intérieur que d'une peau sèche, peu sensible, et capable de résister, sans en être offensée, aux courans si souvent renouvelés d'une eau salée, rejetée avec violence.

Mais.... la baleine franche doit avoir, comme les autres cétacées, un organe particulier, qui est dans ces animaux celui de l'odorat, et qui a été reconnu dans le dauphin vulgaire, ainsi que dans le marsouin.

Nous avons dit, en parlant de la conformation de l'oreille, que le tuyau auquel on a donné le nom de *trompe d'Eustache*, et qui fait communiquer l'intérieur de la caisse du tympan avec la bouche, remontoit vers le haut de l'évent, dans la cavité duquel il aboutissoit. La partie de ce tuyau qui est voisine de l'oreille, montre à sa face interne un trou assez large, qui donne dans un espace vuide. Ce creux est grand, situé profondément, placé entre l'œil, l'oreille et le crâne, et entouré d'une cellulosité très-ferme, qui en maintient les parois. Ce creux se pro-

longe en différens sinus, terminés par des membranes collées contre les os. Ces sinus et cette cavité sont tapissés d'une membrane noirâtre, muqueuse et tendre. Ils communiquent avec les sinus frontaux par un canal qui va en montant, et qui passe au devant de l'orbite.

On voit donc que les émanations odorantes, apportées par l'eau de la mer ou par l'air de l'atmosphère, pénètrent facilement jusqu'à ce creux et à ces sinus par l'orifice de l'évent ou l'ouverture de la bouche, par l'évent, et par la trompe d'Eustache. On doit y supposer le siège de l'odorat.

A la vérité, on ne trouve dans ces sinus ni dans cette cavité, que des ramifications de la cinquième paire de nerfs; et c'est la première paire qui, dans presque tous les animaux, reçoit et transmet les impressions des corps odorans.

Mais qu'on ait sans cesse présente une importante vérité : les nerfs qui se distribuent dans les divers organes des sens, sont tous de même nature; ils ne diffèrent que par leurs divisions plus ou moins grandes : ils feroient naître les mêmes sensations s'ils étoient également déliés, et placés de manière à être également ébranlés par la pré-

sence des corps extérieurs. Nous ne voyons par l'œil et n'entendons par l'oreille, au lieu de voir par l'oreille et d'entendre par l'œil, que parce que le nerf optique est placé au fond d'une sorte de lunette qui écarte les rayons inutiles, réunit ceux qui forment l'image de l'objet, proportionne la vivacité de la lumière à la délicatesse des rameaux nerveux, et parce que le nerf acoustique se développe dans un appareil qui donne aux vibrations sonores le dégré de netteté et de force le plus analogue à la ténuité des expansions de ce même nerf. Plusieurs fois, enfin, des coups violens, ou d'autres impressions que l'on n'éprouvoit que par un véritable toucher, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur, ont donné la sensation du son ou celle de la lumière.

Quoi qu'il en soit cependant du véritable organe de l'odorat dans la baleine, les observations prouvent, indépendamment de toute analogie, qu'elle sent les corpuscules odorans, et même qu'elle distingue de loin les nuances ou les diverses qualités des odeurs.

Nous préférons de rapporter à ce sujet un fait que nous trouvons dans les notes manuscrites qui nous ont été remises par notre vénérable collègue le sénateur Pléville-le-Peley,

Peley, vice-amiral et ancien ministre de la marine. Ce respectable homme d'état, l'un des plus braves militaires, des plus intrépides navigateurs et des plus habiles marins, dit dans une de ces notes, que nous transcrivons avec d'autant plus d'empressement qu'elle peut être très-utile à ceux qui s'occupent de la grande pêche de la morue : « La baleine poursuivant à la côte de Terre-Neuve la morue, le capelan, le maquereau, inquiète souvent les bateaux pêcheurs : elle les oblige quelquefois à quitter le fond dans le fort de la pèche, et leur fait perdre la journée.

» J'étois un jour avec mes pêcheurs : des baleines parurent sur l'horizon ; je me préparai à leur céder la place : mais la quantité de morue qui étoit dans le bateau, y avoit répandu beaucoup d'eau qui s'étoit pourrie ; pour porter la voile nécessaire, j'ordonnai qu'on jetât à la mer cette eau qui empoisonnoit ; peu après je vis les baleines s'éloigner, et mes bateaux continuèrent de pêcher.

» Je réfléchis sur ce qui venoit de se passer, et j'admis pour un moment la possibilité que cette eau infecte avoit fait fuir les baleines.

» Quelques jours après, j'ordonnai à tous mes bateaux de conserver cette même eau, et de la jeter à la mer tous ensemble, si les baleines approchoient, sauf à couper leurs cables et à fuir, si ces monstres continuoient d'avancer.

» Ce second essai réussit à merveille : il fut répété deux ou trois fois, et toujours avec succès ; et depuis, je me suis intimement persuadé que la mauvaise odeur de cette eau pourrie est sentie de loin par la baleine, et qu'elle lui déplaît.

» Cette découverte est fort utile à toutes les pêches faites par bateaux, etc. »

Les baleines franches sont donc averties fortement, et de loin, de la présence des corps odorans.

Elles entendent aussi, à de grandes distances, des sons ou des bruits même assez foibles.

Et d'abord, pour percevoir les vibrations du fluide atmosphérique, elles ont reçu un canal différent très-large, leur trompe d'Eustache ayant un grand diamètre. Mais de plus, dans le tems même où elles nagent à la surface de l'Océan, leur oreille est presque toujours plongée à deux ou trois mètres (six ou huit pieds) au dessous du

niveau de la mer. C'est donc par le moyen de l'eau que les vibrations sonores parviennent à leur organe acoustique, et tout le monde sait que l'eau est un des meilleurs conducteurs de ces vibrations; que les sons les plus foibles suivent des courans ou des masses d'eau jusqu'à des distances bien supérieures à l'espace que leur fait parcourir le fluide atmosphérique : et combien de fois, assis sur les rives d'un grand fleuve, n'ai-je pas dans ma patrie (1) entendu, de près de vingt myriamètres (environ quarante lieues), des bruits, et particulièrement des coups de canon, que je n'aurois peut-être pas distingués de quatre ou cinq myriamètres (huit ou dix lieues), s'ils ne m'avoient été transmis que par l'air de l'atmosphère?

Voici d'ailleurs une raison forte pour supposer dans l'oreille de la baleine franche un assez haut dégré de délicatesse. Ceux qui se sont occupés d'acoustique ont pu remarquer depuis long-tems, comme moi, que les personnes dont l'organe de l'ouïe est le plus sensible, et qui reconnoissent dans un son les plus foibles nuances d'élévation, d'intensité ou de toute autre mo-

(1) « Près d'Agen. »

dification, ne reçoivent cependant des corps sonores que les impressions les plus confuses, lorsqu'un bruit violent, tel que celui du tambour ou d'une grosse cloche, retentit auprès d'elles. On les croiroit alors très-sourdes : elles ne s'aperçoivent même, dans ces momens d'ébranlement extraordinaire, d'aucun autre effet sonore que celui qui agite leur organe auditif, très-facile à émouvoir. D'un autre côté, les pêcheurs qui poursuivent la baleine franche savent que lorsqu'elle rejette par ses évents une très-grande quantité d'eau, le bruit du fluide qui s'élève en gerbes, et retombe en pluie sur la surface de l'Océan, l'empêche si fort de distinguer d'autres effets sonores, que, dans cette circonstance, des bâtimens peuvent souvent s'approcher d'elle sans qu'elle en soit avertie, et qu'on choisit presque toujours ce tems d'étourdissement pour l'atteindre avec plus de facilité, l'attaquer de plus près, et la harponner plus sûrement.

La vue des baleines franches doit être néanmoins aussi bonne, et peut-être meilleure, que leur ouïe.

En effet, nous avons dit que leur cristallin étoit presque sphérique. Il a souvent

une densité supérieure à celle du cristallin des quadrupèdes et des autres animaux qui vivent toujours dans l'air de l'atmosphère. Il présente même une seconde qualité plus remarquable encore : imprégné de substance huileuse, il est plus inflammable que le cristallin des animaux terrestres.

Aucun physicien n'ignore que plus les rayons lumineux tombent obliquement sur la face d'un corps diaphane, et plus en le traversant ils sont *réfractés*, c'est-à-dire, détournés de leur première direction, et réunis dans un foyer à une petite distance de la substance transparente.

La réfraction des rayons de la lumière est donc plus grande au travers d'une sphère que d'une lentille aplatie. Elle est aussi proportionnée à la densité du corps diaphane; et Newton a appris qu'elle est également d'autant plus forte que la substance traversée par les rayons lumineux exerce, par sa nature inflammable, une attraction plus puissante sur ces mêmes rayons.

Trois causes très-actives donnent donc au cristallin des baleines, comme à celui des phoques et des poissons, une réfraction des plus fortes.

Quel est cependant le fluide que traverse

la lumière pour arriver à l'organe de la vue des baleines franches? Leur œil, placé auprès de la commissure des lèvres, est presque toujours situé à plusieurs mètres au dessous du niveau de la mer, lors même qu'elles nagent à la surface de l'Océan : les rayons lumineux ne parviennent donc à l'œil des baleines qu'en passant au travers de l'eau. La densité de l'eau est très-supérieure à celle de l'air, et beaucoup plus rapprochée de la densité du cristallin des baleines. La réfraction des rayons lumineux est d'autant plus foible, que la densité du fluide qu'ils traversent est moins différente de celle du corps diaphane qui doit les réfracter. La lumière, passant de l'eau dans l'œil et dans le cristallin des baleines, seroit donc très-peu réfractée; le foyer où les rayons se réuniroient seroient très-éloigné de ce cristallin; les rayons ne seroient pas rassemblés au dégré convenable lorsqu'ils tomberoient sur la rétine, et il n'y auroit pas de vision ditincte, si cette cause d'une grande foiblesse dans la réfraction n'étoit contre-balancée par les trois causes puissantes et contraires que nous venons d'indiquer.

Le cristallin des baleines franches présente

un dégré de sphéricité, de densité et d'inflammabilité, ou, en un seul mot, un dégré de force réfringente très-propre à compenser le défaut de réfraction que produit la densité de l'eau. Ces cétacées ont donc un organe optique très-adapté au fluide dans lequel ils vivent : la lame d'eau qui couvre leur œil, et au travers de laquelle ils aperçoivent les corps étrangers, est pour eux comme un instrument de dioptrique, comme un verre artificiel, comme une lunette capable de rendre leur vue nette et distincte, avec cette différence qu'ici c'est l'organisation de l'œil qui corrige les effets d'un verre qu'ils ne peuvent quitter, et que les lunettes de l'homme compensent au contraire les défauts d'un œil déformé, altéré ou affoibli, auquel on ne peut rendre ni sa force, ni sa pureté, ni sa forme.

Ajoutons une nouvelle considération.

Les rivages couverts d'une neige brillante, et les montagnes de glaces polies et éclatantes, dont les baleines franches sont souvent très-près, blesseroient d'autant plus leurs yeux que ces organes ne sont pas garantis par des paupières mobiles, comme ceux des quadrupèdes, et que pendant plusieurs mois de suite ces mers hyperboréennes

et gelées réfléchissent les rayons du soleil. Mais la lame d'eau qui recouvre l'œil de ces cétacées est comme un voile qui intercepte une grande quantité de rayons de lumière ; l'animal peut l'épaissir facilement et avec promptitude, en s'enfonçant de quelques mètres de plus au dessous de la surface de la mer; et si, dans quelques circonstances très-rares et pendant des momens très-courts, l'œil de la baleine est tout à fait hors de l'eau, on va comprendre aisément ce qui remplace le voile aqueux qui ne le garantit plus d'une lumière trop vive.

La réfraction que le cristallin produit est si fort augmentée par le peu de densité de l'air qui a pris alors la place de l'eau, et qui aboutit jusqu'à la cornée, que le foyer des rayons lumineux, plus rapproché du cristallin, ne tombe plus sur la rétine, n'agit plus sur les houppes nerveuses qui composent la véritable partie sensible de l'organe, et ne peut plus éblouir le cétacée.

Les baleines franches ont donc reçu de grandes sources de sensibilité, d'instinct et d'intelligence, de grands principes de mouvement, de grandes causes d'action.

Voyons agir ces animaux, dont tous les attributs sont des sujets d'admiration et d'étude.

Suivons-les sur les mers.

Le printems leur donne une force nouvelle ; une chaleur secrette pénètre dans tous leurs organes ; la vie s'y ranime ; ils agitent leur masse énorme ; cédant au besoin impérieux qui les consume, le mâle se rapproche plus que jamais de sa femelle ; ils cherchent dans une baie, dans le fond d'un golfe, dans une grande rivière, une sorte de retraite et d'asyle ; et brûlant l'un pour l'autre d'une ardeur que ne peuvent calmer, ni l'eau qui les arrose, ni le souffle des vents, ni les glaces qui flottent encore autour d'eux, ils se livrent à cette union intime qui seule peut l'appaiser.

En comparant et en pesant les témoignages des pêcheurs et des observateurs, on doit croire que, lors de leur accouplement, le mâle et la femelle se dressent, pour ainsi dire, l'un contre l'autre, enfoncent leur queue, relèvent la partie antérieure de leur corps, portent leur tête au dessus de l'eau, et se maintiennent dans cette situation verticale, en s'embrassant et se serrant étroitement avec leurs nageoires pectorales (1).

---

(1) «« Bonaterre, Cétologie. Planches de l'Encyclopédie méthodique. »«

Comment pourroient-ils, dans toute autre position, respirer l'air de l'atmosphère, qui leur est alors d'autant plus nécessaire, qu'ils ont besoin de tempérer l'ardeur qui les anime? D'ailleurs, indépendamment des relations uniformes que font à ce sujet les pêcheurs du Groenland, nous avons en faveur de notre opinion une autorité irrécusable. Notre célèbre confrère monsieur de Saint-Pierre, membre de l'Institut national, assure avoir vu plusieurs fois, dans son voyage à l'île de France, des baleines accouplées dans la situation que nous venons d'indiquer. »«

Dudley (1) assure que dans l'accouplement la baleine femelle se renverse sur le dos en repliant sa queue, et qu'elle embrasse avec ses nageoires pectorales le mâle qui se pose sur elle. Long-tems avant Dudley, une semblable opinion avoit été émise par Albert le Grand. Suivant le même narrateur anglais, l'accouplement des baleines n'a lieu que tous les deux ans.

»« Ceux qui ont lu l'histoire de la tortue franche n'ont pas besoin que nous fassions remarquer la ressemblance qu'il y a entre

(1) Philosophical transactions, n° 387.

cette situation et celle dans laquelle nagent les tortues franches lorsqu'elles sont accouplées. On ne doit pas cependant retrouver la même analogie dans la durée de l'accouplement. Nous ignorons pendant quel tems se prolonge celui des baleines franches; mais d'après les rapports qui les lient aux autres mammifères, nous devons les croire très-court, au lieu de le supposer très-long comme celui des tortues marines (1).

Il n'en est pas de même de la durée de l'attachement du mâle pour sa femelle. On leur a attribué une grande constance; et on a cru reconnoître pendant plusieurs années le même mâle assidu auprès de la même femelle, partager son repos et ses jeux, la suivre avec fidélité dans ses voyages, la défendre avec courage, et ne l'abandonner qu'à la mort.

On dit que la mère porte son fœtus pendant dix mois ou environ; que pendant la gestation elle est plus grasse qu'auparavant, sur-tout lorsqu'elle approche du tems où elle doit mettre bas.

Quoi qu'il en soit, elle ne donne ordinai-

---

(1) Suivant Albert, l'accouplement des baleines est fort prompt.

rement le jour qu'à un baleineau à la fois, et jamais la même portée n'en a renfermé plus de deux. Le baleineau a presque toujours plus de sept ou huit mètres (vingt-un ou vingt-quatre pieds) en venant à la lumière. Les pêcheurs du Groenland, qui ont eu tant d'occasions d'examiner les habitudes de la baleine franche, ont exposé la manière dont la baleine mère allaite son baleineau. Lorsqu'elle veut lui donner à teter, elle s'approche de la surface de la mer, se retourne à demi, nage ou flotte sur un côté, et, par de légères, mais fréquentes oscillations, se place tantôt au dessous, tantôt au dessus de son baleineau, de manière que l'un et l'autre puissent alternativement rejeter par leurs évents l'eau salée trop abondante dans leur gueule, et recevoir le nouvel air atmosphérique nécessaire à leur respiration.

Le lait ressemble beaucoup à celui de la vache, mais contient plus de crême et de substance nutritive.

Le baleineau tette au moins pendant un an; les anglais l'appellent alors *shortead.* Il est très-gros, et peut donner environ cinquante tonneaux de graisse. Au bout de deux ans il reçoit le nom de *stant,* paroît,

dit-on, comme hébêté, et ne fournit qu'une trentaine de tonneaux de substance huileuse. On le nomme ensuite *sculfish*, et l'on ne connoît plus son âge que par la longueur des barbes ou extrémités de fanons qui bordent ses mâchoires.

Ce baleineau est, pendant le tems qui suit immédiatement sa naissance, l'objet d'une grande tendresse, et d'une sollicitude qu'aucun obstacle ne lasse, qu'aucun danger n'intimide. La mère le soigne même quelquefois pendant trois ou quatre aus, suivant l'assertion des premiers navigateurs qui sont allés à la pêche de la baleine, et suivant l'opinion d'Albert, ainsi que de quelques autres écrivains qui sont venus après lui. Elle ne le perd pas un instant de vue. S'il ne nage encore qu'avec peine, elle le précède, lui ouvre la route au milieu des flots agités, ne souffre pas qu'il reste trop long-tems sous l'eau, l'instruit par son exemple, l'encourage, pour ainsi dire, par son attention, le soulage dans sa fatigue, le soutient lorsqu'il ne feroit plus que de vains efforts, le prend entre sa nageoire pectorale et son corps, l'embrasse avec tendresse, le serre avec précaution, le met quelquefois sur son dos, l'emporte avec elle, modère ses mou-

vemens pour ne pas laisser échapper son doux fardeau, pare les coups qui pourroient l'atteindre, attaque l'ennemi qui voudroit le lui ravir, et lors même qu'elle trouveroit aisément son salut dans la fuite, combat avec acharnement, brave les douleurs les plus vives, renverse et anéantit ce qui s'oppose à sa force, ou répand tout son sang et meurt plutôt que d'abandonner l'être qu'elle chérit plus que sa vie.

Affection mutuelle et touchante du mâle, de la femelle, et de l'individu qui leur doit le jour, première source du bonheur pour tout être sensible, la surface entière du globe ne peut donc vous offrir un asyle (1)! Ces immenses mers, ces vastes solitudes, ces déserts reculés des pôles ne peuvent donc vous donner une retraite inviolable! En vain vous vous êtes confiée à la grandeur de la distance, à la rigueur des frimas, à la violence des tempêtes: ce besoin impérieux de jouissances sans cesse renouvelées, que la société humaine a fait naître, vous pour-

---

(1) »« Voyez particulièrement une lettre de M. de la Courtaudière, adressée de Saint-Jean-de-Luz à Duhamel, et publiée par ce dernier dans son Traité des pêches.»«

suit au travers de l'espace, des orages et des glaces ; il vous trouble au bout du monde comme au sein des cités qu'il a élevées, et, fils ingrat de la Nature, il ne tend qu'à l'attrister et l'asservir !

Cependant quel tems est nécessaire pour que ce baleineau si chéri, si soigné, si protégé, si défendu, parvienne au terme de son accroissement ?

On l'ignore. On ne connoît pas la durée du développement des baleines ; nous savons seulement qu'il s'opère avec une grande lenteur. Il y a plus de cinq ou six siècles qu'on donne la chasse à ces animaux, et néanmoins, depuis le premier carnage que l'homme en a fait, aucun de ces cétacées ne paroît avoir encore eu le tems nécessaire pour acquérir le volume qu'ils présentoient lors des premières navigations et des premières pêches dans les mers polaires. La vie de la baleine peut donc être de bien des siècles ; et lorsque Buffon a dit, « Une baleine peut bien vivre mille ans, puisqu'une carpe en vit plus de deux cents », il n'a rien dit d'exagéré. Quel nouveau sujet de réflexions !

Voilà dans le même objet l'exemple de la plus longue durée en même tems que de la

plus grande masse; et cet être si supérieur est un des habitans de l'antique Océan.

Mais quelle quantité d'alimens et quelle nourriture particulière doivent développer un volume si énorme, et conserver pendant tant de siècles le souffle qui l'anime, et les ressorts qui le font mouvoir?

Quelques auteurs ont pensé que la baleine franche se nourrissoit de poissons, et particulièrement de gades, de scombres et de clupées; ils ont même indiqué les espèces de ces osseux qu'elle préféroit: mais il paroît qu'ils ont attribué à la baleine franche ce qui appartient au nordcaper et à quelques autres baleines. La franche n'a vraisemblablement pour alimens que des crabes et des mollusques, tels que des actinies et des clios »«. Les pêcheurs hollandais donnent aux vers marins, dont la baleine se nourrit, le nom de *wal-fisch-aas*, qui signifie *pâture de la baleine.* »« Ces animaux, dont elle fait sa proie, sont bien petits; mais leur nombre compense le peu de substance que présente chacun de ces mollusques ou insectes. Ils sont si multipliés dans les mers fréquentées par la baleine franche, que ce cétacée n'a souvent qu'à ouvrir la gueule pour en prendre plusieurs

plusieurs milliers à la fois. Elle les aspire, pour ainsi dire, avec l'eau de la mer qui les entraîne, et qu'elle rejette ensuite par ses évents ; et comme cette eau salée est quelquefois chargée de vase, et charrie des algues et des débris de ces plantes marines, il ne seroit pas surprenant qu'on eût trouvé dans l'estomac de quelques baleines franches des sédimens de limon et des fragmens de végétaux marins, quoique l'aliment qui convient au cétacée dont nous écrivons l'histoire ne soit composé que de substances véritablement animales.

Une nouvelle preuve du besoin qu'ont les baleines franches de se nourrir de mollusques et de crabes, est l'état de maigreur auquel elles sont réduites lorsqu'elles séjournent dans des mers où ces mollusques et ces crabes sont en très-petit nombre. Le capitaine Jacques Colnett a vu et pris de ces baleines dénuées de graisse, à seize dégrés treize minutes de latitude boréale, dans le grand océan Equinoxial, auprès de Guatimala, et par conséquent dans la zone torride (1). Elles

(1) »« A Voyage to the south Atlantic, for the purpose of extending the spermaceti whale-fisheries, etc. by captain James Colnett. London, 1798. »«

étoient si maigres, qu'elles avoient à peine assez d'huile pour flotter ; et lorsqu'elles furent dépecées, leurs carcasses coulèrent à fond comme des pierres pesantes.

Les qualités des alimens de la baleine franche donnent à ses excrémens un peu de solidité, et une couleur ordinairement voisine de celle du safran, mais qui, dans certaines circonstances, offre des nuances rougeâtres, et peut fournir, suivant l'opinion de certains auteurs, une teinture assez belle et durable. Cette dernière propriété s'accorderoit avec ce que nous avons dit dans plus d'un endroit de l'Histoire des poissons. Nous y avons fait observer que les mollusques non seulement élaboroient cette substance, qui, en se durcissant autour d'eux, devenoit une nacre brillante ou une coquille ornée des plus vives couleurs, mais encore paroissoient fournir aux poissons dont ils étoient la proie la matière argentine qui se rassembloit en écailles resplendissantes du feu des diamans et des pierres précieuses. La chair et les sucs de ces mollusques, décomposés et remaniés, pour ainsi dire, dans les organes de la baleine franche, ne produisent ni nacre, ni coquille, ni écailles vivement colorées, mais transmettroient à un des

résultats de la digestion de ce cétacée des élémens de couleur plus ou moins nombreux et plus ou moins actifs.

Au reste, à quelque distance que la baleine franche doive aller chercher l'aliment qui lui convient, elle peut la franchir avec une grande facilité; sa vîtesse est si grande, que ce cétacée laisse derrière lui une voie large et profonde, comme celle d'un vaisseau qui vogue à pleines voiles. Elle parcourt onze mètres (trente-trois pieds environ) par seconde. Elle va plus vîte que les vents alizés; deux fois plus prompte, elle dépasseroit les vents les plus impétueux; trente fois plus rapide, elle auroit franchi l'espace aussitôt que le son. En supposant que douze heures de repos lui suffisent par jour, il ne lui faudroit que quarante-sept jours ou environ pour faire le tour du monde en suivant l'équateur, et vingt-quatre jours pour aller d'un pôle à l'autre, le long d'un méridien.

Comment se donne-t-elle cette vîtesse prodigieuse? par sa caudale, mais sur-tout par sa queue.

Ses muscles étant non seulement très-puissans, mais très-souples, ses mouvemens sont faciles et soudains. L'éclair n'est pas plus prompt qu'un coup de sa caudale. Cette

nageoire, dont la surface est quelquefois de neuf ou dix mètres (trente pieds environ) carrés, et qui est horizontale, frappe l'eau avec violence de haut en bas, ou de bas en haut, lorsque l'animal a besoin, pour s'élever, d'éprouver de la résistance dans le fluide au dessus duquel sa queue se trouve, ou que, tendant à s'enfoncer dans l'Océan, il cherche un obstacle dans la couche aqueuse qui recouvre sa queue. Cependant, lorsque la baleine part des profondeurs de l'Océan pour monter jusqu'à la surface de la mer, et que sa caudale agit plusieurs fois de haut en bas, il est évident qu'elle est obligée, à chaque coup, de relever sa caudale, pour la rabaisser ensuite. Elle ne la porte cependant vers le haut qu'avec lenteur, au lieu que c'est avec rapidité qu'elle la ramène vers le bas jusqu'à la ligne horizontale et même au-delà.

Par une suite de cette différence, l'action que le cétacée peut exercer de bas en haut, et qui l'empêcheroit de s'élever, est presque nulle relativement à celle qu'il exerce de haut en bas; et ne perdant presque aucune partie de la grande force qu'il emploie pour son ascension, il monte avec une vîtesse extraordinaire.

Mais, lorsqu'au lieu de monter ou de descendre, la baleine veut s'avancer horizontalement, elle frappe vers le haut et vers le bas avec une égale vîtesse; elle agit dans les deux sens avec une force égale; elle trouve une égale résistance; elle éprouve une égale réaction. La caudale néanmoins, en se portant vers le bas et vers le haut, et en se relevant ou se rabaissant ensuite comme un ressort puissant, est hors de la ligne horizontale; elle est pliée sur l'extrémité de la queue, à laquelle elle est attachée; elle forme avec cette queue un angle plus ou moins ouvert et tourné alternativement vers le fond de l'Océan et vers l'atmosphère; elle présente donc aux couches d'eau supérieures et aux couches inférieures une surface inclinée; elle reçoit, pour ainsi dire, leur réaction sur un plan incliné.

Quelles sont les deux directions dans lesquelles elle est repoussée?

Lorsque, après avoir été relevée, et descendant vers la ligne horizontale, elle frappe la couche d'eau inférieure, il est clair qu'elle est repoussée dans une ligne dirigée de bas en haut, mais inclinée en avant. Lorsqu'au contraire, après avoir été rabaissée, elle se relève vers la ligne horizontale pour agir

contre la couche d'eau supérieure, la réaction qu'elle reçoit est dans le sens d'une ligne dirigée de haut en bas, et néanmoins inclinée en avant. L'impulsion supérieure et l'impulsion inférieure se succédant avec tant de rapidité, que leurs effets doivent être considérés comme simultanés, la caudale est donc poussée en même tems dans les deux directions qui tendent l'une vers le haut, et l'autre vers le bas. Mais ces deux directions sont obliques; mais elles partent en quelque sorte du même point; mais elles forment un angle; mais elles peuvent être regardées comme les deux côtés contigus d'un parallèlogramme. La caudale, et par conséquent la baleine, dont tout le corps partage le mouvement de cette nageoire, doivent donc suivre la diagonale de ce parallélogramme, et par conséquent se mouvoir en avant. La baleine parcourt une ligne horizontale, si la répulsion supérieure et la répulsion inférieure sont égales : elle s'avance en s'élevant, si la réaction qui vient d'en bas l'emporte sur l'autre; elle s'avance en s'abaissant, si la répulsion produite par les couches supérieures est la plus forte; et la diagonale qu'elle décrit est d'autant plus longue dans un tems donné, ou, ce qui est la même

chose, sa vîtesse est d'autant plus grande, que les couches d'eau ont été frappées avec plus de vigueur, que les deux réactions sont plus puissantes, et que l'angle formé par les directions de ces deux forces est plus aigu.

Ce que nous venons de dire explique pourquoi, dans les momens où la baleine veut monter verticalement, elle est obligée, après avoir relevé sa caudale, et à l'instant où elle veut frapper l'eau, non seulement de ramener cette nageoire jusqu'à la ligne horizontale, comme lorsqu'elle ne veut que s'avancer horizontalement, mais même de la lui faire dépasser vers le bas. En effet, sans cette précaution, la caudale, en se mouvant sur son articulation, en tournant sur l'extrémité de la queue comme sur une charnière, et en ne retombant cependant que jusqu'à la ligne horizontale, seroit repoussée de bas en haut sans doute, mais dans une ligne inclinée en avant, parce qu'elle auroit agi elle-même par un plan incliné sur la couche d'eau inférieure. Ce n'est qu'après avoir dépassé la ligne horizontale, qu'elle reçoit de la couche inférieure une impulsion qui tend à la porter de bas en haut, et en même tems en arrière, et qui, se combinant avec la première répulsion, laquelle est

dirigée vers le haut et obliquement en avant, peut déterminer la caudale à parcourir une diagonale qui se trouve la ligne verticale, et par conséquent forcer la baleine à monter verticalement.

Un raisonnement semblable démontreroit pourquoi la baleine, qui veut descendre dans une ligne verticale, est obligée, après avoir rabaissé sa caudale, de la relever contre les couches supérieures, non seulement jusqu'à la ligne horizontale, mais même au dessus de cette ligne.

Au reste, on comprendra encore mieux les effets que nous venons d'exposer, lorsqu'on saura de quelle manière la baleine franche est plongée dans l'eau, même lorsqu'elle nage à la surface de la mer.... Alors elle est assez enfoncée dans le fluide qui la soutient, pour qu'on n'aperçoive que le sommet de sa tête et celui de son dos. Ces deux sommités s'élèvent seules au dessus de la surface de la mer. Elles paroissent comme deux portions de sphère séparées; car l'enfoncement compris entre le dos et la tête est recouvert par l'eau; et du haut de la sommité antérieure, mais très-près de la surface des flots, jaillissent les deux colonnes aqueuses que la baleine franche lance par ses évents.

La caudale est donc placée à une distance de la surface de l'Océan, égale au sixième ou à peu près de la longueur totale du cétacée; et par conséquent il est des baleines où cette nageoire est surmontée par une couche d'eau épaisse de six ou sept mètres (dix-huit ou vingt-un pieds.)

La caudale cependant n'est pas pour la baleine le plus puissant instrument de natation.

La queue de ce cétacée exécute, vers la droite ou vers la gauche, à la volonté de l'animal, des mouvemens analogues à ceux qu'il imprime à sa caudale; et dès-lors cette queue doit lui servir, non seulement à changer de direction et à tourner vers la gauche ou vers la droite, mais encore à s'avancer horizontalement. Quelle différence cependant entre les effets que la caudale peut produire, et la vîtesse que la baleine peut recevoir de sa queue qui, mue avec agilité comme la caudale, présente des dimensions si supérieures à celles de cette nageoire! C'est dans cette queue que réside la véritable puissance de la baleine franche; c'est le grand ressort de sa vîtesse; c'est le grand levier avec lequel elle ébranle, fracasse et anéantit; ou plutôt toute la force du cétacée

réside dans l'ensemble formé par sa queue et par la nageoire qui la termine. Ses bras, ou si on l'aime mieux, ses nageoires pectorales peuvent bien ajouter à la facilité avec laquelle la baleine change l'intensité ou la direction de ses mouvemens, repousse ses ennemis ou leur donne la mort; mais, nous le répétons, elle a reçu ses rames proprement dites, son gouvernail, ses armes, sa lourde massue, lorsque la Nature a donné à sa queue et à la nageoire qui y est attachée, la figure, la disposition, le volume, la masse, la mobilité, la souplesse, la vigueur qu'elles montrent, et par le moyen desquelles elle a pu tant de fois briser ou renverser, et submerger de grandes embarcations.

Ajoutons que la facilité avec laquelle la baleine franche agite non seulement ses deux bras, mais encore les deux lobes de sa caudale, indépendamment l'un de l'autre, est pour elle un moyen bien utile de varier ses mouvemens, de fléchir sa route, de changer sa position, et particulièrement de se coucher sur le côté, de se renverser sur le dos, et de tourner à volonté sur l'axe que l'on peut supposer dans le sens de sa plus grande longueur.

S'il est vrai que la baleine franche a au

dessous de la gorge un vaste réservoir qu'elle gonfle en introduisant de l'air de l'atmosphère, et qui ressemble plus ou moins à celui que nous ferons reconnoître dans d'autres énormes cétacées (1), elle est aidée dans plusieurs circonstances de ses mouvemens, de ses voyages, de ses combats, par une nouvelle et grande cause d'agilité et de succès.

Mais quoi qu'il en soit, comment pourroit-on être étonné des effets terribles qu'une baleine franche peut produire, si l'on réfléchit au calcul suivant ?

Une baleine franche peut peser plus de cent cinquante mille kilogrammes (trois cent mille livres). Sa masse est donc égale à celle de cent rhinocéros, ou de cent hippopotames, ou de cent éléphans ; elle est égale à celle de cent quinze millions de quelques-uns des quadrupèdes qui appartiennent à la famille des rongeurs et au genre des musaraignes. Il faut multiplier les nombres qui représentent cette masse, par ceux qui désignent une vîtesse suffisante pour faire

---

(1) »« Voyez, dans l'article de la *baleinoptère museau pointu* (baleine à bec), la description d'un réservoir d'air que l'on trouve au dessous du cou de cette baleinoptère. »«

parcourir à la baleine onze mètres (trente-trois pieds) par seconde. Il est évident que voilà une mesure de la force de la baleine. Quel choc ce cétacée doit produire !

Un boulet de quarante-huit a sans doute une vîtesse cent fois plus grande ; mais comme sa masse est au moins six mille fois plus petite, sa force n'est que le soixantième de celle de la baleine. Le choc de ce cétacée est donc égal à celui de soixante boulets de quarante-huit. Quelle terrible batterie ! et cependant, lorsqu'elle agite une grande partie de sa masse, lorsqu'elle fait vibrer sa queue, qu'elle lui imprime un mouvement bien supérieur à celui qui fait parcourir onze mètres (trente-trois pieds) par seconde, qu'elle lui donne, pour ainsi dire, la rapidité de l'éclair, quel violent coup de foudre elle doit frapper !

Est-on surpris maintenant que, lorsque des bâtimens l'assiègent dans une baie, elle n'ait besoin que de plonger et de se relever avec violence au dessous de ces vaisseaux, pour les soulever, les culbuter, les couler à fond, disperser cette foible barrière, et cingler en vainqueur sur le vaste Océan (1) (2) ?

---

(1) »« On peut voir, dans l'ouvrage du savant pro-

A la force individuelle les baleines franches peuvent réunir la puissance que donne le nombre. Quelque troublées qu'elles soient maintenant dans leurs retraites boréales, elles vont encore souvent par troupes. Ne se disputant pas une nourriture qu'elles trouvent ordinairement en très-grande abondance, et n'étant pas habituellement agitées par des passions violentes, elles sont naturellement pacifiques, douces, et entraînées les unes vers les autres par une sorte d'affection quelquefois assez vive et même assez constante. Mais, si elles n'ont pas besoin de se défendre les unes contre les autres, elles peuvent être contraintes d'employer leur puissance pour repousser des ennemis dangereux, ou d'avoir recours à quelques manœuvres pour se délivrer d'attaques importunes, se débarrasser d'un concours fati-

---

fesseur Schneider sur la Synonymie des poissons et des cétacées décrits par Artedi, le passage d'Albert, qu'il cite page 163. »«

(2) Ceci ne doit s'entendre que des chaloupes ou de très-petits bâtimens, que la baleine peut renverser et submerger par la violence des coups de sa queue; mais les grands vaisseaux n'ont rien à en redouter, et les coups que l'animal leur porte lui sont plutôt nuisibles.

gant, et faire cesser des douleurs trop prolongées.

Un insecte de la famille des crustacées, et auquel on a donné le nom de *pou de baleine*, tourmente beaucoup la baleine franche (1). Il s'attache si fortement à la peau de ce cétacée, qu'on la déchire plutôt que de l'en arracher. Il se cramponne particulièrement à la commissure des nageoires, aux lèvres, aux parties de la génération, aux endroits les plus sensibles, et où la baleine ne peut pas, en se frottant, se délivrer de cet ennemi dont les morsures sont très-douloureuses et très-vives, sur-tout pendant le tems des chaleurs.

D'autres insectes pullulent aussi sur son corps. Très-souvent l'épaisseur de ses tégumens la préserve de leur piquure, et même du sentiment de leur présence ; mais dans quelques circonstances ils doivent l'agiter, comme la mouche du désert rend furieux le lion et la panthère, au moins, s'il est vrai ainsi qu'on l'a écrit, qu'ils se multiplient quelquefois sur la langue de ce cétacée, la

---

(1) Cet animal est décrit dans cet ouvrage sous le nom grec *cyamé*, qui veut dire *fève*, vol. VI, p. 308 et suiv. de l'Histoire naturelle des insectes.

rongent et la dévorent, au point de la détruire presque en entier, et de donner la mort à la baleine.

Ces insectes et ces crustacées attirent fréquemment sur le dos de la baleine franche un grand nombre d'oiseaux de mer qui aiment à se nourrir de ces crustacées et de ces insectes, les cherchent sans crainte sur ce large dos, et débarrassent le cétacée de ces animaux incommodes, comme le pique-bœuf délivre les bœufs qui habitent les plaines brûlantes de l'Afrique, des larves de taons ou d'autres insectes fatigans et funestes.

Aussi n'avons-nous pas été surpris de lire, dans le Voyage du capitaine Colnett autour du cap Horn et dans le grand Océan, que depuis l'*île Grande* de l'océan Atlantique, jusqu'auprès des côtes de la Californie, il avoit vu des troupes de pétrels bleus accompagner les baleines franches (1).

Mais voici trois ennemis de la baleine, remarquables par leur grandeur, leur agilité, leurs forces et leurs armes. Ils la suivent

---

(1) »« A Voyage to the south Atlantic, for the purpose of extending the spermaceti whales fisheries, etc. by captain James Colnett. Lond. 1798. »«

avec acharnement, ils la combattent avec fureur; et cependant reconnoissons de nouveau la puissance de la baleine franche: leur audace s'évanouit devant elle, s'ils ne peuvent pas, réunis plusieurs ensemble, concerter différentes attaques simultanées, combiner les efforts successifs de divers combattans, et si elle n'est pas encore trop jeune pour présenter tous les attributs de l'espèce.

Ces trois ennemis sont le squale scie, le cétacée auquel nous donnons le nom de *dauphin gladiateur*, et le squale requin.

Le squale scie, que les pêcheurs nomment souvent *vivelle*, rencontre-t-il une baleine franche dont l'âge soit encore très-peu avancé et la vigueur peu développée; il ose, si la faim le dévore, se jeter sur ce cétacée.

La jeune baleine, pour le repousser, enfonce sa tête dans l'eau, relève sa queue, l'agite, et frappe des deux côtés.

Si elle atteint son ennemi, elle l'accable, le tue, l'écrase d'un seul coup. Mais le squale se précipite en arrière, l'évite, bondit, tourne et retourne autour de son adversaire, change à chaque instant son attaque, saisit le moment le plus favorable, s'élance

sur

sur la baleine, enfonce dans son dos la lame longue, osseuse et dentelée, dont son museau est garni, la retire avec violence, blesse profondement le jeune cétacée, le déchire, le suit dans les profondeurs de l'Océan, le force à remonter vers la surface de la mer, recommence un combat terrible, et, s'il ne peut lui donner la mort, expire en frémissant.

Les dauphins gladiateurs se réunissent, forment une grande troupe, s'avancent tous ensemble vers la baleine franche, l'attaquent de toutes parts, la mordent, la harcèlent, la fatiguent, la contraignent à ouvrir sa gueule, et, se jetant sur sa langue, dont on dit qu'ils sont très-avides, la mettant en pièces, et l'arrachant par lambeaux, causent des douleurs insupportables au cétacée vaincu par le nombre, et l'ensanglantent par des blessures mortelles.

Les énormes requins du Nord, que quelques navigateurs ont nommés *ours de mer* à cause de leur voracité, combattent la baleine sous l'eau : ils ne cherchent pas à se jeter sur sa langue ; mais ils parviennent à enfoncer dans son ventre les quintuples rangs de leurs dents pointues et dentelées,

et lui enlèvent d'énormes morceaux de tégumens et de muscles.

Cependant un mugissement sourd exprime, a-t-on dit, et les tourmens et la rage de la baleine.

Une sueur abondante manifeste l'excès de sa lassitude et le commencement de son épuisement. Elle montre par là un nouveau rapport avec les quadrupèdes, et particulièrement avec le cheval. Mais cette transpiration a un caractère particulier : elle est, au moins en grande partie, le produit de cette substance graisseuse que nous avons vue distribuée au dessous de ses tégumens, et que des mouvemens forcés et une extrême lassitude font suinter par les pores de la peau. Une agitation violente et une natation très-rapide peuvent donc, en se prolongeant trop long-tems, ou en revenant très-fréquemment, maigrir la baleine franche, comme le défaut d'une nourriture assez copieuse et assez substantielle.

Au reste, cette sueur, qui annoncent la diminution de ses forces, n'étant qu'une transpiration huileuse ou graisseuse très-échauffée, il n'est pas surprenant qu'elle répande une odeur souvent très-fétide ; et cette émanation infecte est une cause qui

attire les oiseaux de mer autour des troupes de baleines franches, dont elle peut leur indiquer de loin la présence.

Cependant la baleine blessée, privée de presque tout son sang, harassée, excédée, accablée par ses propres efforts, n'a plus qu'un foible reste de sa vigueur et de sa puissance. L'*ours blanc* ou plutôt l'*ours maritime*, ce vorace et redoutable animal que la faim rend si souvent plus terrible encore, quitte alors les bancs de glace ou les rives gelées sur lesquels il se tient en embuscade, se jette à la nage, arrive jusqu'à ce cétacée, ose l'attaquer. Mais quoique expirante, elle ranime ses forces défaillantes; et peu d'instans même avant sa mort, un coup de sa queue immole l'ennemi trop audacieux qui a cru ne trouver en elle qu'une victime sans défense. Elle peut d'autant plus faire ce dernier effort, que ses muscles sont très-susceptibles d'une excitation soudaine. Ils conservent une grande irritabilité long-tems après la mort du cétacée : ils sont par conséquent très-propres à montrer les phénomènes électriques auxquels on a donné le nom de *galvanisme*; et un physicien attentif ne manquera pas d'observer que la baleine franche, non seulement vit au milieu des

eaux comme la raie torpille, le gymnote engourdissant, le malaptérure électrique, etc., mais encore est imprégnée, comme ces poissons, d'une grande quantité de substance huileuse et idioélectrique.

Le cadavre de la baleine flotte sur la mer. L'ours maritime, les squales, les oiseaux de mer se précipitent alors sur cette proie facile, la déchirent et la dévorent.

Mais cet ours marin n'insulte ainsi, pour ainsi dire, aux derniers momens de la jeune baleine, que dans les parages polaires, les seuls qu'il infeste; et la baleine franche habite dans tous les climats. Elle appartient aux deux hémisphères; ou plutôt, les mers australes et les mers boréales lui appartiennent.

Disons maintenant quels sont les endroits qu'elle paroît préférer.

Quels sont les rivages, les continens et les îles auprès desquels on l'a vue, ou les mers dans lesquels on l'a rencontrée?

Le Spitzberg, vers le quatre-vingtième dégré de latitude; le nouveau Groenland; l'Islande; le vieux Groenland; le détroit de Davis; le Canada; Terre-Neuve; la Caroline; cette partie de l'océan Atlantique austral, qui est située au quarantième dégré

de latitude et vers le trente-sixième dégré de longitude occidentale, à compter du méridien de Paris ; l'île Mocha, placée également au quarantième dégré de latitude, et voisine des côtes du Chili dans le grand océan Méridional ; Guatimala ; le golfe de Panama ; les îles Gallapago, et les rivages occidentaux du Mexique, dans la zone torride ; le Japon ; la Corée ; les Philippines ; le cap de Galles ; à la pointe de l'île de Ceilan ; les environs du golfe Persique ; l'île de Socotora, près de l'Arabie heureuse ; la côte orientale d'Afrique ; Madagascar ; la baie de Sainte-Hélène ; la Guinée ; la Corse, dans la Méditerranée ; le golfe de Gascogne ; la Baltique ; la Norvège.

Nous venons, par la pensée, de faire le tour du monde ; et dans tous les climats, dans toutes les zones, dans toutes les parties de l'Océan, nous voyons que la baleine franche s'y est montrée. Mais nous avons trois considérations importantes à présenter à ce sujet.

Premièrement, on peut croire qu'à toutes les latitudes, on a vu les baleines franches réunies plusieurs ensemble, pourvu qu'on les rencontrât dans l'Océan ; et ce n'est presque jamais que dans de petites mers,

dans des mers intérieures et très-fréquentées comme la Méditerranée, que ces cétacées, tels que la baleine franche prise près de l'île de Corse en 1620, ont paru isolés, après avoir été apparemment rejetés de leur route, entraînés et égarés par quelque grande agitation des eaux.

Secondement, les anciens grecs, et surtout Aristote, ses contemporains, et ceux qui sont venus après lui, ont pu avoir des notions très-multipliées sur les baleines franches, non seulement parce que plusieurs de ces baleines on pu entrer accidentellement dans la Méditerranée dont ils habitoient les bords, mais encore à cause des relations que la guerre et le commerce avoient données à la Grèce avec la mer d'Arabie, celle de Perse, et les golfes du Sinde et du Gange, que fréquentoient les cétacées dont nous parlons, et où ces baleines franches devoient être plus nombreuses que de nos jours.

Troisièmement, les géographes apprendront avec intérêt que pendant long-tems on a vu tous les ans, près des côtes de la Corée, entre le Japon et la Chine, des baleines dont le dos étoit encore chargé de harpons, lancés par des pêcheurs européens

près des rivages du Spitzberg ou du Groenland (1).

Il est donc au moins une saison de l'année où la mer est assez dégagée de glaces pour livrer un passage qui conduise de l'océan Atlantique septentrional dans le grand océan Boréal, au travers de l'océan Glacial arctique.

Les baleines harponnées dans le nord de l'Europe, et retrouvées dans le nord de l'Asie, ont dû passer au nord de la nouvelle Zemble, s'approcher très-près du pôle, suivre presque un diamètre du cercle polaire, pénétrer dans le grand Océan par le détroit de Behring, traverser le bassin du même nom, voguer le long de Kamtschatka, des îles Kuriles, de l'île de Jéso, et parvenir jusque vers le trentième dégré de latitude boréale, près de l'embouchure du fleuve qui baigne les murs de Nankin.

Elles ont dû, pendant ce long trajet, parcourir une ligne au moins de quatre-vingts dégrés, ou de mille myriamètres (deux mille lieues) : mais, d'après ce que nous avons déjà dit, il est possible que, pour ce grand

(1) »« Duhamel, Traité des pêches; *pêche de la baleine*, etc. »«

voyage, elles n'aient eu besoin que de dix ou onze jours.

Et quel obstacle la température de l'air pourroit-elle opposer à la baleine franche? Dans les zones brûlantes, elle trouve aisément au fond des eaux un abri ou un soulagement contre les effets de la chaleur de l'atmosphère. Lorsqu'elle nage à la surface de l'océan Equinoxial, elle ne craint pas que l'ardeur du soleil de la zone torride dessèche sa peau d'une manière funeste, comme les rayons de cet astre dessèchent, dans quelques circonstances, la peau de l'éléphant et des autres pachydermes; les tégumens qui revêtent son dos, continuellement arrosés par les vagues, ou submergés à sa volonté lorsqu'elle sillonne pendant le calme la surface unie de la mer, ne cessent de conserver toute la souplesse qui lui est nécessaire; et lorsqu'elle s'approche du pôle, n'est-elle pas garantie des effets nuisibles du froid par la couche épaisse de graisse qui la recouvre?

Si elle abandonne certains parages, c'est donc principalement ou pour se procurer une nourriture plus abondante, ou pour chercher à se dérober à la poursuite de l'homme.

Dans le douzième, le treizième et le quatorzième siècles, les baleines franches étoient si répandues auprès des rivages français, que la pêche de ces animaux y étoit très-lucrative; mais, harcelées avec acharnement, elles se retirèrent vers des latitudes plus septentrionales.

L'historien des pêches des hollandais dans les mers du Nord dit que les baleines franches trouvant une nourriture abondante et un repos très-peu troublé auprès des côtes du Groenland, de l'île de J. Mayen, et du Spitzberg, y étoient très-multipliées; mais que les pêcheurs des différentes nations arrivant dans ces parages, se les partageant comme leur domaine, et ne cessant d'y attaquer ces grands cétacées, les baleines franches, devenues farouches, abandonnèrent des mers où un combat succédoit sans cesse à un autre combat, se réfugièrent vers les glaces du pôle, et conserveront cet asyle jusqu'à l'époque où, poursuivies au milieu de ces glaces les plus septentrionales, elles reviendront vers les côtes du Spitzberg et les baies du Groenland, qu'elles habitoient paisiblement avant l'arrivée des premiers navigateurs.

Voilà pourquoi plus on approche du pôle,

plus on trouve de bancs de glace, et plus les baleines que l'on rencontre sont grosses, chargées de graisse huileuse, familières, pour ainsi dire, et faciles à prendre.

Et voilà pourquoi encore les grandes baleines franches que l'on voit en deçà du soixantième dégré de latitude, vers Labrador, par exemple, et vers le Canada, paroissent presque toutes blessées par des harpons lancés dans les parages polaires.

On assure néanmoins que pendant l'hyver les baleines disparoissent d'auprès des rivages envahis par les glaces, quittent le voisinage du pôle, et s'avancent dans la zone tempérée jusqu'au retour du printems. Mais, dans cette migration périodique, elles ne doivent pas fuir un froid qu'elles peuvent supporter; elles n'évitent pas les effets directs d'une température rigoureuse; elles ne s'éloignent que de ces croûtes de glace ou de ces masses congelées, durcies, immobiles et profondes, qui ne leur permettroient ni de chercher leur nourriture sur les bas fonds, ni de venir à la surface de l'Océan respirer l'air de l'atmosphère, sans lequel elles ne peuvent vivre.

Lorsqu'on réfléchit aux troupes nombreuses de baleines franches qui, dans des

tems très-reculés, habitoient toutes les mers, à l'énormité de leurs os, à la nature de ces parties osseuses, à la facilité avec laquelle ces portions compactes et huileuses peuvent résister aux effets de l'humidité, on n'est pas surpris qu'on ait trouvé des fragmens de squelette de baleine dans plusieurs contrées du globe, sous des couches plus ou moins épaisses; ces fragmens ne sont que de nouvelles preuves du séjour de l'Océan au dessus de toutes les portions de la terre qui sont maintenant plus élevées que le niveau des mers.

Et cependant, comment le nombre de ces cétacées ne seroit-il pas très-diminué?

Il y a plus de deux ou trois siècles que les basques, ces marins intrépides, les premiers qui aient osé affronter les dangers de l'océan Glacial, et voguer vers le pôle arctique, animés par le succès avec lequel ils avoient pêché la baleine franche dans le golfe de Gascogne, s'avancèrent en haute mer, parvinrent, après différentes tentatives, jusqu'aux côtes d'Islande et à celles du Groenland, développèrent toutes les ressources d'un peuple entreprenant et laborieux, équipèrent des flottes de cinquante ou soixante navires, et, aidés par les islandais,

trouvèrent dans une pêche abondante le dédommagement de leurs peines et la récompense de leurs efforts.

Dès la fin du seizième siècle, en 1598, sous le règne d'Elisabeth, les anglais, qui avoient été obligés jusqu'à cette époque de se servir des basques pour la pêche de la baleine, l'extraction de l'huile, et même, suivant MM. Pennant et Hackluyt, pour le radoub des tonneaux, envoyèrent dans le Groenland des navires destinés à cette même pêche.

Dès 1608, ils s'avancèrent jusqu'au quatre-vingtième dégré de latitude septentrionale, et prirent possession de l'île de J. Mayen, et du Spitzberg, que les hollandais avoient découvert en 1596.

On vit dès 1612 ces mêmes hollandais, aidés par les basques, qui composoient une partie de leurs équipages et dirigeoient leurs tentatives, se montrer sur les côtes du Spitzberg, sur celles du Groenland, dans le détroit de Davis, résister avec constance aux efforts que les anglais ne cessèrent de renouveler, afin de leur interdire les parages fréquentés par les baleines franches, et faire construire avec soin dans leur patrie les magasins, les ateliers et les fourneaux nécessaires pour

tirer le parti le plus avantageux des produits de la prise de ces cétacées.

D'autres peuples, encouragés par les succès des anglais et des hollandais, les brémois, les hambourgeois, les danois arrivèrent dans les mers du Nord : tout concourut à la destruction de la baleine ; leurs rivalités se turent ; ils partagèrent les rivages les plus favorables à leur entreprise ; ils élevèrent paisiblement leurs fourneaux sur les côtes et dans le fond des baies qu'ils avoient choisies ou qu'on leur avoit cédées.

Les hollandais particulièrement, réunis en compagnies, formèrent de grands établissemens sur les rivages du Spitzberg, de l'île de J. Mayen, de l'Islande, du Groenland et du détroit de Davis, dont les golfes et les anses étoient encore peuplés d'un grand nombre de cétacées.

Ils fondèrent dans l'île d'Amsterdam le village de Smeerenbourg (bourg de la fonte) ; ils y bâtirent des boulangeries, des entrepôts, des boutiques de diverses marchandises, des cabarets, des auberges ; ils y envoyèrent, à la suite de leurs escadres pêcheuses, des navires chargés de vin, d'eau-de-vie, de tabac, de différens comestibles.

On fondit dans ces établissemens, ainsi

que dans les fourneaux des autres nations, presque tout le lard des baleines dont on s'étoit rendu maître ; on y prépara l'huile que donnoit cette fonte ; un égal nombre de vaisseaux put rapporter le produit d'un plus grand nombre de ces animaux.

Les baleines franches étoient encore sans méfiance ; une expérience cruelle ne leur avoit pas appris à reconnoître les pièges de l'homme et à redouter l'arrivée de ses flottes : loin de les fuir, elles nageoient avec assurance le long des côtes et dans les baies les plus voisines ; elles se montroient avec sécurité à la surface de la mer ; elles environnoient en foule les navires ; se jouant autour de ces bâtimens, elles se livroient, pour ainsi dire, à l'avidité des pêcheurs, et les escadres les plus nombreuses ne pouvoient emporter la dépouille que d'une petite partie de celles qui se présentoient d'elles-mêmes au harpon.

En 1672, le gouvernement anglais encouragea par une prime la pêche de la baleine.

En 1695, la compagnie anglaise formée pour cette même pêche étoit soutenue par des souscriptions dont la valeur montoit à 82,000 livres sterling.

Le capitaine hollandais Zorgdrager, qui commandoit le vaisseau nommé *les quatre*

Frères, rapporte qu'en 1697 il se trouva dans une baie du Groenland, avec quinze navires brémois, qui avoient pris cent quatre-vingt-dix baleines; cinquante bâtimens de Hambourg, qui en avoient harponné cinq cent quinze; et cent vingt-un vaisseaux hollandais, qui en avoient pris douze cent cinquante-deux. »«

Depuis 1669 jusqu'en 1778 inclusivement, les seuls hollandais ont pris sur les côtes du Groenland, 57,589 baleines; et depuis 1719 jusqu'en 1778 aussi inclusivement, 7,586 de ces cétacées au détroit de Davis; ce qui fait un total de 65,175 baleines.

»« Pendant près d'un siècle, on n'a pas eu besoin, pour trouver de grandes troupes de ces cétacées, de toucher aux plages de glace: on se contentoit de faire voile vers le Spitzberg et les autres îles du Nord; et l'on fondoit dans les fourneaux de ces contrées boréales une si grande quantité d'huile de baleine, que les navires pêcheurs ne suffisoient pas pour la rapporter, et qu'on étoit obligé d'envoyer chercher une partie considérable de cette huile par d'autres bâtimens.

Lorsqu'ensuite les baleines franches furent devenues si farouches dans les environs de Smeerenbourg et des autres endroits fré-

quentés par les pêcheurs, qu'on ne pouvoit plus ni les approcher, ni les surprendre, ni les tromper et les retenir par des appâts, on redoubla de patience et d'efforts. On ne cessa de les suivre dans leurs retraites successives. On put d'autant plus aisément ne pas s'écarter de leurs traces, que ces animaux paroissoient n'abandonner qu'à regret les plages où elles avoient pendant tant de tems vogué en liberté, et les bancs de sable qui leur avoient fourni l'aliment qu'elles préfèrent. Leur migration fut lente et progressive : elles ne s'éloignèrent d'abord qu'à de petites distances; et lorsque voulant, pour ainsi dire, le repos par dessus tout, elles quittèrent une patrie trop fréquemment troublée, abandonnèrent pour toujours les côtes, les baies, les bancs auprès desquels elles étoient nées, et allèrent au loin se réfugier sur les bords des glaces, elles virent arriver leurs ennemis d'autant plus acharnés contre elles, que pour les atteindre ils avoient été forcés de braver les tempêtes et la mort.

En vain un brouillard, une brume, un orage, un vent impétueux, empêchoient souvent qu'on ne poursuivît celles que le harpon avoit percées; en vain ces cétacées blessés s'échappoient quelquefois à de si

grandes

grandes distances, que l'équipage du canot pêcheur étoit obligé de couper la ligne attachée au harpon, et qui, l'entraînant avec vîtesse, l'auroit bientôt assez éloigné des vaisseaux pour qu'il fût perdu sur la surface des mers; en vain les baleines que la lance avoit ensanglantées, avertissoient par leur fuite précipitée celles que l'on n'avoit pas encore découvertes, de l'approche de l'ennemi : le courage ou plutôt l'audace des pêcheurs surmontoit tous les obstacles. Ils montoient au haut des mâts pour apercevoir de loin les cétacées qu'ils cherchoient; ils affrontoient les glaçons flottans, et voulant trouver leur salut dans le danger même, ils amarroient leurs bâtimens aux extrémités des glaces mouvantes.

Les baleines, fatiguées enfin d'une guerre si longue et si opiniâtre, disparurent de nouveau, s'enfoncèrent sous les glaces fixes, et choisirent particulièrement leur asyle sous cette croûte immense et congelée que les bataves avoient nommée *westys* (la glace de l'ouest).

Les pêcheurs allèrent jusqu'à ces glaces immobiles, au travers de glaçons mouvans, de montagnes flottantes, et par conséquent de tous les périls; ils les investirent, et s'ap-

prochant dans leurs chaloupes de ces bords glacés, ils épièrent avec une constance merveilleuse les momens où les baleines étoient contraintes de sortir de dessous leur voûte gelée et protectrice, pour respirer l'air de l'atmosphère.

Immédiatement avant la guerre de 1744, les basques se livroient encore à ces nobles et périlleuses entreprises, dont ils avoient les premiers donné le glorieux exemple.

Bientôt après, les anglais donnèrent de nouveaux encouragemens à la pêche de la baleine, par la formation d'une société respectable, par l'assurance d'un intérêt avantageux, par une prime très-forte, par de grandes récompenses distribuées à ceux dont la pêche avoit été la plus abondante, par des indemnités égales aux pertes éprouvées dans les premières tentatives, par une exemption de droits sur les objets d'approvisionnement, par la liberté la plus illimitée accordée pour la formation des équipages que dans aucune circonstance une levée forcée de matelots ne pouvoit atteindre ni inquiéter.

Avant la révolution qui a créé les Etats-Unis, les habitans du continent de l'Amérique septentrionale avoient obtenu, dans la pêche

de la baleine, des succès qui présageoient ceux qui leur étoient réservés. Dès 1765, Anticost, Rhode-Island, et d'autres villes américaines, avoient armé un grand nombre de navires. Deux ans après, les bataves envoyèrent cent trente-deux navires pêcheurs sur les côtes du Groenland, et trente-deux au détroit de Davis. En 1768, le grand Frédéric, dont les vues politiques étoient aussi admirables que les talens militaires, ordonna que la ville d'Embden équipât plusieurs navires pour la pêche des baleines franches. En 1774, une compagnie suédoise, très-favorisée, fut établie à Gothembourg, pour envoyer pêcher dans le détroit de Davis et près des rivages du Groenland. En 1775, le roi de Dannemarck donna des bâtimens de l'Etat à une compagnie établie à Berghem pour le même objet. Le parlement d'Angleterre augmenta, en 1779, les faveurs dont jouissoient ceux qui prenoient part à la pêche de la baleine. Le gouvernement français ordonna, en 1784, qu'on armât à ses frais six bâtimens pour la même pêche, et engagea plusieurs familles de l'île de Nantuckett, très-habiles et très-exercées dans l'art de la pêche, à venir s'établir à Dunkerque. Les hambourgeois ont encore

envoyé, en 1789, trente-deux navires au Groenland, ou au détroit de Davis. Et comment un peuple navigateur et éclairé n'auroit-il pas cherché à commencer, conserver ou perfectionner des entreprises qui procurent une si grande quantité d'objets de commerce nécessaires ou précieux, emploient tant de constructeurs, donnent des bénéfices considérables à tant de fournisseurs d'agrès, d'apparaux ou de vivres, font mouvoir tant de bras, et forment les matelots les plus sobres, les plus robustes, les plus expérimentés, les plus intrépides ?

En considérant un si grand nombre de résultats importans, pourroit-on être étonné de l'attention, des soins, des précautions multipliées, par lesquels on tâche d'assurer ou d'accroître les succès de la pêche de la baleine ?

Les navires qu'on emploie à cette pêche ont ordinairement de trente-cinq à quarante mètres (cent cinq à cent vingt pieds) de longueur. On les double d'un bordage de chêne assez épais et assez fort pour résister au choc des glaces. On leur donne à chacun depuis six jusqu'à huit ou neuf chaloupes, d'un peu plus de huit mètres (vingt-quatre pieds) de longueur, de deux mètres (six

pieds) ou environ de largeur, et d'un mètre (trois pieds) de profondeur, depuis le plat-bord jusqu'à la quille. Un ou deux harponneurs sont destinés pour chacune de ces chaloupes pêcheuses. On les choisit assez adroits pour percer la baleine, encore éloignée, dans l'endroit le plus convenable; assez habiles pour diriger la chaloupe suivant la route de la baleine franche, même lorsqu'elle nage entre deux eaux; et assez expérimentés pour juger de l'endroit où ce cétacée élevera le sommet de sa tête au dessus de la surface de la mer, afin de respirer par ses évents l'air de l'atmosphère.

Le harpon qu'ils lancent est un dard peu pesant et triangulaire, dont le fer, long de près d'un mètre (trois pieds), doit être doux, bien corroyé, très-affilé au bout, tranchant des deux côtés, et barbelé sur ses bords. Ce fer, ou le dard proprement dit, se termine par une douille de près d'un mètre (trois pieds) de longueur, et dans laquelle on fait entrer un manche très-gros, et long de deux ou trois mètres) six à neuf pieds). On attache au dard même, ou à sa douille, la ligne, qui est faite du plus beau chanvre, et que l'on ne goudronne pas, pour qu'elle conserve sa flexibilité, malgré

le froid extrême que l'on éprouve dans les parages où l'on fait la pêche de la baleine.

La lance dont on se sert pour cette pêche diffère du harpon, en ce que le fer n'a pas d'ailes ou oreilles qui empêchent qu'on ne la retire facilement du corps de la baleine, et qu'on n'en porte plusieurs coups de suite avec force et rapidité. Elle a souvent cinq mètres de long (quinze pieds), et la longueur du fer est à peu près le tiers de la longueur totale de cet instrument.

Le printems est la saison la plus favorable pour la pêche des baleines franches, aux dégrés très-voisins du pôle. L'été l'est beaucoup moins. En effet, la chaleur du soleil, après le solstice, fondant la glace en différens endroits, produit des ouvertures très-larges dans les portions de plages congelées, où la croûte étoit le moins épaisse. Les baleines quittent alors les bords des immenses bancs de glaces, même lorsqu'elles ne sont pas poursuivies. Elles parcourent de très-grandes distances au dessous de ces champs vastes et endurcis, parce qu'elles respirent facilement dans cette vaste retraite, en nageant d'ouverture en ouverture; et les pêcheurs peuvent d'autant moins les suivre dans ces espaces ouverts, que les glaçons

détachés qui y flottent briseroient ou arrêteroient les canots que l'on voudroit y faire voguer.

D'ailleurs, pendant le printems les baleines trouvent, en avant des champs immobiles de glace, une nourriture abondante et convenable.

Il est sans doute des années et des parages où l'on ne peut que pendant l'été ou pendant l'automne, surprendre les baleines, ou se rencontrer avec leur passage; mais on a souvent vu, dans les mois de mars ou d'avril, un si grand nombre de baleines franches réunies entre le 77 et le 79e dégrés de latitude nord, que l'eau lancée par leurs évents, et retombant en pluie plus ou moins divisée, représentoit de loin la fumée qui s'élève au dessus d'une immense capitale.

Néanmoins les pêcheurs qui, par exemple, dans le détroit de Davis, ou vers le Spitzberg, pénètrent très-avant au milieu des glaces, doivent commencer leurs tentatives plus tard et les finir plutôt, pour ne pas s'exposer à des dégels imprévus ou à des gelées subites, dont les effets pourroient leur être funestes.

Au reste, les glaces des mers polaires se

présentent aux pêcheurs de baleines dans quatre états différens.

Premièrement, ces glaces sont contiguës; secondement, elles sont divisées en grandes plages immobiles; troisièmement, elles consistent dans des bancs de glaçons accumulés; quatrièmement enfin, ces bancs ou montagnes d'eau gelée sont mouvans, et les courans, ainsi que les vents, les entraînent.

Les pêcheurs hollandais ont donné le nom de *champs de glace* aux espaces glacés de plus de deux milles de diamètre; de *bancs de glace* aux espaces gelés dont le diamètre a moins de deux milles, mais plus d'un demi-mille; et de *grands glaçons* aux espaces glacés qui n'ont pas plus d'un demi-mille de diamètre.

On rencontre vers le Spitzberg de grands bancs de glace qui ont quatre ou cinq myriamètres (huit ou dix lieues) de circonférence. Comme les intervalles qui les séparent forment une sorte de port naturel, dans lequel la mer est presque toujours tranquille, les pêcheurs s'y établissent sans crainte; mais ils redoutent de se placer entre les petits bancs qui n'ont que deux ou trois cents mètres de tour (de six à neuf cents pieds), et que la

moindre agitation de l'océan peut rapprocher les uns des autres. Ils peuvent bien, avec des gaffes ou d'autres instrumens, détourner de petits glaçons. Ils ont aussi employé souvent avec succès, pour amortir le choc des glaçons plus étendus et plus rapides, le corps d'une baleine dépouillé de son lard, et placé sur le côté et en dehors du bâtiment. Mais que servent ces précautions, ou d'autres semblables, contre ces masses durcies et mobiles qui ont plus de cinquante mètres d'élévation (cent cinquante pieds) ? ce n'est que lorsque ces glaçons étendus et flottans sont très-éloignés l'un de l'autre, qu'on ose pêcher la baleine dans les vuides qui les séparent. On cherche un banc qui ait au moins trois ou quatre brasses de profondeur au dessous de la surface de l'eau, et qui soit assez fort par son volume, et assez stable par sa masse, pour retenir le navire qu'on y amarre.

Il est très-rare que l'équipage d'un seul navire puisse poursuivre en même tems deux baleines au milieu des glaces mouvantes. On ne hasarde une seconde attaque que lorsque la baleine franche, harponnée et suivie, est entièrement épuisée et près d'expirer.

Mais dans quelque parage que l'on pêche,

dès que le matelot guetteur, qui est placé dans un point élevé du bâtiment, d'où sa vue peut s'étendre au loin, aperçoit une baleine, il donne le signal convenu; les chaloupes partent; et à force de rames, on s'avance en silence vers l'endroit où on l'a vue. Le pêcheur le plus hardi et le plus vigoureux est debout sur l'avant de sa chaloupe, tenant le harpon de la main droite. Les basques sont fameux par leur habileté à lancer cet instrument de mort.

Dans les premiers tems de la pêche de la baleine, on approchoit le plus possible de cet animal, avant de lui donner le premier coup de harpon. Quelquefois même le harponneur ne l'attaquoit que lorsque la chaloupe étoit arrivée sur le dos de ce cétacée.

Mais le plus souvent, dès que la chaloupe est parvenue à dix mètres (trente pieds) de la baleine franche, le harponneur jette avec force le harpon contre l'un des endroits les plus sensibles de l'animal, comme le dos, le dessous du ventre, les deux masses de chair mollasse qui sont à côté des évents. Le plus grand poids de l'instrument étant dans le fer triangulaire, de quelque manière qu'il soit lancé, sa pointe tombe et frappe la première. Une ligne de douze brasses ou

environ est attachée à ce fer, et prolongée par d'autres cordages.

Albert rapporte que de son tems des pêcheurs, au lieu de jeter le harpon avec la main, le lançoient par le moyen d'une baliste; et le savant Schneider fait observer que les anglais, voulant atteindre la baleine à une distance bien supérieure à celle de dix mètres (trente pieds), ont renouvelé ce dernier moyen, en remplaçant la baliste par une arme à feu, et en substituant le harpon à la balle de cette arme, dans le canon de laquelle ils font entrer le manche de cet instrument (1). Les hollandais ont employé, comme les anglais, une sorte de mousquet pour lancer le harpon avec moins de danger et avec plus de force et de facilité (2).

A l'instant où la baleine se sent blessée, elle s'échappe avec vîtesse. Sa fuite est si rapide, que si la corde, formée par toutes les lignes qu'elle entraîne, lui résistoit un

---

(1) »« Petri Artedi Synonymia piscium, etc. auctore J. G. Schneider, etc. p. 163.

(2) Histoire des pêches des hollandais dans les mers du Nord, traduction française de M. Dereste, tom. I, p. 91. »«

instant, la chaloupe chavireroit et couleroit à fond : aussi a-t-on le plus grand soin d'empêcher que cette corde ou ligne générale ne s'accroche ; et de plus on ne cesse de la mouiller, afin que son frottement contre le bord de la chaloupe ne l'enflamme pas et n'allume pas le bois.

Cependant l'équipage, resté à bord du vaisseau, observe de loin les manœuvres de la chaloupe. Lorsqu'il croit que la baleine s'est assez éloignée pour avoir obligé de filer la plus grande partie des cordages, une seconde chaloupe force de rames vers la première, et attache successivement ses lignes à celles qu'emporte le cétacée.

Le secours se fait-il attendre ? les matelots de la chaloupe l'appellent à grands cris. Ils se servent de grands porte-voix ; ils font entendre leurs trompes ou cornets de détresse. Ils ont recours aux deux lignes qu'ils nomment *lignes de réserve* ; ils font deux tours de la dernière qui leur reste ; ils l'attachent au bord de leur nacelle ; ils se laissent remorquer par l'énorme animal ; ils relèvent de tems en tems la chaloupe qui s'enfonce presque jusqu'à fleur d'eau, en laissant couler peu à peu cette seconde ligne de réserve, leur dernière ressource ; et enfin,

s'ils ne voient pas la corde extrêmement longue et violemment tendue se casser avec effort, ou le harpon se détacher de la baleine en déchirant les chairs du cétacée, ils sont forcés de couper eux-mêmes cette corde, et d'abandonner leur proie, le harpon et leurs lignes, pour éviter d'être précipités sous les glaces, ou engloutis dans les abîmes de l'Océan.

Mais, lorsque le service se fait avec exactitude, la seconde chaloupe arrive au moment convenable; les autres la suivent, et se placent autour de la première, à la distance d'une portée de canon l'une de l'autre, pour veiller sur un plus grand champ. Un pavillon particulier nommé *gaillardet*, et élevé sur le vaisseau, indique ce que l'on reconnoît, du haut des mâts, de la route du cétacée. La baleine, tourmentée par la douleur que lui cause sa large blessure, fait les plus grands efforts pour se délivrer du harpon qui la déchire; elle s'agite, se fatigue, s'échauffe; elle vient à la surface de la mer chercher un air qui la rafraîchisse et lui donne des forces nouvelles. Toutes les chaloupes voguent alors vers elle; le harponneur du second de ces bâtimens lui lance un second harpon; on l'attaque avec

la lance. L'animal plonge, et fuit de nouveau avec vîtesse : on le poursuit avec courage ; on le suit avec précaution. Si la corde attachée au second harpon se relâche, et sur-tout si elle flotte sur l'eau, on est sûr que le cétacée est très-affoibli, et peut-être déjà mort ; on la ramène à soi ; on la retire, en la disposant en cercles, ou plutôt en spirales, afin de pouvoir la filer de nouveau avec facilité, si le cétacée, par un dernier effort, s'enfuit une troisième fois. Mais quelques forces que la baleine conserve après la seconde attaque, elle reparoît à la surface de l'Océan beaucoup plutôt qu'après sa première blessure. Si quelque coup de lance a pénétré jusqu'à ses poumons, le sang sort en abondance par ses deux évents. On ose alors s'approcher de plus près du colosse ; on le perce avec la lance ; on le frappe à coups redoublés ; on tâche de faire pénétrer l'arme meurtrière au défaut des côtes. La baleine, blessée mortellement, se réfugie quelquefois sous des glaces voisines ; mais la douleur insupportable que ses plaies profondes lui font éprouver, les harpons qu'elle emporte, qu'elle secoue, et dont le mouvement agrandit ses blessures, sa fatigue extrême, son affoiblissement que chaque instant accroît,

tout l'oblige à sortir de cet asyle. Elle ne suit plus, dans sa fuite, de direction déterminée. Bientôt elle s'arrête ; et, réduite aux abois, elle ne peut plus que soulever son énorme masse, et chercher à parer avec ses nageoires les coups qu'on lui porte encore. Redoutable cependant lors même qu'elle expire, ses derniers momens sont ceux du plus grand des animaux. Tant qu'elle combat encore contre la mort, on évite avec effroi sa terrible queue, dont un seul coup feroit voler la chaloupe en éclats ; on ne manœuvre que pour l'empêcher d'aller terminer sa cruelle agonie dans des profondeurs recouvertes par des bancs de glace, qui ne permettroient d'en retirer son cadavre qu'avec beaucoup de peine.

Les groenlandais, par un usage semblable à celui qu'Oppien attribue à ceux qui pêchoient de son tems dans la mer Atlantique attachent aux harpons qu'ils lancent, avec autant d'adresse que d'intrépidité, contre la baleine, des espèces d'outres faites avec de la peau de phoque, et pleines d'air atmosphérique. Ces outres très-légères, non seulement font que les harpons qui se détachent flotte et ne sont pas perdus, mais encore empêchent le cétacée blessé de

plonger dans la mer, et de disparoître aux yeux des pêcheurs. Elles augmentent assez la légèreté spécifique de l'animal, dans un moment où l'affoiblissement de ses forces ne permet à ses nageoires et à sa queue de lutter contre cette légèreté qu'avec beaucoup de désavantage, pour que la petite différence qui existe ordinairement entre cette légèreté et celle de l'eau salée s'évanouisse, et que la baleine ne puisse pas s'enfoncer. » «

Les baleines sont d'une grande ressource pour les usages économiques des groenlandais ; un seul de ces animaux met pour long-tems plusieurs familles à l'abri de la faim et du froid. En effet, ce peuple, dont les goûts sont aussi grossiers que le climat et le sol où il vit ont de rudesse et d'âpreté, mange la chair du cétacée cuite, séchée ou à demi-corrompue ; la peau, la queue et les nageoires se consomment également presque toujours crues. Le lard sert à la nourriture et à brûler. Avec les intestins, se façonnent des espèces de rideaux pour boucher les fenêtres dans les cabanes, et des vêtemens pour les pêcheurs. Avec les nerfs et les tendons on fait plusieurs sortes de filets. Différens ustensiles propres à la chasse, à

la

la navigation et au ménage, se fabriquent avec les os. Enfin, les fanons deviennent, sous la main d'une industrie inspirée par les premiers besoins, d'excellentes lignes de pêche (1).

»« Les habitans de plusieurs îles voisines du Kamtschatka vont, pendant l'automne, à la recherche des baleines franches, qui abondent alors près de leurs côtes. Lorsqu'ils en trouvent d'endormies, ils s'en approchent sans bruit, et les percent avec des dards empoisonnés. La blessure, d'abord légère, fait bientôt éprouver à l'animal des tourmens insupportables : il pousse, a-t-on écrit, des mugissemens horribles, s'enfle et périt.

Duhamel dit, dans son Traité des pêches, que plusieurs témoins oculaires, dignes de foi, ont assuré les faits suivans :

Dans l'Amérique septentrionale, près des rivages de la Floride, des sauvages aussi exercés à plonger qu'à nager, et aussi audacieux qu'adroits, ont pris des baleines franches en se jetant sur leur tête, enfonçant dans un de leurs évents un long cône

(1) Voyez l'ouvrage d'Othon Fabricius, intitulé *Fauna groenlandica*, p. 34.

de bois, se cramponnant à ce cône, se laissant entraîner sous l'eau, reparoissant avec l'animal, faisant entrer un autre cône dans le second évent, réduisant ainsi les baleines à ne respirer que par l'ouverture de leur gueule, et les forçant à se jeter sur la côte, ou à s'échouer sur des bas fonds, pour tenir leur bouche ouverte sans avaler un fluide qu'elles ne pourroient plus rejeter par des évents entièrement bouchés.

Les pêcheurs de quelques contrées sont quelquefois parvenus à fermer, avec des filets très-forts, l'entrée très-étroite d'anses dans lesquelles des baleines avoient pénétré pendant la haute mer, et où, laissées à sec par la retraite de la marée, que les filets les ont empêchées de suivre, elles se sont trouvées livrées, sans défense, aux lances et aux harpons. »«

A ces faits recueillis par Duhamel, j'en ajouterai quelques autres non moins certains, et parmi lesquels il en est qui sont d'une grande importance pour la pêche, le commerce et la navigation, trois puissans mobiles de la splendeur et de la prospérité des Etats. Les baleines fréquentent les bords de l'océan Atlantique entre le Sénégal et le cap des Palmes. On y voit de ces cétacées

qui sont d'une grandeur remarquable (1). Ils se montrent aussi en assez grand nombre depuis Saint-Georges de la Mine jusqu'à Akra. Ils entourent les vaisseaux en rade, et s'en approchent à la portée du pistolet (2).

Les baleines se montrent souvent aussi sur les côtes de l'île de Madagascar ; les insulaires savent les harponner. Lorsqu'une baleine a reçu un coup mortel du fer tranchant, et qu'elle a perdu ses forces, les madécasses la traînent sur le rivage, où les femmes célèbrent par des chants l'adresse du harponneur. Elles se retirent ensuite ; et la baleine, tirée sur le rivage, est entourée par les hommes ; le plus éloquent d'entre eux lui fait une très-longue harangue, puis ils la dépècent et la mangent (3).

Une compagnie hollandaise s'est formée au cap de Bonne-Espérance pour faire la pêche de la baleine dans les baies de cette

---

(1) Fragmens d'un Voyage en Afrique, par Golberry, tom. II, p. 451.

(2) Voyage à la côte de Guinée, par Labarthe, pag. 95.

(3) Voyages autour du Monde et vers les deux poles, par terre et par mer, par M. de Pagès, tom. II, pag. 96.

pointe méridionale de l'Afrique, et principalement dans la baie de la Table, où cette pêche offre plus de facilité qu'en pleine mer. Mais les baleines qu'on y prend n'ont pas de grandes dimensions, et par conséquent ne produisent qu'un bénéfice médiocre. Il est à remarquer que toutes celles que l'on prend dans ces parages sont des femelles, ce qui porte à croire qu'elles ne se jettent dans les baies que pour y chercher un abri où elles puissent mettre bas (1).

Il est encore de grands espaces de mers où l'activité européenne n'a point cherché les baleines, et où cette pêche s'établiroit avec succès. Tels sont les parages de la nouvelle Zélande, les côtes nord-ouest de l'Amérique (2), celles de la mer du sud, dans la

---

(1) Voyage dans la partie méridionale de l'Afrique, par John Barrow, traduction franç. tom. I, p. 53.

(2) Les détails donnés par le capitaine Meares, sur la pêche des baleines, par les naturels de Nootka, m'ont paru assez intéressans pour être rapportés en note :

« Il n'est pas facile de se former une idée de leur adresse à tuer la baleine. Celle avec laquelle ils parviennent à transporter ce monstrueux animal jusqu'à leur habitation, n'est pas moins digne de remarque. Lorsqu'on a arrêté une pêche de la baleine, et j'ob-

même partie du monde, et sur-tout dans le détroit de Lemaire, où les baleines sont très-

---

serve que le tems le plus orageux n'est point un obstacle, le chef se prépare à ce noble divertissement avec des cérémonies extraordinaires. Il se revêt, en cette circonstance, d'une peau de loutre de mer; tout son corps est frotté d'huile et barbouillé d'ocre rouge. Il se fait accompagner dans cette expédition de ses sujets les plus braves, les plus actifs et les plus vigoureux.

» Les canots dont ils se servent en cette occasion sont d'une grandeur qui tient le milieu entre leurs canots de guerre et ceux qu'ils emploient ordinairement. Ils les construisent d'une forme qui répond parfaitement à l'objet qu'ils se proposent. Dix-huit ou vingt hommes peuvent y tenir à l'aise.

» Les harpons dont ils font usage pour frapper la baleine ou tout autre animal marin, sont faits avec une habileté merveilleuse. La perche a dix-huit à vingt-huit pieds de long. Au bout est un grand morceau d'os, coupé par entailles, lequel, étant comme dardé dans la perche, n'en est que plus propre à recevoir sûrement le harpon qui y est assujetti avec des courroies. Le harpon est de forme ovale, et très-affilé des deux côtés ainsi qu'à la pointe. On le fait d'une grosse coquille de moule, et on le fixe dans un autre morceau d'os, d'environ trois pouces de long, auquel on attache une ligne faite avec les nerfs de certains animaux, et qui a plusieurs brasses de longueur. Cet autre morceau, on l'attache encore à la perche, de sorte que, lorsque le poisson est percé, la

communes et n'ont jamais été inquiétées. Ecoutons ce que rapporte à ce sujet notre célèbre navigateur Lapérouse.

---

perche flotte sur l'eau par le moyen de peaux de veau marin remplies de vent, ou de vessies de poisson dont on l'a garnie d'une manière très-sûre et très-solide.

» Le chef lui même est le principal harponneur, et le premier qui frappe la baleine; il se fait accompagner de plusieurs canots de la même grandeur que le sien, remplis d'hommes armés de harpons, et tout prêts à les employer, si le cas l'exige. Lorsque le monstrueux animal sent la pointe du premier crochet, il plonge à l'instant sous l'eau, et emporte avec lui la perche avec toutes les vessies qui y tiennent. Les canots les suivent à mesure qu'il sillonne l'eau, et chaque fois qu'il reparoît à la surface, les hommes qui sont dedans continuent de lui enfoncer leurs crochets dans le corps, jusqu'à ce qu'enfin le nombre de *bouées* flottantes qui y sont alors attachées, le mette dans l'impuissance de replonger sous l'eau. La baleine expire bientôt, et est traînée sur le rivage avec fracas, et au milieu des cris de joie des assaillans. On la coupe sur le champ en morceaux; une partie est destinée pour le repas qui termine ce jour de triomphe, et le reste se distribue entre ceux qui en ont partagé la gloire et les dangers. (Voyage de la Chine à la côte nord-ouest de l'Amérique, par le capitaine J. Meares, commandant le vaisseau *la Félice*, traduction française, tom. III, p. 21 et suiv.)

« Durant notre navigation dans le détroit, dit-il, à une demi-lieue de la terre de Feu, nous fûmes entourés de baleines; on s'apercevoit qu'elles n'avoient jamais été inquiétées; nos vaisseaux ne les effrayoient point; elles nageoient majestueusement à la portée du pistolet de nos frégates : elles seront souveraines de ces mers jusqu'au moment où des pêcheurs iront leur faire la même guerre qu'au Spitzberg ou au Groenland. Je doute qu'il y ait un meilleur endroit dans le monde pour cette pêche : les bâtimens seroient mouillés dans de bonnes baies, ayant de l'eau, du bois, quelques herbes anti-scorbutiques, et des oiseaux de mer. Les canots de ces mêmes bâtimens, sans s'éloigner d'une lieue, pourroient prendre toutes les baleines dont ils auroient besoin pour composer la cargaison de leurs vaisseaux. Le seul inconvénient seroit la longueur du voyage, qui exigeroit à peu près cinq mois de navigation pour chaque traversée; et je crois qu'on ne peut fréquenter ces parages que pendant les mois de décembre, janvier et février (1). »

»« Lorsqu'on s'est assuré que la baleine

(1) Voyage de la Pérouse autour du Monde, rédigé par M. Millet-Mureau, tom. II, in-8, p. 57 et 58.

est morte, ou si affoiblie qu'on n'a plus à craindre qu'une blessure nouvelle lui redonne un accès de rage dont les pêcheurs seroient à l'instant les victimes, on la remet dans sa position naturelle, par le moyen de cordages fixés à deux chaloupes qui s'éloignent en sens contraire, si elle s'étoit tournée sur un de ses côtés ou sur son dos. On passe un nœud coulant par dessus la nageoire de la queue, ou on perce cette queue pour y attacher une corde; on fait passer ensuite un *funin* au travers des deux nageoires pectorales qu'on a percées, on les ramène sur le ventre de l'animal, on les serre avec force, afin qu'elles n'opposent aucun obstacle aux rameurs pendant la remorque de la baleine, et les chaloupes se préparent à l'entraîner vers le navire ou vers le rivage où l'on doit la dépecer.

Si l'on tardoit trop d'attacher une corde à l'animal expiré, son cadavre dériveroit, et, entraîné par des courans ou par l'agitation des vagues, pourroit échapper aux matelots, ou, dénué d'une assez grande quantité de matière huileuse et légère, s'enfonceroit, et ne remonteroit que lorsque la putréfaction des organes intérieurs l'auroit gonflé au point d'augmenter beaucoup son volume.

L'auteur de l'Histoire des pêches des hollandais dans les mers du Nord fait observer avec soin que si l'on remorquoit la baleine franche par la tête, la gueule énorme de ce cétacée, qui est toujours ouverte après la mort de l'animal, parce que la mâchoire inférieure n'est plus maintenue contre celle d'en haut, seroit comme une sorte de gouffre qui agiroit sur un immense volume d'eau, et feroit éprouver aux rameurs une résistance souvent insurmontable.

Lorsqu'on a amarré le cadavre d'une baleine franche au navire, et que son volume n'est pas trop grand relativement aux dimensions du vaisseau, les chaloupes vont souvent à la recherche d'autres individus, avant qu'on ne s'occupe de dépecer la première baleine.

Mais enfin on prépare deux palans, l'un pour tourner le cétacée, et l'autre pour tenir sa gueule élevée au dessus de l'eau, de manière qu'elle ne puisse pas se remplir. Les dépeceurs garnissent leurs bottes de crampons afin de se tenir fermes ou de marcher en sûreté sur la baleine; et les opérations du dépécement commencent.

Elles se font communément à bâbord. Avant tout, on tourne un peu l'animal sur

lui-même par le moyen d'un palan fixé par un bout au mât de misaine, et attaché par l'autre à la queue de la baleine. Cette manœuvre fait que la tête du cétacée, laquelle se trouve du côté de la poupe, s'enfonce un peu dans l'eau. On la relève, et un funin serre assez fortement une mâchoire contre une autre, pour que les dépeceurs puissent marcher sur la mâchoire inférieure, sans courir le danger de tomber dans la mer, entraînés par le mouvement de cette mâchoire d'en bas. Deux dépeceurs se placent sur la tête et sur le cou de la baleine; deux harponneurs se mettent sur son dos; et des aides, distribués dans deux chaloupes, dont l'une est à l'avant et l'autre à l'arrière de l'animal, éloignent du cadavre les oiseaux d'eau, qui se précipiteroient hardiment et en grand nombre sur la chair et sur le lard du cétacée. Cette occupation a fait donner à ces aides le nom de *cormorans*. Leur fonction est aussi de fournir aux travailleurs les instrumens dont ces derniers peuvent avoir besoin. Les principaux de ces instrumens consistent dans des couteaux de bon acier, nommés *tranchans*, dont la longueur est de deux tiers de mètre (deux pieds), et dont le manche a deux mètres (six pieds) de long;

dans d'autres couteaux, dans des mains de fer, dans des crochets, etc.

Le dépécement commence derrière la tête, très-près de l'œil. La pièce de lard qu'on enlève, et que l'on nomme *pièce de revirement*, a deux tiers de mètre (deux pieds) de largeur; on la lève dans toute la longueur de la baleine. On donne communément un demi-mètre (un pied et demi) de large aux autres bandes, qu'on coupe ensuite, et qu'on lève toujours de la tête à la queue, dans toute l'épaisseur de ce lard huileux. On tire ces différentes bandes de dessus le navire, par le moyen de crochets; on les traîne sur le tillac, et on les fait tomber dans la cale, où on les arrange. On continue alors de tourner la baleine, afin de mettre entièrement à découvert le côté par lequel on a commencé le dépécement, et de dépouiller la partie inférieure de ce même côté, sur laquelle on enlève les bandes huileuses avec plus de facilité que sur le dos, parce que le lard y est moins épais.

Quand cette dernière opération est terminée, on travaille au dépouillement de la tête. On coupe la langue très-profondément, et avec d'autant plus de soin, que celle d'une baleine franche ordinaire donne communé-

ment six tonneaux d'huile. Plusieurs pêcheurs cependant ne cherchent à extraire cette huile que lorsque la pêche n'a pas été abondante : on a prétendu qu'elle étoit plus sèche que les huiles provenues des autres parties de la baleine ; qu'elle étoit assez corrosive pour altérer les chaudières dans lesquelles on la faisoit couler ; et que c'étoit principalement cette huile extraite de la langue, que les ouvriers employés à découper le lard prenoient garde de laisser rejaillir sur leurs mains ou sur leurs bras, pour ne pas être incommodés au point de courir le danger de devenir perclus.

Pour enlever plus facilement les fanons, on soulève la tête avec une amure fixée au pied de l'artimon ; et trois crochets attachés aux palans dont nous avons parlé, et enfoncés dans la partie supérieure du museau, font ouvrir la gueule au point que les dépeceurs peuvent couper les racines des fanons.

On s'occupe ensuite du dépécement du second côté de la baleine franche. On achève de faire tourner le cétacée sur son axe longitudinal ; et on enlève le lard du second côté, comme on a enlevé celui du premier. Mais comme, dans le revirement de l'animal, la partie inférieure du second côté est celle

qui se présente la première, la dernière bande dont ce même côté est dépouillé est la grande pièce dite *de revirement*. Cette grande bande a ordinairement dix mètres (trente pieds de longueur), lors même que le cétacée ne fournit que deux cent cinquante myriagrammes (deux mille huit cents livres environ) d'huile, et cent myriagrammes (mille deux cents livres environ) de fanons.

Il est aisé d'imaginer les différences que l'on introduit dans les opérations que nous venons d'indiquer, si on dépouille la baleine sur la côte ou près du rivage, au lieu de la dépecer auprès du vaisseau.

Lorsqu'on a fini d'enlever le lard, la langue et les fanons, on repousse et laisse aller à la dérive la carcasse gigantesque de la baleine franche. Les oiseaux d'eau s'attroupent sur ces restes immenses, quoiqu'ils soient moins attirés par ces débris que par un cadavre qui n'est pas encore dénué de graisse. Les ours maritimes s'assemblent aussi autour de cette masse flottante, et en font curée avec avidité.

Veut-on cependant arranger le lard dans les tonneaux ? On le sépare de la couenne. On le coupe par morceaux de trois décimètres

(onze pouces) carrés de surface ou environ ; et on entasse ces morceaux dans les tonnes.

Veut-on le faire fondre, soit à bord du navire, comme les basques le préféroient ; soit dans un atelier établi à terre, comme on le fait dans plusieurs contrées, et comme les hollandais l'ont pratiqué pendant longtems à Smeerenbourg dans le Spitzberg ?

On se sert de chaudières de cuivre rouge, ou de fer fondu. Ces chaudières sont très-grandes : ordinairement elles contiennent chacune environ cinq tonneaux de graisse huileuse. On les pose sur un fourneau de cuivre ; et on les y maçonne pour éviter que la chaudière, en se renversant sur le feu, n'allume un incendie dangereux. On met de l'eau dans la chaudière avant d'y jeter le lard, afin que cette graisse ne s'attache pas au fond de ce vaste récipient, et ne s'y grille pas sans se fondre. On le remue d'ailleurs avec soin, dès qu'il commence à s'échauffer. Trois heures après le commencement de l'opération, on puise l'huile toute bouillante avec de grandes cuillers de cuivre ; on la verse sur une grille qui recouvre un grand baquet de bois : la grille purifie l'huile

en retenant les morceaux, pour ainsi dire, infusibles, que l'on nomme *lardons* (1).

L'huile, encore bouillante, coule du premier baquet dans un second, que l'on a rempli aux deux tiers d'eau froide, et auquel on a donné communément un mètre (trois pieds) de profondeur, deux (six pieds) de large, cinq ou six (quinze ou dix-huit pieds) de long. L'huile surnage dans ce second baquet, se refroidit, et continue de se purifier en se séparant des matières étrangères qui tombent au fond du réservoir. On la fait passer du second baquet dans un troisième et du troisième dans un quatrième. Ces deux derniers sont remplis, comme le second, d'eau froide, jusqu'aux deux tiers; l'huile achève de s'y perfectionner; et du dernier baquet on la fait entrer, par une longue gouttière, dans les tonneaux destinés à la conserver ou à la transporter au loin.

Au reste, moins le tems pendant lequel on garde le lard dans les tonnes est long,

(1) »« On remet ces lardons dans la chaudière, pour en tirer une colle qui sert à différens usages; et après l'extraction de cette colle, on emploie à nourrir des chiens le marc épais qui reste au fond de la cuve. »«

et plus l'huile qu'on en retire doit être recherchée.

L'huile et les fanons de la baleine franche ne sont pas les seules parties utiles de cet animal. Les groenlandais, et d'autres habitans des contrées du Nord, trouvent la peau et les nageoires de ce cétacée très-agréables au goût. Sa chair fraîche ou salée a souvent servi à la nourriture des équipages basques. Le capitaine Colnett rapporte que le cœur d'une jeune baleine qui n'avoit encore que cinq mètres (quinze pieds) de longueur, et que ses matelots prirent au mois d'août 1793, près de Guatimala, dans le grand océan Equinoxial, parut un mets exquis à son équipage. Les intestins de la baleine franche servent à remplacer le verre des fenêtres; les tendons fournissent des fils propres à faire des filets; on fait de très-bonnes lignes avec les poils qui terminent les fanons; et on emploie dans plusieurs pays les côtes et les grands os de la mâchoire pour composer la charpente des cabanes, ou pour mieux enclore des jardins et des champs.

Les avantages que l'on retire de la pêche des baleines franches ont facilement engagé, dans nos tems modernes, les peuples entreprenans et déjà familiarisés avec les navigations

gations lointaines, à chercher ces cétacées par-tout où ils ont espéré de les trouver. On les poursuit maintenant dans l'hémisphère austral comme dans l'hémisphère arctique, et dans le grand océan Boréal comme dans l'océan Atlantique septentrional; on les y pêche même, au moins très-souvent, avec plus de facilité, avec moins de danger, avec moins de peine. On les atteint à une assez grande distance du cercle polaire, pour n'avoir pas besoin de braver les rigueurs du froid, ni les écueils de glace. Le capitaine Colnett trouva, par exemple, un grand nombre de ces animaux vers le quarantième dégré de latitude australe, auprès de l'île Mocha et des côtes occidentales du Chili; et à la même latitude, ainsi que dans le même hémisphère, et vers le trente-septième dégré de longitude occidentale du méridien de Paris, il avoit vu, peu de tems auparavant, de si grandes troupes de ces baleines, qu'il les crut assez nombreuses pour fournir toute l'huile que pourroit emporter la moitié des vaisseaux baleiniers de Londres (1).

---

(1) »« Voyage du capitaine Jacques Colnett, déjà cité, pag. 14. »«

Cette multitude de baleines disparoîtra cependant dans l'hémisphère austral, de même que dans le boréal. La plus grande des espèces s'éteindra comme tant d'autres. Découverte dans ses retraites les plus cachées, atteinte dans ses asyles les plus reculés, vaincue par la force irrésistible de l'intelligence humaine, elle disparoîtra de dessus le globe; il ne restera pas même l'espérance de la retrouver dans quelque partie de la terre non encore visitée par des voyageurs civilisés, comme on peut avoir celle de découvrir dans les immenses solitudes du nouveau continent l'éléphant de l'Ohio et le mégathérium ..... (1). Quelle portion de l'Océan n'aura pas été, en effet, traversée dans tous les sens? quel rivage n'aura pas été reconnu? de quelles plages gelées les deux zones glaciales auront-elles pu dérober les tristes bords? On ne verra plus que quelques restes de cette espèce gigantesque : ses débris deviendront une poussière que les vents disperseront, et elle ne subsistera que dans le

(1) Voyez l'article du mégathère, dans cette Histoire naturelle, vol. XXXII, p. 157, *Histoire des quadrupèdes*.

souvenir des hommes et dans les tableaux du génie. Tout diminue et dépérit donc sur le globe. Quelle révolution en remontera les ressorts ? La Nature n'est immortelle que dans son ensemble ; et si l'art de l'homme embellit et ranime quelques-uns de ses ouvrages, combien d'autres qu'il dégrade, mutile et anéantit ! »«

LE NORDCAPER (1).

SECONDE ESPÈCE.

»« Ce cétacée vit dans la partie de l'océan Atlantique septentrional, située entre le Spitzberg, la Norvège et l'Islande. Il habite aussi dans les mers du Groenland, où ...»«

(1) »« *Balæna nordcaper. Sarde*, *baleine de Sarde*. Par les allemands, *nordkaper*. En Norvège, *nordkaper*, *sildqual*, *lilie-hual*. Dans le Groenland, *nordkapper*.

Balæna islandica, *bipinnis ex nigro candicans*, *dorso lævi*. Brisson, Regn. anim. p. 350, n° 2.

Balæna glacialis. Klein, Miss. pisc. 2, p. 12.

Autre espèce, qu'on appelle nordkapper. Eggede, Groenland. p. 53.

Nordcaper. Anderson. Island. p. 219. — Cranz, Groenlandica, p. 145.

Baleine nordcaper. Bonaterre, planches de l'Encycl. méthod. — Horrebows, Description d'Islande, p. 309. — Raj. Pisc. p. 17.

Nordcaper. Edition de Bloch, donnée par R. R. Castel, etc.

Nordcaper. Valmont de Bomare, Dictionnaire d'histoire naturelle.

C'est avec beaucoup d'empressement que nous engageons nos lecteurs à consulter les articles relatifs aux cétacées, qu'ils trouveront dans l'*Encyclopédie*

il ne se montre que fort rarement près des côtes; ce qui indique le nom que les naturels du Groenland lui ont donné. »« Il paroît qu'on l'a trouvé d'ailleurs dans les eaux du Japon, et par conséquent dans le grand océan Boréal, vers le quarantième dégré de latitude.

Son corps est plus alongé que celui de la baleine franche.

---

méthodique, et dans les Dictionnaires d'histoire naturelle, ainsi que dans les différentes éditions de Buffon que l'on vient de publier, ou dont la publication n'est pas encore terminée. Les auteurs de ces Dictionnaires, et des additions importantes que ces éditions renferment, sont trop célèbres pour que nous devions les indiquer aux amis des sciences naturelles. »«

Cette espèce porte au Groenland le nom de *keporkarnak*, selon Othon Fabricius. Il me semble que cet auteur a confondu les diverses espèces de baleines et que sa nomenclature manque d'exactitude. Au reste, Fabricius prévient lui-même que l'extrême confusion qui règne, au sujet des baleines, dans les écrits de ceux qui l'ont précédé, le met dans l'impossibilité de rien déterminer de certain sur leur nomenclature et même sur leur histoire.

Les navigateurs français nomment aussi ce cétacée, *baleine de Sarde*. Le nom allemand *nord-caper* signifie *corsaire du Nord*.

Celui que les islandais donnoient autrefois au nord-caper est *sildreke*, c'est-à-dire, *persécuteur de harengs*,

La mâchoire inférieure est au contraire très-arrondie, très-haute, et plus large, à proportion de celle d'en haut, que dans le plus grand des cétacées. La forme générale de la tête, vue par dessus et par dessous, est celle d'un ovale tronqué par derrière, et un peu échancré à l'extrémité du museau. Parmi les dessins de M. Bachstrom, que nous avons fait graver, il en est un qui montre d'une manière particulière cette forme ovale présentée et maintenue par les deux os de la mâchoire inférieure. Ces deux os, réunis sur le devant par un cartilage qui en lie les extrémités pointues, et terminés par deux apophyses, dont l'une s'articule avec l'*humerus*, forment comme le cadre d'un ovale presque parfait.

L'ensemble de la tête et les fanons sont

---

parce que cet animal poursuit vivement les harengs qui fuient vers la terre.

Balæna mysticetus. Lin. Syst. nat. edit. Gmel. gen. 38, sp. 1, var. *b.* — Erxleben, Syst. regn. anim. gen. 48.

Balæna fistulâ duplici in fronte, maxillâ inferiore multo latiore... balæna musculus. Oth. Fabric. Faun. groenland. p. 39, n° 23.

Balæna islandica, bipennis etc. Artedi, Gen. pisc. gen. 48, addit. n° 1, var. *a.*

cependant plus petits dans le nordcaper que dans la baleine franche, proportionnellement à la longueur totale.

Les dimensions du nordcaper sont d'ailleurs très-inférieures à celles de la baleine franche; et comme il est aussi moins chargé de graisse, même à proportion de sa grandeur, il n'est pas surprenant qu'il ne donne souvent que trente tonnes d'huile.

Les deux évents représentent deux petits croissans, un peu séparés l'un de l'autre, et dont les convexités sont opposées.

L'œil est très-petit, et son diamètre le moins court placé obliquement.

Le bord des fanons, qui touche la langue, est garni de crins noirs qui la préservent d'être blessée par un tranchant trop aigu. La partie de ces mêmes fanons qui rencontre la lèvre inférieure est unie et douce, mais dénuée de crins ou filamens.

La longueur de chaque nageoire pectorale excède le cinquième de la longueur totale, et ces deux bras sont situés au delà du premier tiers de cette même longueur.

La queue est déliée, très-menue à son extrémité, terminée par une nageoire non seulement échancrée, mais un peu festonnée par derrière, et dont les lobes sont si longs,

que du bout extérieur de l'un au bout extérieur de l'autre, il y a une distance égale aux trois septièmes ou environ de la longueur totale du cétacée.

On voit sur le ventre du mâle une fente longitudinale dont la longueur est égale au sixième de la longueur de l'animal, et dont les bords se séparent pour laisser sortir le balénas.

L'anus est une petite ouverture ronde, située, dans le mâle, au delà de cette fente longitudinale.

La couleur du nordcaper est ordinairement d'un gris plus ou moins clair; ses nuances sont assez uniformes, et souvent le dessous de la tête paroît un grand ovale d'un blanc très-éclatant, au centre et à la circonférence duquel on voit des taches grises ou noirâtres, irrégulières, confuses et nuageuses.

Quelqu'étonnante que soit la vîtesse de la baleine franche, celle du nordcaper est encore plus grande. Sa queue, beaucoup plus déliée, et par conséquent beaucoup plus mobile; sa nageoire caudale, plus étendue à proportion de son corps; l'extrémité de sa queue, à laquelle cette nageoire est attachée, plus étroite et plus flexible, lui donnent

une rame bien plus large, bien plus vivement agitée, bien plus puissante; et la force avec laquelle il tend à se mouvoir doit en effet être bien considérable, puisqu'il échappe à la poursuite, et, pour ainsi dire, à l'œil, avec la rapidité d'un trait, et que cependant il déplace un très-grand volume d'eau. Lors même que le nordcaper nage à la surface de l'Océan, il ne montre au dessus de la mer qu'une petite partie de sa tête et de son corps .....

Cette rapidité dans la natation est d'autant plus utile au nordcaper, qu'il ne se nourrit pas uniquement, comme la baleine franche, de mollusques, de crabes, ou d'autres animaux privés de mouvement progressif, ou réduits à ne changer de place qu'avec plus ou moins de difficulté et de lenteur. Sa proie a reçu une grande vîtesse. Il préfère en effet les clupées, les scombres, les gades, et particulièrement les harengs, les maquereaux, les thons et les morues. Lorsqu'il en a atteint les troupes ou les bancs, il frappe l'eau avec sa queue, et la fait bouillonner si vivement, que les poissons qu'il veut dévorer, étourdis, saisis et comme paralysés, n'opposent à sa voracité, ni la fuite, ni l'agilité, ni la ruse. Il en peut avaler

un si grand nombre, que Willughby compta une trentaine de gades dans l'intérieur d'un nordcaper ; que, suivant Martens, un autre nordcaper, pris auprès de Hitland, avoit dans son estomac plus d'une tonne de harengs ; et que, selon Horrebows, des pêcheurs islandais trouvèrent six cents gades morues encore palpitans, et une grande quantité de clupées sardines, dans un autre individu de la même espèce, qui s'étoit jeté sur le rivage en poursuivant des poissons avec trop d'acharnement.

Ces clupées, ces scombres et ces gades trouvent quelquefois leur vengeur dans le squale scie.

Ennemi audacieux de la baleine franche, il attaque avec encore plus de hardiesse le nordcaper, qui, malgré la prestesse de ses mouvemens et l'agilité avec laquelle il remue ses armes, lui oppose souvent moins de force, parce qu'il lui présente moins de masse. Martens raconte qu'il fut témoin d'un combat sanglant entre un nordcaper et un squale scie. Il n'osa pas faire approcher son bâtiment du lieu où ces deux terribles rivaux cherchoient à se donner la mort ; mais il les vit pendant long-tems se poursuivre, se précipiter l'un sur l'autre, et se porter des coups

si violens, que l'eau de la mer jaillissoit très-haut autour d'eux, et retomboit en brouillard.

Mais le nordcaper n'est pas seulement vif et agile ; il est encore farouche : aussi est-il très-difficile de l'atteindre. Néanmoins, lorsque la pêche de la baleine franche n'a pas réussi, on cherche à s'en dédommager par celle du nordcaper. On est souvent obligé d'employer pour le prendre un plus grand nombre de chaloupes, et des matelots ou harponneurs plus vifs et plus alertes, que pour la pêche de la grande baleine, afin de lui couper plus aisément la retraite. La femelle, dans cette espèce, est atteinte plus facilement que le mâle lorsqu'elle a un petit : elle l'aime trop pour vouloir l'abandonner.

Cependant, lorsqu'on est parvenu auprès du nordcaper, il faut redoubler de précautions. Il se tourne et retourne avec une force extrême, bondit, élève sa nageoire caudale, devient furieux par le danger, attaque la chaloupe la plus avancée, et d'un seul coup de queue la fait voler en éclats ; ou, cédant à des efforts supérieurs, contraint de fuir, emportant le harpon qui l'a blessé, entraîne jusqu'à mille brasses de corde, et, malgré ce poids aussi embarrassant que lourd, nage

avec une telle rapidité, que les matelots, qu'il remorque, pour ainsi dire, peuvent à peine se soutenir, et se sentent suffoquer.

Les habitans de la Norvège ont moins de dangers à courir pour se saisir du nordcaper, lorsque cette baleine s'engage dans des anses qui aboutissent à un grand lac de leurs rivages : ils ferment la sortie du lac avec des filets composés de cordes d'écorce d'arbre, et donnent ensuite la mort au cétacée, sans être forcés de combattre.

Duhamel a écrit qu'on lui avoit assuré que la graisse ou le lard du nordcaper n'avoit pas les qualités mal-faisantes qu'on a attribuées à la graisse de la baleine franche.

Au reste, Klein a distingué dans cette espèce deux variétés : l'une qu'il a nommée *nordcaper austral*, et dont le dos est très-aplati ; et l'autre, dont le dos est moins plat, et à laquelle il a donné le nom de *nordcaper occidental.* De nouvelles observations apprendront si ces variétés existent encore, si elles sont constantes, et si on doit les rapporter au sexe, à l'âge, ou à quelque autre cause »«.

LA BALEINE NOUEUSE (1).

TROISIÈME ESPÈCE.

»« Ce cétacée a, sur le dos et près de la queue, une bosse un peu penchée en arrière, souvent irrégulière, mais dont la hauteur est presque toujours d'un tiers de mètre (un pied environ) .... Cette bosse est un commencement de cette nageoire qui manque

(1) »« *Balæna nodosa*. Par les anglais, *bunch whale*, *humpback whale*. Par les hollandais, *penvisch*. Par les allemands, *pflock fisck*.

Balæna gibbo unico prope caudam. Klein, Miss. pisc. 2, p. 12.

Pflokfisch. Anders. Isl. p. 224. — Cranz, Groenl. p. 146. — Dudley, Transact. philosoph. n° 387, p. 256, art. 2. — Houttuyn, Nat. Hist. 3, p. 488.

Baleine tampon. Bonaterre, planches de l'Encycl. méth. — Edition de Bloch, publiée par R. R. Castel. — Mull. Nat. 1, p. 493. » «

Les français nomment cette espèce, *tampon*, *baleine-tampon* ou *baleine de la Nouvelle-Angleterre*. Son nom anglais *bunch* signifie *bosse* ou *tumeur*.

Balæna bipinnis, unico in dorso gibbo .... balæna Novæ Angliæ. Brisson, Regn. anim. ord. 1, gen. 1, n° 3. — Lin. Syst. nat. edit. Gmel. gen. 38, sp. 5, var. *b*.

à plusieurs cétacées, mais qu'on trouve sur beaucoup d'autres, et qui établit un rapport de plus entre les mammifères qui en sont dénués, et quelques quadrupèdes ovipares et les poissons qui en sont pourvus.

Les nageoires pectorales de la baleine noueuse sont très-longues, assez éloignées du bout du museau, et d'un blanc ordinairement très-pur.

On l'a vue dans la mer qui baigne la Nouvelle-Angleterre, dont quelques naturalistes lui ont donné le nom : mais il paroît qu'elle habite aussi auprès des côtes de l'Islande, ainsi que dans la Méditerranée d'Amérique, entre l'ancien Groenland et le Labrador ; et peut-être faut-il rapporter à cette espèce quelques-uns des cétacées vus par le capitaine Colnett dans le grand océan Boréal, auprès de la Californie (1).

La baleine noueuse est peu recherchée par les pêcheurs »«.

---

(1) »« Voyage du capitaine Colnett. Londres, ann. 1798. »«

LA BALEINE BOSSUE (1).

QUATRIÈME ESPÈCE.

»« CETTE baleine a sur le dos cinq ou six bosses ou éminences. Ses fanons sont blancs, et, dit-on, plus difficiles à fondre que ceux de la baleine franche.

Elle a d'ailleurs de très-grands rapports

---

(1) »« *Balæna gibbosa. Baleine bossue, baleine à six bosses.* Par les anglais, *scras whale.* Par les hollandais, *knobbel-visch, knabbel-visch.* Par les allemands, *knoten-fisch.*

Balæna bipinnis, gibbis dorsalibus sex. Brisson, Regn. anim. p. 351, n° 4.

Baleine à bosses. Bonaterre, planches de l'Encycl. méthod. — Edit. de Bloch, publiée par R. R. Castel. — Erxleben, Mammal. p. 610, n° 5.

Balæna gibbis vel nodis sex, balæna macra. Klein, pisc. 2, p. 13.

Knotenfisch, oder *knobbelfisch.* Anders. Isl. p. 225. — Cranz, Groenland. p. 146. — Houttuyn, Nat. Hist. 3, pag. 488. — Muller, Naturf. 1, p. 493. — Trans. philos. n° 387, p. 258.»«

Balæna dorso gibboso, pinnâ dorsali nullâ......

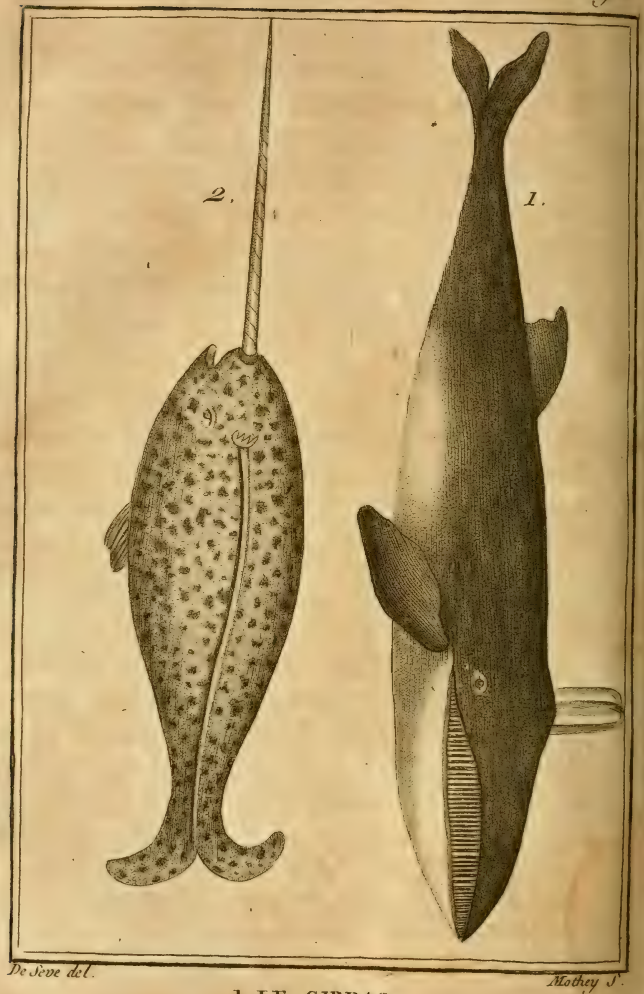
avec ce dernier cétacée. On l'a .... observée dans la mer voisine de la Nouvelle-Angleterre »«.

---

balæna gibbosa. Lin. Syst. nat. edit. Gmel. gen. 58, sp. 5.

Balæna gibbis dorsalibus sex... balæna gibbosa. Erxleben, Syst. regn. anim. p. 610, n° 5. — Artedi, Gen. pisc. gen. 48, sp. 1, addit. var. g.

LES



1. LE GIBBAS.

2. LE NARWAL.

LES BALEINOPTÈRES (1).

LE GIBBAR (2).

PREMIÈRE ESPÈCE.

Voyez la planche II, *fig.* 1.

»« Le gibbar habite dans l'océan Glacial arctique, particulièrement auprès du Groenland. On le trouve aussi dans l'océan Atlantique septentrional. Il s'avance même vers

(1) »« Voyez, à la tête de ce volume, le tableau des ordres, genres et espèces de cétacées, et l'article qui le précède et qui est intitulé : *Nomenclature des cétacées.* »«

Baleinoptère signifie *baleine à nageoires.*

(2) »« *Balænoptera gibbar. Baleine américaine.* Par les allemands *finnfisch.* Par les hollandais, *vinvisch.* Par les suédois, *finnfisk.* En Laponie, *reider.* En Norvège, *ror-hual*, *finne-fisk*, *tue qual*, *stor-hval.* En Islande, *hunfubaks*, *hunfubaks* (par opposition avec le nom de *slettbakr*, donné à la baleine franche, qui n'a pas de nageoire sur le dos). *Skidis fiskar*, nom donné en Islande aux cétacées qui ont des fanons, et

la ligne, dans cet océan Atlantique, au moins jusque près du trentième degré, puisque le gibbar est peut-être ce physétère des anciens, dont Pline parle dans le chapitre 6 de son neuvième livre, et dont il dit qu'il pénètre dans la Méditerranée, et puisque Martens l'a réellement vu dans le détroit de Gibraltar

---

le ventre sans plis. En Groenland, *tunomlik*, *kepolak*, *kepokarsoac*. Par les anglais, *fin-fish*.

Baleine gibbar. Bonaterre, planches de l'Encycl. méth. — Edition de Bloch, publiée par R. R. Castel.

Balæna fistulâ duplici in medio anteriore capite, dorso extremo pinnâ adiposâ. Faun. suec. 50.

Balæna, fistulâ in medio capite, tubero pinniformi in extremo dorso. Artedi, gen. 77, syn. 107.

Balæna edentula, corpore strictiore, dorso pinnato. Raj. p. 9.

Vraie baleine, gibbar. Rondelet, Histoire des poissons, première partie, liv. 16, chap. 8, édition de Lyon, 1558.

Balæna tripinnis ventre lævi. Brisson, Regn. anim. p. 352, n° 5. — Klein, Miss. pisc. 2, p. 13. — Sibb. Scot. an. p. 23. »«

Balæna dorso gibboso, pinnâ dorsali nullâ....... *balæna gibbosa*. Lin. Syst. nat. edit. Gm. p. 58, sp. 5.

Balæna fistulâ duplici in medio capite, dorso extremo pinnâ adiposâ.... *balæna physalus*. Oth. Fab. Faun. groenland. p. 35, n° 21.

en 1673. L'auteur de l'Histoire des pêches des Hollandais dit aussi que le gibbar entre dans la mer Méditerranée. Mais il paroît que dans le grand Océan, moins effrayé par les pêcheurs, il vogue jusque dans la zone torride. On peut croire, en effet, qu'on doit rapporter au gibbar la baleine finback ou à nageoire sur le dos, que le capitaine Colnett a vue non seulement auprès des côtes de Californie, mais encore auprès du golfe de Panama, et par conséquent de l'équateur. Ce fait s'accorderoit d'ailleurs très-bien avec ce que nous avons dit de relatif à l'habitation des très-grands cétacées, en traitant de la baleine franche, et avec ce que des auteurs ont écrit du séjour du gibbar dans les mers qui baignent les côtes de l'Inde.

Le gibbar peut égaler la baleine franche par sa longueur, mais non par sa grosseur. Son volume et sa masse sont très-inférieurs à ceux du plus grand des cétacées.

D'ailleurs, M. Olafsen, et M. Povelsen, premier médecin d'Islande, disent que le gibbar a quatre-vingts aunes danoises, ou plus de cinquante mètres (cent cinquante pieds) de longueur; mais que la baleine franche est longue de plus de cent aunes

danoises, ou de plus de soixante-trois mètres (cent quatre-vingt-dix pieds) (1).

Le dessous de sa tête est d'un blanc éclatant; sa poitrine et son ventre présentent la même couleur; le reste de sa surface est d'un brun que le poli et le luisant de la peau rendent assez brillant.

L'ensemble de la tête représente une sorte de cône dont la longueur égale le tiers de la longueur totale. La nuque est marquée par une dépression bien moins sensible que dans la baleine franche; la langue n'a pas une très-grande étendue; l'œil est situé très-près de l'angle formé par la réunion des deux mâchoires. Chaque pectorale est ovale, attachée assez près de l'œil, et aussi longue quelquefois que le huitième ou le neuvième de la longueur du cétacée.

Les fanons sont si courts, que souvent leur longueur ne surpasse pas leur hauteur. Les crins qui les terminent sont longs, et comme tordus les uns autour des autres. On

---

(1) »« Voyage en Islande, par MM. Olafsen et Povelsen, rédigé par ordre du roi de Danemarck, sous la direction de l'académie des sciences de Copenhague, et traduit par Gauthier de la Peyronie; tom. III, p. 230. »«

a écrit, avec raison, que ces fanons sont bleuâtres; mais on auroit pu ajouter, avec l'auteur de l'Histoire des pêches des hollandais, que leur couleur change avec l'âge, et qu'ils deviennent bruns et bordés de jaune.

Vers l'extrémité postérieure du dos s'élève cette nageoire que l'on retrouve sur toutes les baleinoptères.... Cette nageoire dorsale.... du gibbar.... est triangulaire, courbée en arrière à son sommet, et haute du quinzième, ou environ, de la longueur totale.

Le gibbar se nourrit de poissons assez grands, sur-tout de ceux qui vivent en troupes très-nombreuses. Il préfère les gades, les scombres, les salmones, les clupées, et particulièrement les maquereaux, les salmones arctiques et les harengs.

Il les atteint, les agite, les trouble, et les engloutit d'autant plus aisément, que, plus mince et plus délié que la baleine franche, il est plus agile et nage avec une rapidité plus grande. Il lance aussi avec plus de violence, et élève à une plus grande hauteur, l'eau qu'il rejette par ses évents, et qui, retombant de plus haut, est entendue de plus loin.

Ces mouvemens plus fréquens, plus prompts et plus animés, paroissent influer sur ses affections habituelles, en rendant ses sensations plus variées, plus nombreuses et plus vives. Il semble que, dans cette espèce, la femelle chérit davantage son petit, le soigne plus attentivement, le soutient plus constamment avec ses bras, le protége, pour ainsi dire, et contre ses ennemis et contre les flots avec plus de sollicitude, le défend avec plus de courage.

Ces différences dans la forme, dans les attributs, dans la nourriture, montrent pourquoi le gibbar ne paroît pas toujours dans les mêmes parages, aux mêmes époques que la baleine franche.

Elles peuvent aussi faire soupçonner pourquoi ce cétacée a un lard moins épais, une graisse moins abondante.

C'est cette petite quantité de substance huileuse qui fait que les pêcheurs ne cherchent pas beaucoup à prendre le gibbar. Sa très-grande vîtesse le rend d'ailleurs très-difficile à atteindre. Il est même plus dangereux de l'attaquer que de combattre la baleine franche : il s'irrite davantage ; les coups qu'il donne avec ses nageoires et sa queue sont terribles. Avant que les basques,

redoutant la masse du plus grand des cétacées, osassent affronter la baleine franche, ils s'attachoient à la pêche du gibbar : mais l'expérience leur apprit qu'il étoit et plus difficile de poursuivre, et plus hasardeux de harponner ce cétacée que la première des baleines. Martens rapporte que des matelots d'une chaloupe pêcheuse, ayant lancé leur harpon sur un gibbar, l'animal, fuyant avec une vélocité extrême, les surprit, les troubla, les effraya au point de les empêcher de songer à couper la corde fatale qui attachoit la nacelle au harpon, et les entraîna sous un vaste banc de glaçons entassés, où ils perdirent la vie.

Cependant on assure que la chair du gibbar a le goût de celle de... l'esturgeon ; et dans quelques contrées, comme dans le Groenland, on fait servir à plusieurs usages domestiques les nageoires, la peau, les tendons et les os de ce cétacée. »« (1).

---

(1) Les naturels du Groenland qui emploient à faire du feu presque tout le lard de la baleine franche, aiment mieux manger celui du gibbar.

LA JUBARTE (1).

SECONDE ESPÈCE.

»« La jubarte se plaît dans les mers du Groenland ; on la trouve sur-tout entre cette contrée et l'Islande : mais on l'a vue dans plusieurs autres mers de l'un et de l'autre hémisphères. Il paroît qu'elle passe l'hyver en pleine mer, et qu'elle ne s'ap-

(1) »« *Balænoptera jubartes.* Vraisemblablement *sulphur bottom*, sur les côtes occidentales de l'Amérique septentrionale. En Groenland, *keporkak.* En Islande, *hrafu-reydus*, *hrafn-reydur*, *hrefna* ; *rengis fiscar*, nom donné par les islandais aux cétacées qui ont des fanons, et qui de plus ont des plis sur le ventre.

Balæna fistulâ duplici in rostro, dorso extremo protuberantiâ corneâ. Art. gen. 77, syn. 107.

Balæna tripinnis, ventre rugoso, rostro acuto. Brisson, Regn. anim. p. 355, n° 7.

Baleine jubarte. Bonaterre, planches de l'Encycl. méthodique. — Edition de Bloch, publiée par R. R. Castel.

Jubartes. Klein, Miss. pisc. 2, p. 13.

Jupiterfisch. Anderson, Island. p. 220. — Cranz. Groenland. p. 146. — Eggede, 41. — Strom. 298. —

proche des côtes, et n'entre dans les anses que pendant l'été, ou pendant l'automne.

Elle a ordinairement dix-sept ou dix-huit mètres (cinquante ou cinquante-cinq pieds) de longueur. Dans un jeune de cette espèce, décrit par Sibbald, et qui étoit long de quinze mètres et un tiers (quarante-six pieds), la circonférence auprès des bras étoit de sept mètres (vingt-un pieds); la largeur de la mâchoire inférieure, vers le milieu de sa longueur, d'un mètre et demi (quatre pieds et demi); la longueur de l'ouverture de la gueule, de trois mètres et deux tiers (onze pieds); la longueur de la langue, de deux mètres (six pieds) ou environ; la distance du bout du museau aux orifices des évents, de plus de deux mètres (six pieds); la longueur des pectorales, d'un mètre et deux tiers (cinq pieds); la largeur de ces

---

Adel. 384. — Muller, zool. dan. Prod. p. 8. — Raj. Pisc. pag. 16. »«

Balæna fistulâ duplici in rostro, dorso extremo protuberentiâ corneâ..... balæna boops. Lin. Syst. nat. edit. Gmel. gen. 38, sp. 3.

Balæna fistulâ duplici, dorso extremo protuberantiâ pinnæformi, capite rostro obtuso, ventre sulcato..... balæna boops. Oth. Fabric. Faun. groenland. pag. 36, n° 22.

nageoires, d'un demi-mètre (un pied et demi); la distance de la nageoire du dos à la caudale, de près de trois mètres (neuf pieds); la largeur de la caudale, de plus de trois mètres (neuf pieds); la distance de l'anus à l'extrémité de cette nageoire de la queue, de près de cinq mètres (quinze pieds); et la longueur du balénas, de deux tiers de mètre (deux pieds).

Le corps, très-épais vers les nageoires pectorales, se rétrécit ensuite, et prend la forme d'un cône très-alongé, continué par la queue, dont la largeur, à son extrémité, n'est, dans plusieurs individus, que d'un demi-mètre (un pied et demi).

Les orifices des deux évents sont rapprochés l'un de l'autre, au point de paroître ne former qu'une seule ouverture. Au devant de ces orifices, on voit trois rangées de petites protubérances très-arrondies.

La mâchoire inférieure est un peu plus courte et plus étroite que celle d'en haut. L'œil est situé au dessus et très-près de l'angle formé par la réunion des deux lèvres; l'iris paroît blanc ou blanchâtre. Au delà de l'œil est un trou presque imperceptible: c'est l'orifice du conduit auditif.

Les fanons sont noirs, et si courts, qu'ils

n'ont souvent qu'un tiers de mètre (un pied) de longueur.

La langue est grasse, spongieuse, et quelquefois hérissée d'aspérités. Elle est de plus recouverte, vers sa racine, d'une peau lâche qui se porte vers le gosier, et paroîtroit pouvoir en fermer l'ouverture, comme une sorte d'opercule.

Quelquefois la jubarte est toute blanche. Ordinairement cependant, la partie supérieure de ce cétacée est noire ou noirâtre; le dessous de la tête et des bras, très-blanc; le dessous du ventre et de la queue, marbré de blanc et de noir. La peau, qui est très-lisse, recouvre une couche de graisse assez mince.

Mais ce qu'il faut remarquer, c'est que, depuis le dessous de la gorge jusque vers l'anus, la peau présente de longs plis longitudinaux, qui, le plus souvent, se réunissent deux à deux vers leurs extrémités, et qui donnent au cétacée la faculté de dilater ce tégument assez profondément sillonné. Le dos de ces sillons est marbré de noir et de blanc : mais les intervalles qui les séparent sont d'un beau rouge qui contraste, d'une manière très-vive et très-agréable à la vue, avec le noir de l'extré-

mité des fanons, et avec le blanc éclatant du dessous de la gueule, lorsque l'animal gonfle sa peau, que les plis s'effacent, et que les intervalles de ces plis se relèvent et paroissent. On a écrit que la jubarte tendoit cette peau, ordinairement lâche et plissée, dans les momens où, saisissant les animaux dont elle veut se nourrir, elle ouvre une large gueule, et avale une grande quantité d'eau, en même tems qu'elle engloutit ses victimes. Mais nous verrons, à l'article de la baleinoptère museau-pointu, quel organe particulier ont reçu les cétacées dont la peau du ventre, ainsi sillonnée, peut se prêter à une grande extension.

On a remarqué que la jubarte lançoit l'eau par ses évents avec moins de violence que les cétacées qu'elle égale en grandeur : elle ne paroît cependant leur céder ni en force ni en agilité, au moins relativement à ses dimensions. Vive et pétulante, gaie même et folâtre, elle aime à se jouer avec les flots. Impatiente, pour ainsi dire, de changer de place, elle disparoît souvent sous les ondes, et s'enfonce à des profondeurs d'autant plus considérables, qu'en plongeant elle baisse sa tête et relève sa caudale au point de se précipiter, en quelque sorte, dans une situation

verticale. Si la mer est calme, elle flotte endormie sur la surface de l'Océan; mais bientôt elle se réveille, s'anime, se livre à toute sa vivacité, exécute avec une rapidité étonnante des évolutions très-variées, nage sur un côté, se couche sur son dos, se retourne, frappe l'eau avec force, bondit, s'élance au dessus de la surface de la mer, pirouette, retombe, et disparoît comme l'éclair.

Elle aime beaucoup son petit, qui ne l'abandonne que lorsqu'elle a donné le jour à un nouveau cétacée. On l'a vue s'exposer à échouer sur des bas-fonds, pour l'empêcher de se heurter contre les roches. Naturellement douce et presque familière, elle devient néanmoins furieuse si elle craint pour lui: elle se jette contre la chaloupe qui le poursuit, la renverse, et emporte sous un de ses bras la jeune jubarte qui lui est si chère.

La plus petite blessure suffit quelquefois pour la faire périr, parce que ses plaies deviennent facilement gangréneuses; mais alors la jubarte va très-fréquemment expirer bien loin de l'endroit où elle a reçu le coup mortel. Pour lui donner une mort plus prompte, on cherche à la frapper avec une lance derrière la nageoire pectorale : on a

observé que si l'arme pénètre assez avant pour percer le canal intestinal, le cétacée s'enfonce très-promptement sous les eaux.

Le mâle et la femelle de cette espèce paroissent unis l'un à l'autre par une affection très-forte. Duhamel rapporte qu'on prit en 1723 deux jubartes qui voguoient ensemble, et qui vraisemblablement étoient mâle et femelle. La première qui fut blessée jeta des cris de douleur, alla droit à la chaloupe, et d'un seul coup de queue meurtrit et précipita trois hommes dans la mer. Elles ne voulurent jamais se quitter; et quand l'une fut tuée, l'autre s'étendit sur elle et poussa des gémissemens terribles et lamentables.

L'on ne doit donc pas être étonné que les islandais ne la harponnent presque jamais: ils la regardent comme l'amie de l'homme; et mêlant avec leurs idées superstitieuses les inspirations du sentiment et les résultats de l'observation, ils se sont persuadés que la divinité l'a créée pour défendre leurs frêles embarcations contre les cétacées féroces et dangereux. Ils se plaisent à raconter que lorsque leurs bateaux sont entourés de ces animaux énormes et carnassiers, la jubarte s'approche d'eux au point qu'on peut la

toucher, s'élance sous leurs rames, passe sous la quille de leurs bâtimens, et bien loin de leur nuire, cherche à éloigner les cétacées ennemis, et les accompagne jusqu'au moment où, arrivés près du rivage, ils sont à l'abri de tout danger (1).

Au reste, la jubarte doit souvent redouter le physétère microps.

Elle se nourrit non seulement du testacée nommé *planorbe boréal*, mais encore de l'*ammodyte appât*, du *salmone arctique*, et de plusieurs autres poissons. »«

---

(1) »« Voyage en Islande, par M. Olafsen, et M. Povelsen, premier médecin, etc. traduit par M. Gauthier de la Peyronie; tom. III, p. 233. »«

LA BALEINOPTÈRE RORQUAL (1).

TROISIÈME ESPÈCE.

.... Le rorqual vit dans la partie de l'océan Atlantique septentrional qui baigne l'Écosse, et par conséquent en-deçà du soixantième dégré de latitude boréale; d'ailleurs, il

(1) »« *Balænoptera rorqual. Rorqual à ventre cannelé, souffleur.* Par les italiens, *capidolio.* Par les islandais, *steype-reydus*, *steipe-reydur*; *rengis-fiskar*, nom donné par les islandais aux cétacées qui ont des fanons, et dont le dessous du ventre présente des plis. Par les norvégiens et par les groenlandais, *rorqual.*

Balæna fistulâ duplici in fronte, maxillâ inferiore multò latiore. Artedi, gen. 78, syn. 107 (*).

Balæna tripinnis, maxillam inferiorem rotundam et superiore multò latiorem habens. Sibbald.

Balæna tripinnis, ventre rugoso, rostro rotundo. Brisson, Regn. anim. p. 353, n° 6. — Raj. Synops. pisc. p. 17.

Phalena, balæna, etc. Italis capidolio. Belon, Aquat. p. 46.

Balæna Belonii. Aldrovand. Pisc. p. 676.

Baleine rorqual. Bonaterre, planches de l'Encycl. méth. — Edition de Bloch, publiée par R. R. Castel.

(*) — Lin. Syst. nat. edit. Gmel. gen. 38, sp. 4.

s'avance

s'avance jusque vers le trente-cinquième, puisqu'il entre par le détroit de Gibraltar dans la Méditerranée. Il aime à se nourrir de clupées, et particulièrement de harengs et de sardines, dont on doit croire qu'il suit les nombreuses légions dans leurs divers voyages, se montrant très-souvent avec ces bancs immenses de clupées, et disparoissant lorsqu'ils disparoissent.

Il est noir, ou d'une couleur noirâtre, dans sa partie supérieure, et blanc dans sa partie inférieure. Sa longueur peut aller au moins jusqu'à vingt-six mètres (soixante-dix-huit pieds); sa circonférence à onze ou douze (trente-trois à trente-six), dans l'endroit le plus gros de son corps (1). Une femelle, dont

---

— Oth Fabric. Faun. Groenl. p. 39 (*). — Adel. 394. — Mull. Prod. zool. dan. 49.

Rorqual. Ascagne, planches d'hist. nat. cah. III, p. 4, pl. XXVI. »«

(1) »« MM. Olafsen et Povelsen disent, dans la relation de leur voyage en Islande (tom. III, p. 231

(*) Il n'est pas certain que l'espèce indiquée plutôt que décrite par Othon Fabricius, soit le rorqual. Cet auteur paroît avoir eu en vue le nord-caper dans son article 23. (Voyez ma note à la page 181.), et je suis d'autant mieux fondé à le croire, que Fabricius, à qui un long séjour au Groenland avoit rendu familières les dénominations en usage dans cette contrée, ne fait aucune mention de celle de *rorqual.*

parle Ascagne, avoit vingt-deux mètres (soixante-six pieds) de longueur. La note suivante donnera quelques-unes des dimensions les plus remarquables d'un rorqual de vingt-six mètres (soixante-dix-huit pieds) de long) (1).

La mâchoire inférieure du cétacée que nous décrivons, au lieu de se terminer en pointe, comme celle de la jubarte, forme une portion de cercle quelquefois foiblement

---

de la traduction française), que le rorqual est le plus grand des cétacées, et a une longueur de plus de cent vingt aunes danoises, ou de plus de cent de quatre-vingt-mètres (plus de deux cent quarante pieds). Mais c'est à la baleine franche qu'il faut rapporter cette dimension, qui n'a été attribuée au rorqual que par erreur.

(2) Longueur de la mâchoire inférieure, quatre mètres et demi (treize pieds et demi) ou environ.

Longueur de la langue, un peu plus de cinq mètres (quinze pieds).

Largeur de la langue, cinq mètres (quinze pieds).

Distance du bout du museau à l'œil, quatre mètres un tiers (treize pieds) ou à peu près.

Longueur des nageoires pectorales, trois mètres un tiers (dix pieds).

Plus grande largeur de ces nageoires, cinq sixièmes de mètre (deux pieds et demi).

Distance de la base de la pectorale à l'angle formé

festonnée; celle d'en haut, moins longue et beaucoup moins large, s'emboîte dans celle d'en bas.

La langue est molle, spongieuse, et recouverte d'une peau mince. La base de cet organe présente de chaque côté un muscle rouge et arrondi, qui rétrécit l'entrée du gosier, au point que des poissons un peu gros ne pourroient pas y passer. Mais si cet orifice est très-étroit, la capacité de la bouche est immense : elle s'ouvre à un tel dégré, dans plusieurs individus de l'espèce du rorqual, que quatorze hommes peuvent se tenir debout dans son intérieur, et que, suivant Sibbald, on a vu une chaloupe et son équipage entrer dans la gueule ouverte d'un rorqual échoué sur le rivage de l'Océan....

Les fanons du rorqual sont noirs et si courts, que le plus souvent on n'en voit pas qui aient plus d'un mètre (trois pieds) de

---

par la réunion des deux mâchoires, un peu plus de deux mètres (six pieds).

Longueur de la nageoire du dos, un mètre (trois pieds).

Distance qui sépare les deux pointes de la caudale, un peu plus de six mètres (dix-huit pieds).

Longueur du balénas, un mètre deux tiers (cinq pieds). » «

longueur, et plus d'un tiers de mètre (un pieds) de hauteur. On en trouve même auprès du gosier qui n'ont que seize ou dix-sept centimètres (six pouces environ) de longueur, et dont la hauteur n'est que de trois centimètres (un pouce une ligne); mais ces fanons sont bordés ou terminés par des crins alongés, touffus, noirs et inégaux.

L'œil est situé au dessus et très-près de l'angle que forme les deux lèvres en se réunissant; et comme la mâchoire inférieure est très-haute, que la courbure des deux mâchoires relève presque toujours l'angle des deux lèvres un peu plus haut que le bout du museau, et que le dessus de la tête, même auprès de l'extrémité du museau, est presque de niveau avec la nuque, l'œil se trouve placé si près du sommet de la tête, qu'il doit paroître très-souvent au dessus de l'eau, lorsque le rorqual nage à la surface de l'Océan. Ce cétacée doit donc apercevoir très-fréquemment les objets situés dans l'atmosphère, sans que les rayons réfléchis par ces objets traversent la plus petite couche aqueuse, pour arriver jusqu'à son œil, pendant que ces mêmes rayons passent presque toujours au travers d'une couche d'eau très-épaisse pour parvenir jusqu'à l'œil de

la baleine franche, du nordcaper, du gibbar, etc. L'œil du rorqual admet donc des rayons qui n'ont pas subi de réfraction, pendant que celui du gibbar, du nordcaper, de la baleine franche, n'en reçoit que de très-réfractés. On pourroit donc croire, d'après ce que nous avons dit en traitant de l'organe de la vue de la baleine franche, que la conformation de l'œil n'est pas la même dans le rorqual que dans la baleine franche, le nordcaper, le gibbar; on pourroit supposer, par exemple, que le cristallin du rorqual est moins sphérique que celui des autres cétacées que nous venons de nommer : mais l'observation ne nous a encore rien montré de précis à cet égard; tout ce que nous pouvons dire, c'est que l'œil du rorqual est plus grand à proportion que celui de la baleine franche, du gibbar et du nordcaper.

D'après la position de l'œil du rorqual, il n'est pas surprenant que les orifices des évents soient, dans le cétacée que nous décrivons, très-près de l'organe de la vue. Ces orifices sont placés dans une sorte de protubérance pyramidale.

Le corps est très-gros derrière la nuque; et comme, à partir de la sommité du dos, on descend d'un côté jusqu'à l'extrémité de

la queue, et de l'autre jusqu'au bout du museau, par une courbe qu'aucune grande saillie ou aucune échancrure n'interrompt, on ne doit apercevoir qu'une vaste calotte au dessus de l'Océan, lorsque le rorqual nage à la surface de la mer, au lieu d'en voir deux, comme lorsque la baleine franche sillonne la surface de ce même Océan.

L'ensemble du rorqual paroît donc composé de deux cônes réunis par leur base, et dont celui de derrière est plus alongé que celui de devant.

Les nageoires pectorales sont lancéolées, assez éloignées de l'ouverture de la gueule, et attachées à une hauteur qui égale presque celle de l'angle des lèvres.....

La dorsale commence au dessus de l'ouverture de l'anus. Elle est un peu échancrée, et se prolonge souvent par une petite saillie jusqu'à la caudale.

Cette dernière nageoire se divise en deux lobes; et chaque lobe est échancré par derrière.

La couche de graisse qui enveloppe le rorqual, a communément plus de trois décimètres (onze pouces) d'épaisseur sur la tête et sur le cou; mais quelquefois elle n'est épaisse que d'un décimètre (trois pouces

environ) sur les côtés du cétacée. Un seul rorqual peut donner plus de cinquante tonnes d'huile. Lorsqu'un individu de cette espèce s'engage dans quelque golfe de la Norvège, dont l'entrée est très-étroite, on s'empresse, suivant Ascagne, de la fermer avec de gros filets, de manière que le cétacée ne puisse pas s'échapper dans l'Océan, ni se dérober aux coups de lance et de harpon dont il est alors assailli, et sous lesquels il est bientôt forcé de succomber.

Tout le dessous de la tête et du corps, jusqu'au nombril, présente des plis longitudinaux, dont la largeur est ordinairement de cinq ou six centimètres (deux pouces environ), et qui sont séparés l'un de l'autre par un intervalle égal, ou presque égal à la largeur d'un de ces sillons. On voit l'ensemble formé par ces plis longitudinaux remonter de chaque côté, pour s'étendre jusqu'à la base de la nageoire pectorale. Ces sillons annoncent l'organe remarquable que nous avons indiqué en parlant de la jubarte, et dont nous allons nous occuper de nouveau dans l'article de la baleinoptère museau-pointu.

En septembre de l'année 1692, un rorqual long de vingt-six mètres (soixante dix-huit

pieds environ) échoua près du château d'Abercorn. Depuis vingt ans, les pêcheurs de harengs, qui le reconnoissoient à un trou qu'une balle avoit fait dans sa nageoire dorsale, le voyoient souvent poursuivre les légions des clupées.

Le 21 mars 1798 un cétacée de vingt mètres (soixante pieds) de longueur fut pris dans la Méditerranée sur la côte occidentale de l'île Sainte-Marguerite.... Les marins le nommoient *souffleur* »«... Ils appliquent cette dénomination à presque toutes les espèces de cétacées. »« Bientôt après, les fanons, les os de cet animal ayant été apportés à Paris, je reconnus aisément que ce cétacée appartenoit à l'espèce du rorqual.

C'est à cette même espèce, qui pénètre dans la Méditerranée, qu'il faut rapporter une partie de ce qu'Aristote et d'autres anciens naturalistes ont dit de leur mysticetus et de leur baleine. Il sembleroit qu'à beaucoup d'égards le mysticetus et la baleine des anciens auteurs sont des êtres idéaux, formés par la réunion de plusieurs traits, dont les uns appartiennent à notre baleine franche, et les autres au gibbar, ou au rorqual, ou à notre cachalot macrocéphale.

Daléchamp, savant médecin et naturaliste,

mort à Lyon en 1588, parle, dans une de ses notes sur Pline (1), d'un cétacée qu'il avoit vu, et qui avoit été jeté sur le rivage de la Méditerranée, auprès de Montpellier. Il donne le nom d'*orque* à ce cétacée ; mais il paroît que c'est un rorqual qu'il avoit observé. »

---

(1) »« *Balænarum plana et levis cutis est*, ORCARUM canaliculatim striata, *qualem vidimus in littus ejectam, prope Monspesulum.* Note de Daléchamp sur le chapitre 6 du livre IX de Pline, édition de Lyon, ann. 1606. »«

LE MUSEAU-POINTU (1).

QUATRIÈME ESPÈCE.

»« De toutes les espèces de baleines ou de baleinoptères que nous connoissons, celle que nous allons décrire est la moins grande. Il paroît qu'elle ne parvient qu'à une longueur de huit ou neuf mètres (vingt-quatre

(1) »« *Balænoptera acuto-rostrata.* Par les anglais, *pike headed whale.* Par les islandais, *andarna fia; rengis-fiskar,* nom donné par les islandais aux cétacées qui ont des fanons, et dont le dessous du ventre présente des plis. Par les norvégiens, *rebbe hual.* Par les habitans de l'île de Fœroe, *doglin.*

Baleine à bec. Bonaterre, planches de l'Encycl. méthodique. — Edition de Bloch, publiée par R. R Castel.

Balæna rostrata, minima, rostro longissimo et acutissimo. Muller, zool. dan. Prod. p. 7, n° 48.

Balæna ore rostrato, balæna tripinnis edentula minor, rostro parvo. Klein, Miss. pisc. 2, p. 13. — Hunt. Transact. philos. 1787. »«

Communément *baleine à bec.* Les groenlandais donnent à cette espèce le nom de *tigakulik.*

Balæna ore rostrato, dorsi pinnâ adiposâ........

à vingt-sept pieds environ). Un jeune individu pris aux environs de Cherbourg n'avoit que quatre mètres deux tiers (quatorze pieds) de longueur... Sa circonférence à l'endroit le plus gros du corps étoit à peine de trois mètres (neuf pieds). La mâchoire supérieure étoit longue de près d'un mètre (trois pieds), et celle d'en bas, d'un mètre et un septième ou environ (trois pieds six pouces); ce qui s'accorde avec ce qu'on a écrit des dimensions ordinaires de la tête. Dans l'individu de cette espèce disséqué par le célèbre Hunter, la longueur de la tête égaloit en effet le quart ou à peu près de la longueur totale.

Si l'on considère la baleinoptère museau-pointu flottant sur son dos, on voit l'ensemble formé par le corps et la queue présenter une figure ovale très-alongée. D'un côté cet ovale se termine par un cône très-étroit, relevé longitudinalement en arête, et s'élargissant à son extrémité pour former la nageoire de la queue; de l'autre côté, et vers

---

balæna rostrata. Lin. Syst. nat. edit. Gmel. gen. 38, sp. 6.

Balæna minima rostro strictiore, dorso pinnato, laminis oris albis..... balæna rostrata. Oth. Fabric. Faun. groenland. p. 40, n° 24. — Arted. Gen. pisc. gen. 48, addit. n° 5.

l'endroit où sont placés les bras, il est interrompu et se lie avec un autre ovale moins alongé, irrégulier, et que compose le dessous de la tête.

Les deux mâchoires sont pointues; et c'est de cette forme que vient le nom de *museau-pointu* donné à l'espèce dont nous nous occupons. La mâchoire supérieure est non seulement moins avancée que celle d'en bas, mais beaucoup moins large : elle est très-alongée.....

La pointe qui termine par devant la mâchoire d'en bas, est l'extrémité d'une arête longitudinale et très-courte, que l'on voit sur la surface inférieure de cette mâchoire.

Le gosier a très-peu de largeur.

Les nageoires pectorales sont situées vers le milieu de la hauteur du corps; elles paroissent au dessus ou au dessous de ce point, suivant que le grand réservoir dont nous allons parler est plus ou moins gonflé par l'animal....

La dorsale s'élève au dessus de l'anus ou à peu près; elle est triangulaire, un peu échancrée par derrière, et inclinée vers la nageoire de la queue.

Cette dernière nageoire se divise en deux lobes, dont le côté postérieur est concave,

et qui sont séparés l'un de l'autre par une échancrure étroite, mais un peu profonde.

Les naturalistes ont appris, du célèbre Hunter, que la baleinoptère museau-pointu, dans laquelle on trouve quarante-six vertèbres, a un large œsophage et cinq estomacs; que le second de ces estomacs est très-grand et plus long que le premier; que le troisième est le moins volumineux des cinq; que le quatrième est aplati et moins grand que les deux premiers; que le cinquième est rond et se termine par le pylore; que les intestins grêles ont cinq fois la longueur du cétacée; que la baleinoptère museau-pointu a un cœcum comme la baleine franche, et que la longueur de ce cœcum et celle du colon réunies surpassent la moitié de la longueur totale.

Les fanons sont d'une couleur blanchâtre; ils ont d'ailleurs très-peu de longueur. Le milieu du palais représente une sorte de bande longitudinale très-relevée dans son axe, un peu échancrée de chaque côté, mais assez large même vers le museau, pour que le plus grand des fanons qui sont disposés un peu obliquement sur les deux côtés de cette sorte de bande, surpasse de très-peu

par sa longueur le tiers de la largeur de la mâchoire d'en haut....

Au reste, ces fanons sont triangulaires, et hérissés, sur leur bord inférieur, de crins blanchâtres et très-longs; ils ne sont séparés l'un de l'autre que par un très-petit intervalle : leur nombre peut aller, de chaque côté à deux cents.....

La langue épaisse et charnue, non seulement recouvre toute la mâchoire inférieure, mais, dans plusieurs circonstances, se soulève, se gonfle, pour ainsi dire, s'étend et dépasse le bout du museau.

Le dessous de la tête et de la partie antérieure du corps est revêtue d'une peau plissée; les plis sont longitudinaux, parallèles, et l'on en voit dans toute la largeur du corps, depuis une pectorale jusqu'à l'autre.

Ces plis disparoissent lorsque la peau est tendue, et la peau en se tendant laisse l'intervalle nécessaire pour le développement de l'organe particulier que nous avons annoncé. Cet organe est une grande poche ou vessie (en anglais, *bladder*), placée en partie dans l'intérieur des deux branches de la mâchoire inférieure, et qui s'étend au dessous du corps... Cette poche, qui se termine par un angle obtus, a au moins une largeur égale

à celle du corps. Sa longueur, à compter du gosier, égale la distance qui sépare ce même gosier du bout de la mâchoire supérieure.

.... Le cétacée peut gonfler cette poche au point de lui donner un diamètre de près de trois mètres et demi (onze pieds environ), lorsque la longueur totale de la baleinoptère est cependant encore peu considérable. L'air atmosphérique que l'animal reçoit par ses évents, après que ces mêmes évents lui ont servi à rejeter l'eau surabondante de sa gueule, doit pénétrer dans cette grande poche et la développer.

Cet organe établit un nouveau rapport entre les poissons et les cétacées. On doit le considérer comme une sorte de vessie natatoire, qui donne une grande légèreté à la baleinoptère, et particulièrement à sa partie antérieure, que les os et la grosseur de la tête rendent plus pesante que les autres portions de l'animal.

Peut-être cependant cet organe a-t-il quelque autre usage : car on a écrit qu'on avoit trouvé des poissons dans le réservoir à air des cétacées; ce qui ne devroit s'entendre que de la poche gutturale de la baleinoptère museau-pointu, du rorqual, de la jubarte, etc.

Au reste, la place et la nature de cet organe peuvent servir à expliquer le phénomène rapporté par Hunter, lorsque cet habile anatomiste dit que dans un individu de l'espèce que nous examinons, pris sur le Dogger-banck, et long de près de six mètres (dix-huit pieds), les mâchoires se tuméfièrent par un accident dont on ignoroit la cause, au point que la tête, devenue plus légère qu'un pareil volume d'eau, ne pouvoit plus s'enfoncer.

Cette supériorité de légèreté que la baleinoptère museau-pointu peut donner à sa tête, rend raison en partie de la vîtesse avec laquelle elle nage. On a observé en effet qu'elle voguoit avec une rapidité extraordinaire. Elle poursuit avec tant de célérité les salmones arctiques et les autres poissons dont elle se nourrit, que, pressés par ce cétacée, et leur fuite n'étant pas assez prompte pour les dérober au colosse dont la gueule s'ouvre pour les engloutir, ils sautent et s'élancent au dessus de la surface des mers; et cependant sa pesanteur spécifique est peu diminuée par sa graisse. Son lard est très-compacte, et fournit peu de substance huileuse.

Les plis qui annoncent la présence de cette

utile

utile vessie natatoire sont rouges, ainsi qu'une portion de la lèvre supérieure, et quelques taches nuageuses, mêlées comme autant de nuances très-agréables au blanc de la partie inférieure du cétacée. La partie supérieure est d'un noir foncé. Les pectorales sont blanches vers le milieu de leur longueur, et noires à leur base, ainsi qu'à leur extrémité.

Les groenlandais, pour lesquels la chair de ce cétacée peut être un mets délicat, lui donnent souvent la chasse : mais sa vîtesse les empêche le plus souvent de l'approcher assez pour pouvoir le harponner; ils l'attaquent et parviennent à le tuer en lui lançant des dards.

On le rencontre non seulement auprès des côtes du Groenland et de l'Islande, mais encore auprès de celles de Norvège ; on l'a vu aussi dans des mers beaucoup moins éloignées du tropique. Il entre dans le golfe britannique. Il pénètre dans le canal de France et d'Angleterre. Un jeune individu de cette espèce échoua, en avril 1791, aux environs de la rade de Cherbourg ... »«, et l'on a pris plus récemment »« à Brest un individu de la même espèce.

Au milieu de plusieurs mers qu'elle fréquente, la baleinoptère museau-pointu a un

ennemi redoutable dans le physétère microps, qui s'élance sur elle et la déchire. Mais elle peut l'apercevoir de plus loin, et l'éviter avec plus de facilité que plusieurs autres cétacées; elle a la vue très-perçante. L'œil ovale, et situé à peu de distance de l'angle de réunion des deux mâchoires, avoit près d'un décimètre (trois pouces) de longueur dans l'individu de cinq mètres (quinze pieds) ou environ ... »«, pris à Cherbourg.

»« MM. Olafsen et Povelsen assurent que l'huile des baleinoptères museau-pointu que l'on prend dans la mer d'Islande est très-fine, s'insinue facilement au travers des pores de plusieurs vaisseaux de bois, ou même d'autre matière plus compacte, et produit des effets très-salutaires dans les enflures, les tumeurs et les inflammations (1) »«.

---

(1) »« Voyage en Islande, traduit par Gauthier de la Peyronie; tom. III, p. 234. »»

LES NARWALS....

LE NARWAL VULGAIRE (1).

Voyez la planche II, *figure* 2.

PREMIÈRE ESPÈCE.

.... »« Le narval est, à beaucoup d'égards, l'éléphant de la mer. Parmi tous les animaux que nous connoissons, eux seuls ont reçu ces dents si longues, si dures, si pointues, si propres à la défense et à l'attaque. Tous deux ont une grande masse, un grand volume, des

(1) »« *Narwalus vulgaris. Narhwal, licorne de mer.* En Norvège, *narhval, lighval.* En Islande, *narhval, nar-hoal, naa-hval.* En Groenland, *tauvar, killelluak, kernektok, tugalik.*

Monodon. Artedi, g. 78, sp. 108. — Faun. suec. 48. Mus. Ad. Fr. 1, p. 52. — Muller, zool. dan. Prodr. p. 6, nº 44.

Narhwal, oder einhorn. Anders. Island. p. 225. — Cranz, Groenland. p. 146.

Einhorn. Mart. Spitzb. p. 94.

Eenhiorning. Eggede, Groenl. p. 56.

Monodon narhwal. Bonaterre, planches de l'Enc.

muscles vigoureux, une peau épaisse. Mais les résultats de leur conformation sont bien différens : l'un, très-doux par caractère, n'use de ses armes que pour se défendre, ne repousse que ceux qui le provoquent, ne perce que ceux qui l'attaquent, n'écrase que ceux qui lui résistent, ne poursuit et n'immole que ceux qui l'irritent ; l'autre, impatient, pour ainsi dire, de toute supériorité, se précipite sur tout ce qui lui fait ombrage, se jette en furieux contre l'obstacle le plus insensible, affronte la puissance, brave le danger, recherche le carnage, attaque sans provocation, combat sans rivalité, et tue sans besoin.

---

méthodique. — Edition de Bloch, publiée par R. R. Castel.

Unicornu marinum. Mus. Worm. p. 282 - 283. — Raj. Pisc. p. 11.

Licorne de mer. Valmont de Bomare, Dictionnaire d'histoire naturelle.

Narhwal. Id. ibid. — Klein, Misc. pisc. 2, p. 18, tab. 2, fig. *c.*

Monodon..... monodon monoceros. Lin. Syst. nat. ed. Gm. gen. 57, sp. 1.

Monodon dente cornuformi, spirali, rarius duplici, recto, prœlongo, exserto in maxillâ superiore....... monodon monoceros. Oth. Fabric. Faun. groenland. pag. 29, n° 18.

Et ce qui est très-remarquable, c'est que l'éléphant vit au milieu d'une atmosphère perpétuellement embrasée par les rayons ardens du soleil des tropiques, et que le narwal habite au milieu des glaces de l'océan Polaire, dans cet empire éternel du froid, que la moitié de l'année voit envahi par les ténèbres.

Mais l'éléphant ne peut se nourrir que de végétaux; le narwal a besoin d'une proie, et dès-lors tout est expliqué.

On n'a compté jusqu'à présent qu'une ou deux espèces de ces narwals munis de défenses comparables à celles de l'éléphant; mais nous croyons devoir en distinguer trois. Deux sur-tout sont séparées l'une de l'autre par de grandes diversités dans les formes, dans les dimensions, dans les habitudes..... Occupons-nous d'abord du narwal, auquel se rapporte le plus grand nombre d'observations déjà publiées, auquel nous pourrions donner le nom particulier de *macrocéphale* (1) pour désigner la grandeur relative de sa tête, l'un des rapports les plus frappans de sa conformation avec celle des baleines, et notamment de la baleine franche, mais auquel

(1) »« *Macrocéphale* signifie *grande tête.* »«

nous préférons de conserver l'épithète spécifique de *vulgaire*.

De la mâchoire supérieure de ce narwal sort une dent très-longue, étroite, conique dans sa forme générale, et terminée en pointe. Cette dent séparée de la mâchoire, a été conservée pendant long-tems, dans les collections des curieux, sous le nom de *corne* ou de *défense de licorne*. On la regardoit comme le reste de l'arme placée au milieu du front de cet animal fabuleux, symbole d'une puissance irrésistible, auquel on a voulu que le cheval et le cerf ressemblassent beaucoup, dont les anciens ne se sont pas contentés de nous transmettre la chimérique histoire, dont on retrouve l'image sur plusieurs des monumens qu'ils nous ont laissés, et dont la figure, adoptée par la chevalerie du moyen âge, a décoré si souvent les trophées des fêtes militaires, rappelle encore de hauts faits d'armes à ceux qui visitent de vieux donjons gothiques, et orne les écussons conservés dans une partie de l'Europe.

Il n'est donc pas surprenant qu'à une époque déjà un peu reculée elle ait été vendue très-cher.

Cette dent est cannelée en spirale. On ne sait pas encore si la courbe produite par cette

cannelure va, dans tous les individus, de gauche à droite ou de droite à gauche ; mais on sait que les pas de vis formés par cette spirale sont très-nombreux, et que le plus souvent on en compte plus de seize.

La nature de cette dent se rapproche beaucoup de celle de l'ivoire. Cette défense est creuse à la base, comme celle de l'éléphant; elle est cependant plus dure. Ses fibres plus déliées ne forment pas des arcs croisés, comme les fibres de l'ivoire ; mais elles sont plus étroitement liées; plus ténues, elles ont plus de surface, à proportion de leur masse; elles exercent les unes sur les autres une force d'affinité plus grande; elles sont réunies par une cohérence plus difficile à vaincre : la défense est plus compacte, plus pesante, moins sujette à perdre, en jaunissant, l'éclat et la couleur blanche qui lui sont propres.

Si nous considérons la longueur de cette dent, relativement à la longueur totale de l'animal, nous trouverons qu'elle en est quelquefois le quart ou à peu près (1). Il

---

(1) »« Suivant Wormius, et d'après les renseignemens qu'un évêque d'Islande lui avoit fait parvenir, la longueur de la dent du narwal est à la longueur totale de ce cétacée, comme sept est à trente. »«

ne faut donc pas être étonné qu'on ait trouvé des défenses de narwal de trois mètres (neuf pieds), et même de quatre mètres et deux tiers (quatorze pieds).

Lorsqu'on rencontre un narwal avec une seule dent, on ne voit pas cette défense placée au milieu du front, ainsi qu'on le pensoit encore du tems d'Albert (1); mais elle est située au côté droit ou au côté gauche de la mâchoire supérieure. Plusieurs naturalistes célèbres ont écrit qu'on la trouvoit beaucoup plus souvent à gauche qu'à droite. Elle perce la lèvre supérieure, qui entoure entièrement sa base, et forme ordinairement autour de cette arme une sorte de bourrelet en anneau, assez large et un peu convexe. Le diamètre de la défense est le plus souvent, à cette même base, d'un trentième de la longueur de cette dent, et la profondeur de l'alvéole qui la reçoit et la maintient peut égaler le septième de cette même longueur.

Mais cette dent placée sur le côté gauche ou sur le côté droit, est-elle l'unique défense du narval? ce cétacée est-il un véritable unicorne ou licorne de mer?

On ne peut plus conserver cette opinion,

---

(1) Albertus, XXIV, p. 244 *a*. »«

Toutes les analogies devoient faire croire que la dent du narval n'étant pas placée sur la ligne du milieu de la tête, mais s'insérant dans un des côtés de cette partie, n'est pas unique par une suite de la conformation naturelle de l'animal; mais les faits connus ne laissent aucun doute à ce sujet.

Lorsqu'on a pris un narval avec une seule défense, on a trouvé fréquemment, du côté opposé à celui de la dent, un alvéole recouvert par la peau, mais qui renfermoit le rudiment d'une seconde défense arrêtée dans son développement. Des capitaines de bâtimens pêcheurs ont attesté à Anderson que plusieurs individus de l'espèce que nous décrivons, ont, du côté droit de la mâchoire supérieure, une seconde dent semblable à la première, quoique plus courte et moins pointue; et pour ne pas alonger cet article sans nécessité, et ne citer maintenant qu'un seul fait, le capitaine Dirck-Petersen, commandant le vaisseau le *Lion d'or*, apporta à Hambourg, en 1689, les os de la tête d'un narwal femelle, dans lesquels deux défenses étoient insérées. La figure gravée de cette tête a été publiée dans plusieurs ouvrages, et récemment dans la partie de l'Encyclopédie méthodique que nous devons au pro-

fesseur Bonaterre. Ces deux dents n'étoient éloignées l'une de l'autre, à leur sortie du crâne, que de six centimètres (deux pouces trois lignes environ); mais leurs directions s'écartoient de manière qu'il y avoit cinquante centimètres (un pied et demi) de distance entre leurs extrémités : celle de gauche avoit près de deux mètres et demi (sept pieds et demi environ) de long, et celle de droite étoit moins longue de treize centimètres et demi (près de cinq pouces).

D'après ces faits, et indépendamment d'autres raisons, on n'a pas besoin de réfuter les idées des premiers pêcheurs, qui ont cru que la femelle du narwal étoit privée de défense, comme la biche est privée de cornes, et qui, par je ne sais quelle suite de conséquences, ont pensé que le cétacée nommé *marsouin* étoit la femelle du narwal vulgaire.

Anderson assure, d'après un témoin oculaire, pêcheur expérimenté et observateur instruit, qu'on avoit pris un narwal femelle dans le ventre de laquelle on avoit trouvé un fœtus qui ne présentoit aucun commencement de dent. Nous ignorons à quel âge paroissent les défenses; mais il nous semble que l'on doit croire, avec le professeur Gmelin et d'autres habiles naturalistes, que

les narwals ont deux dents pendant leur première jeunesse.

Notre illustre confrère Blumenbach, de la société des sciences de Gottingue, etc., a eu occasion de voir un jeune narwal dont la défense gauche excédoit déjà la lèvre d'un tiers de mètre (un pied) ou environ, et dont la défense droite étoit encore cachée dans son alvéole (1).

Si les cétacées de l'espèce que nous décrivons n'ont qu'une défense lorsqu'ils sont devenus adultes, c'est parce que des chocs violens ou d'autres causes accidentelles, comme les efforts qu'ils font pour casser les blocs de glace dans lesquels ils se trouvent engagés, ont brisé une défense encore trop fragile, comprimé, déformé, désorganisé l'alvéole au point d'y tarir les sources de la production de la dent. Souvent alors la matière osseuse, qui n'éprouve plus d'obstacle, ou qui a été déviée, obstrue cet alvéole ; et la lèvre supérieure s'étendant sur une ouverture dont rien ne la repousse, la voile et la dérobe tout à fait à la vue.

---

(1) » « *Abbildungen naturhistorischer gegenstande, ... von J. Fr. Blumenbach ;* Gottingue, n° 44. »«

Nous avons une preuve de ces faits dans un phénomène analogue, présenté par un individu de l'espèce de l'éléphant, dont les défenses ont tant de rapports avec celles du narwal. On peut voir dans la riche collection d'anatomie comparée du Muséum d'histoire naturelle de Paris, le squelette d'un éléphant mâle, mort il y a deux ans dans ce Muséum.

...On n'y verra de défense que du côté gauche de la mâchoire supérieure, et l'alvéole de la défense droite est oblitéré. Cependant non seulement tout le monde sait que les éléphans ont deux défenses, mais encore l'individu mort dans la ménagerie du Muséum en avoit deux lorsqu'on l'a fait partir du château de Loo en Hollande, pour l'amener à Paris. C'est pendant son voyage, et en s'efforçant de sortir d'une grande et forte caisse de bois dans laquelle on l'avoit fait entrer pour le transporter, qu'il cassa sa défense droite. Il avoit alors près de quatorze ans, et il n'a vécu que cinq ans depuis cet accident.

Quoi qu'il en soit, quelle arme qu'une défense très-dure, très-pointue, et de cinq mètres de longueur ! quelles blessures ne

doit elle pas faire, lorsqu'elle est mise en mouvement par un narwal irrité !

Ce cétacée nage en effet avec une si grande vîtesse, que le plus souvent il échappe à toute poursuite; et voilà pourquoi il est si rare de prendre un individu de cette espèce, quoiqu'elle soit assez nombreuse. Cette rapidité extraordinaire n'a pas été toujours reconnue, puisqu'Albert, et d'autres auteurs de son tems ou plus anciens, ont au contraire fait une mention expresse de la lenteur qu'on attribuoit au narwal. On la retrouve néanmoins non seulement dans la fuite de ce cétacée, mais encore dans ses mouvemens particuliers et dans ses diverses évolutions; et quoique ses nageoires pectorales soient courtes et étroites, il s'en sert avec tant d'agilité, qu'il se tourne et retourne avec une célérité surprenante. Il n'est qu'un petit nombre de circonstances où les narwals n'usent pas de cette faculté remarquable. On ne les voit ordinairement s'avancer avec un peu de lenteur, que lorsqu'ils forment une grande masse. Ils ont depuis quatorze à vingt mètres (quarante-deux à soixante pieds) de longueur, et une épaisseur de plus de quatre mètres (douze pieds) dans l'endroit le plus gros de leur corps : aussi a-t-on

écrit (1) depuis long-tems qu'ils pouvoient se précipiter, par exemple, contre une chaloupe, l'écarter, la briser, la faire voler en éclats, percer le bord des navires avec leur défense, les détruire ou les couler à fond. On a trouvé de leurs longues dents enfoncées très-avant dans la carène d'un vaisseau par la violence du choc, qui les avoit ensuite cassées plus ou moins près de leur base. Ces mêmes armes ont été également vues profondément plantées dans le corps de baleines franches. Ce n'est pas que nous pensions, avec quelques naturalistes, que les narwals aient une sorte de haine naturelle contre ces baleines : mais on a écrit qu'ils étoient très-avides de la langue de ces cétacées, comme les dauphins gladiateurs ; qu'ils la dévoroient avec avidité, lorsque la mort ou la foiblesse de ces baleines leur permettoient de l'arracher sans danger ! Et d'ailleurs, tant de causes peuvent allumer une ardeur passagère et une fureur aveugle contre toute espèce d'obstacles, même contre le plus irrésistible

---

(1) »« Auctor de natura rerum, apud Vincentium. XVII, cap. 120. — Albert. XXIV, p. 244 *a*.

Voyez l'ouvrage du savant Schneider, qui a pour titre : *Petri Artedi Synonymia, etc.* Lips. 1789. »«

et contre l'animal le plus dangereux, dans un être moins grand, moins fort sans doute que la baleine franche, mais très-vif, très-agile, et armé d'une pique meurtrière! Comment cette lance si pointue, si longue, si droite, si dure, n'entreroit-elle pas assez avant dans le corps de la baleine pour y rester fortement attachée?

Et dès-lors, quel habitant des mers pourroit ne pas craindre le narwal? Non seulement avec ses dents il fait des blessures mortelles, mais il atteint son ennemi d'assez loin pour n'avoir point à redouter ses armes. Il fait pénétrer l'extrémité de sa défense jusqu'au cœur de cet ennemi, pendant que sa tête en est encore éloignée de trois ou quatre mètres (neuf à douze pieds environ). Il redouble ses coups; il le perce, il le déchire, il lui arrache la vie, toujours hors de portée, toujours préservé de toute atteinte, toujours garanti par la distance. D'ailleurs, au lieu d'être réduit à frapper ses victimes, il en est qu'il écarte, soulève, enlève, lance avec ses dents, comme le bœuf avec ses cornes, le cerf avec ses bois, l'éléphant avec ses défenses.

Mais ordinairement, au lieu d'assouvir sa rage ou sa vengeance, au lieu de défendre sa vie contre les requins, les autres grands

squales et les divers tyrans des mers, le narwal, ne cédant qu'au besoin de la faim, ne cherche qu'une proie facile : il aime, parmi les mollusques, ceux que l'on a nommés *planorbes*; il paroît préférer, parmi les poissons, les *pleuronectes pôles*. On trouve dans Willughby, dans Worm, dans Klein, et dans quelques autres auteurs qui ont recueilli diverses opinions relatives à ce cétacée, qu'il n'est pas rebuté par les cadavres des habitans des mers, que ces restes peuvent lui convenir, qu'il les recherche comme alimens, et que le mot *narwhal* vient de *whal*, qui veut dire *baleine*, et de *nar*, qui, dans plusieurs langues du Nord, signifie *cadavre*.

Il lui arrive souvent de percer avec sa défense les poissons, les mollusques et les fragmens d'animaux dont il veut se nourrir. Il les enfile, les ramène jusqu'auprès de sa bouche, et, les saisissant avec ses lèvres et ses mâchoires, les dépèce, les réduit en lambeaux, les détache de sa dent, et les avale.

Il trouve aisément, dans les mers qu'il fréquente, la nourriture la plus analogue à ses organes et à ses appétits.

Il vit vers le quatre-vingtième dégré de latitude, dans l'océan Glacial arctique. Il s'approche cependant des latitudes moins élevées.

élevées. Au mois de février 1736, Anderson vit à Hambourg un narwal qui avoit remonté l'Elbe, poussé, pour ainsi dire, par une marée très-forte.

Tous les individus de l'espèce à laquelle cet article est consacré, n'ont pas les mêmes couleurs : les uns sont noirs, les autres gris, les autres nuancés de noir et de blanc (1). Le plus grand nombre est d'un blanc quelquefois éclatant et quelquefois un peu grisâtre, parsemé de taches noires, petites, inégales, irrégulières. Presque tous ont le ventre blanc, luisant et doux au toucher; et comme dans le narwal, ni le ventre ni la gorge ne présentent de rides ou de plis, aucun trait saillant de la conformation extérieure n'indique l'existence d'une grande poche natatoire auprès de la mâchoire inférieure de ce cétacée, comme dans la jubarte, le rorqual et la baleinoptère museau-pointu.

Sa forme générale est celle d'un ovoïde. Il a le dos convexe et large; la tête est très-grosse, et assez volumineuse pour que sa longueur soit égale au quart ou à peu près de la longueur totale. La mâchoire supé-

(1) »« Histoire des pêches des hollandais dans les mers du nord, tom. I, p. 182. »«

rieure est recouverte par une lèvre plus épaisse, et avance plus que celle d'en bas. L'ouverture de la bouche est très-petite; l'œil, assez éloigné de cette ouverture, forme un triangle presque équilatéral avec le bout du museau et l'orifice des évents. Les nageoires pectorales sont très-courtes et très-étroites; les deux lobes de la caudale ont leurs extrémités arrondies; une sorte de crête ou de saillie longitudinale, plus ou moins sensible, s'étend depuis les évents jusque vers la nageoire de la queue, et diminue de hauteur à mesure qu'elle est plus voisine de cette nageoire.

Les deux évents sont réunis de manière qu'ils n'ont qu'un seul orifice. Cette ouverture est située sur la partie postérieure et la plus élevée de la tête : l'animal la ferme à volonté, par le moyen d'un opercule frangé et mobile, comme sur une charnière; et c'est à une assez grande hauteur que s'élève l'eau qu'il rejette par cet orifice.

On ne prendroit les narwals que très-difficilement, s'ils ne se rassembloient pas en troupes très-nombreuses dans les anses libres de glaçons, ou si on ne les rencontroit pas dans la haute mer, réunis en grandes bandes. Rapprochés les uns des autres, lors-

qu'ils forment une sorte de légion au milieu du vaste Océan, ils ne nagent alors qu'avec lenteur, ainsi que nous l'avons déja dit. On s'approche avec précaution de leurs longues files. Ils serrent leurs rangs et se pressent tellement, que les défenses de plusieurs de ces cétacées portent sur le dos de ceux qui les précèdent. Embarrassés les uns par les autres, au point d'avoir les mouvemens de leurs nageoires presque entièrement suspendus, ils ne peuvent ni se retourner, ni avancer, ni échapper, ni plonger qu'avec peine; et les plus voisins des chaloupes périssent sans défense sous les coups des pêcheurs.

Au reste, on retire des narwals une huile qu'on a préférée à celle de la baleine franche. Les groenlandais aiment beaucoup la chair de ces cétacées, qu'ils font sécher en l'exposant à la fumée. Ils regardent les intestins de ces animaux comme un mets délicieux. Les tendons du narwal leur servent à faire de petites cordes très-fortes; et l'on a écrit que de plus ils retiroient de son gosier plusieurs vessies utiles pour la pêche (1); ce qui pourroit faire croire que ce cétacée a sous

(1) »« Voyez le Traité des pêches de Duhamel. »«

la gorge, comme la baleinoptère museau-pointu, le rorqual et la jubarte, une grande poche très-souple, un grand réservoir d'air, une large vessie natatoire, quoiqu'aucun pli de la peau n'annonce l'existence de cet organe.

On emploie la défense, ou, si on l'aime mieux, l'ivoire du narwal, aux mêmes usages que l'ivoire de l'éléphant, et même avec plus d'avantage, parce que, plus dur et plus compacte, il reçoit un plus beau poli, et ne jaunit pas aussi promptement. Les groenlandais en font des flèches pour leurs chasses, et des pieux pour leurs cabanes. Les rois de Danemarck ont eu, dit-on, et ont peut-être encore, dans le château de Rosenberg, un trône composé de défenses de narwals. Quant aux prétendues propriétés de cet ivoire contre les poisons et les maladies pestilentielles, on ne trouvera que trop de détails à ce sujet dans Bartholin, dans Wormius, dans Tulpius, etc. Mais comment n'auroit-on pas attribué des qualités extraordinaires à des défenses rares, d'une forme singulière, d'une substance assez belle, qu'on apportoit de très-loin, que l'on n'obtenoit qu'en bravant de grands dangers, et qu'on avoit pendant long-tems regardées

comme l'arme toute-puissante d'un animal aussi merveilleux que la fameuse licorne?

En écartant cependant toutes ces erreurs, quel résultat général peut-on tirer de la considération des organes et des habitudes du narwal? Cet éléphant de la mer, si supérieur à celui de la terre par sa masse, sa vîtesse, sa force, et son égal par ses armes, lui est-il comparable par son industrie et son instinct? Non, il n'a pas reçu cette trompe longue et flexible; cette main souple, déliée et délicate; ce siège unique de deux sens exquis, de l'odorat qui donne des sensations si vives, et du toucher qui les rectifie; cet instrument d'adresse et de puissance, cet organe de sentiment et d'intelligence. Il faudroit bien plutôt le comparer au rhinocéros ou à l'hippopotame. Il est ce que seroit l'éléphant, si la nature le privoit de sa trompe. »«

LE NARWAL MICROCÉPHALE (1).

SECONDE ESPÈCE.

»« CETTE espèce est très-différente de celle du narwal vulgaire.... Nous la nommons le *microcéphale*, parce que sa tête est en effet très-petite, relativement à celle du narwal vulgaire. Dans ce dernier cétacée, la longueur de la tête est le quart ou à peu près de la longueur totale : dans le microcéphale, elle n'en est que le dixième. La tête de ce microcéphale est d'ailleurs distincte du corps, au dessus de la surface duquel elle s'élève un peu en bosse.

L'ensemble de ce narwal, au lieu de représenter un ovoïde, est très-alongé, et forme un cône très-long, dont une extrémité se réunit à la caudale, et dont la partie opposée est grossie irrégulièrement par le ventre.

Ce cétacée ne parvient qu'à des dimensions bien inférieures à celles du narwal vulgaire. C'est à cette espèce qu'il faut rap-

(1) »« *Narwalus microcephalus.* »«

porter la plupart des narwals dont on n'a trouvé la longueur que de sept ou huit mètres (vingt-un à vingt-quatre pieds) (1). L'individu pris auprès de Boston n'avoit pas tout à fait huit mètres (vingt-quatre pieds) de long ; et nous avons dit dans l'article précédent, qu'un narwal vulgaire avoit souvent plus de vingt mètres (soixante pieds) de longueur.

Malgré cette infériorité du microcéphale, ses défenses ont quelquefois une longueur presque égale au tiers de la longueur entière de l'animal, pendant que celle du narwal vulgaire n'atteignent que le quart de cette longueur totale. Cette proportion dans les dimensions des défenses rend la petitesse de la tête du microcéphale encore plus sensible, et peut contribuer à le faire reconnoître. Dans un individu.... »« pris dans la mer de Boston, »« on ne voyoit qu'une défense : cette arme étoit placée sur le côté gauche de la mâchoire supérieure; la spirale formée

(1) »« Voyez l'édition de Linnæus donnée par le professeur Gmelin, article du *monodon monocéros*; la description des planches de l'Encyclopédie méthodique, par le professeur Bonaterre, article du *monodon narwal;* et Artedi, genre 49, p. 78. »«

par les stries assez profondes de cette dent alloit de droite à gauche. La longueur de cette défense étoit de huit vingt-cinquièmes de la longueur du cétacée; mais nous trouvons une défense plus grande encore à proportion dans un narwal dont Tulpius a fait mention (1), qui vraisemblablement étoit de l'espèce que nous décrivons, et dont la cadavre fut trouvé, en juin 1648, flottant sur la mer, près de l'île Maja. La longueur de ce cétacée n'étoit que de sept mètres et un tiers (vingt-deux pieds environ); et sa défense avoit trois mètres (neuf pieds) de longueur, en y comprenant la partie renfermée dans l'alvéole, et qui avoit un demi-mètre (un pied et demi) de long. Au reste, cette défense, décrite par Tulpius, étoit dure, très-polie, très-blanche, striée profondément, et placée sur le côté droit.

Le microcéphale étant beaucoup plus délié que le narwal vulgaire, sa vîtesse doit être plus grande que celle de ce cétacée, quelqu'étonnante que soit la rapidité avec laquelle nage ce dernier narwal. Sa force seroit donc plus redoutable, si sa masse ne le cédoit à celle du narwal vulgaire, encore plus que

(1) » « *Tulpius*, Observ. medic. cap. 59. » «

la vivacité de ses mouvemens ne doit l'emporter sur celle des mouvemens du narwal à grande tête.

Nous venons de voir qu'on a pris un microcéphale auprès de Boston, et par conséquent vers le quarantième dégré de latitude. D'un autre côté, il paroît qu'on doit rapporter à cette espèce les narwals vus dans le détroit de Davis, et desquels Anderson avoit appris par des capitaines de vaisseau, qu'ils avoient le corps très-alongé, qu'ils ressembloient par leurs formes à l'esturgeon, mais qu'ils n'avoient pas la tête aussi pointue que ce cartilagineux.

L'individu pris vers Boston étoit d'un blanc varié par des taches très-petites, nuageuses, bleuâtres, plus nombreuses et plus foncées sur la tête, au bout du museau, sur la partie la plus élevée du dos, sur les nageoires pectorales, et sur la nageoire de la queue.

Le museau du microcéphale est très-arrondi; la tête, vue par devant, ressemble à une boule. La mâchoire supérieure est un peu plus avancée que celle d'en bas. L'ouverture de la bouche n'a qu'un petit diamètre. L'œil, très-petit, est un peu éloigné de l'angle que forme la réunion des deux mâchoires, et à peu près aussi bas que cet

angle. Les pectorales sont à une distance du bout du museau, égale à trois fois ou environ la longueur de la tête. La saillie longitudinale que l'on remarque sur le dos, et qui s'étend jusqu'à la nageoire de la queue, s'élève assez vers le milieu de la longueur totale et auprès de la caudale, pour imiter dans ces deux endroits un commencement de fausse nageoire. La caudale se divise en deux lobes arrondis et recourbés vers le corps, de manière à représenter une ancre. L'ouverture des évents est un croissant dont les pointes sont tournées vers la tête. »«

LE NARWAL ANDERSON (1).

TROISIÈME ESPÈCE.

»« ANDERSON a vu à Hambourg des défenses de narwal qui n'étoient ni striées ni cannelées, mais dont la surface étoit absolument unie, et dont la longueur étoit considérable. D'autres observateurs en ont examiné de semblables (1). On ne peut pas regarder ces dents comme des produits d'une désorganisation individuelle; on ne peut pas les considérer non plus comme l'attribut de l'âge, le signe du sexe, ou la marque de l'influence du climat, puisqu'on a vu les narwals vulgaires, ou les microcéphales, de tout âge, des deux sexes et des différentes mers, présenter des défenses de même nature, de même forme, également striées en spirale, et profondément sillonnées. Nous devons donc rapporter ces défenses unies à une troisième espèce de narwal..... »«

(1) »« *Narwalus andersonianus.*

(2) Willughby (livre II, pag. 43 de son Ichthyologie) dit que les défenses du narwal qui ne présentent ni spirale ni stries sont rares; mais il donne la figure de trois de ces défenses lisses et coniques, planche A 2. »«

LES ANARNAKS....

L'ANARNAK GROENLANDAIS (1).

»« La briéveté des dents, la courbure de leur extrémité, et la nageoire du dos, distinguent le genre des anarnaks de celui des narwals, qui n'ont pas de nageoire dorsale, et dont les défenses sont très-longues et très-droites dans toute leur longueur. Otho Fabricius a fait connoître la seule espèce de cétacée que nous puissions inscrire dans ce genre. Le nom d'anarnak désigne la qualité violemment purgative des chairs et de la graisse de ce cétacée »«. Cependant les groenlandais en

(1) »« *Anarnak groenlandicus.* Dans le Groenland, *anarnak.*

Monodon spurius. Bonaterre, planches de l'Encycl. méthodique. »«

Par les groenlandais, *anarnak.*

Monodon dentibus duobus minutis in maxillâ superiore, dorso pinnato.... monodon spurius. Oth. Fab. Faun. groenland. pag. 31, n° 19. — Arted. Gen. pisc. gen. 49, addit. n° 2.

mangent quelquefois, mais avec prudence et précaution. »« Il vit dans les mers qui baigne les côtes groenlandaises; il s'approche rarement du rivage »«. Aussi ne voit-on près de terre que les cadavres de cette espèce. Sa nourriture la plus ordinaire est la sèche. »« Son corps est alongé, et sa couleur noirâtre. »«

LES CACHALOTS.

LE CACHALOT MACROCÉPHALE...

Voyez la planche III, *figure* 1.

PREMIÈRE ESPÈCE.

»« Quel colosse nous avons encore sous les yeux ! Nous voyons un des géans de la mer, des dominateurs de l'Océan, des ri-

(1) »« *Catodon macrocephalus. Cachelot.* Par les hollandais, *potvisch, kaizilot.* Par les allemands, *pottfisch, caschelott.* En Norvège, *kaskelot, potfisk, trold-hual, huns-hval, sue-hval, buur-hval, bardh-valir.* Par les islandais, *rod-kammen* (peigne rouge); *ill-hvel*, nom donné par les islandais aux espèces de cétacées dont les mâchoires sont armées de dents, et qui sont carnassières et dangereuses. Par les anglais, *sperma ceti.* Au Japon, *fianfiro? mokos?*

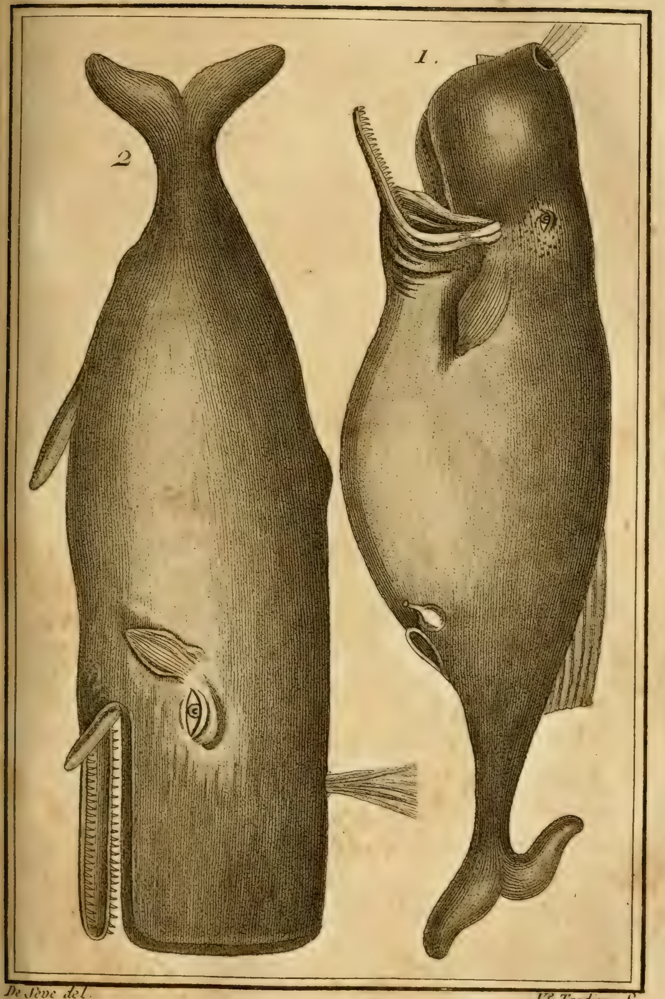
Grand cachalot. physeter macrocephalus. Bonaterre, planches de l'Enc. méth. — Edition de Bloch, publiée par R. R. Castel.

Catodon fistula in cervice. Faun. suec. 53. — Arted. gen. 78, syn. 108.

Cetus bipinnis suprà niger, infrà albicans, fistula in cervice. Brisson, Regn. anim. p. 357, n° 1.

Cetepot walfish Batavis maris accolis dictum, et

Pl. III.



De Sève del. V.e Tardieu S.

1. LE CACHALOT *Microcéphale*

2. LE PHYSALE *Cylindrique*.

vaux de la baleine franche. Moins fort que le premier des cétacées, il a reçu des armes formidables, que la Nature n'a pas données à la baleine. Des dents terribles par leur force et par leur nombre (1) garnissent les

---

balæna major, in inferiore tantùm maxilla, dentata, macrocephala, bipinnis Sibb. Raj. Pisc. p. 11.

A whirle-pool, — pot walfish, — cete Clusio, etc. Willughby, lib. 2, p. 41.

Balæna. Id. pl. A 1, fig. 3.

Cetus dentatus. Mus. Worm. p. 280. — Jonston, Pisc. p. 215, fig. 41-42.

Cete Clusii. Klein, Miss. pisc. 2, p. 14.

Aliud cete admirabile. Clus. Exot. p. 131. — Egged. Groenland. p. 54. — Anders. Isl. p. 232. — Cranz, Groenland. p. 148.

Nous n'avons pas besoin de prévenir nos lecteurs qu'en citant dans la synonymie de cet article, ou dans celle des autres articles de cette Histoire, les ouvrages des naturalistes anciens ou modernes, nous avons été souvent bien éloignés d'adopter les descriptions qu'il sont données des cétacées dont ils ont parlé.»«

Au Groenland, *kigulig* et *kiguti lirksoak.*

Physeter dorso impinni, fistulâ in cervice... physeter macrocephalus. Lin. Syst. nat. edit. Gmel. gen. 39, sp. 2

Physeter dorso impinni, dentibus inflexis, apice acutiusculo... physeter macrocephalus. Oth. Fabric. Faun. groenland. p. 41, n° 25.

(1) »« Suivant Anderson, le nom de *cachalot* a été

deux côtés de sa mâchoire inférieure. Son organisation intérieure, un peu différente de celle de la baleine, lui impose d'ailleurs le besoin d'une nourriture plus substantielle, que des légions d'animaux assez grands peuvent seules lui fournir. Aussi ne règne-t-il pas sur les ondes en vainqueur pacifique comme la baleine ; il y exerce un empire redouté : il ne se contente pas de repousser l'ennemi qui l'attaque, de briser l'obstacle qui l'arrête, d'immoler l'audacieux qui le blesse ; il cherche sa proie, il poursuit ses victimes, il provoque au combat ; et s'il n'est pas aussi avide de sang et de carnage que plusieurs animaux féroces, s'il n'est pas le tigre de la mer, du moins n'est-il pas l'éléphant de l'Océan.

Sa tête est une des plus volumineuse, si elle n'est pas la plus grande de toutes celles que l'on connoît. Sa longueur surpasse presque toujours le tiers de la longueur totale du cétacée. Elle paroît comme une grosse masse tronquée par devant, presque cubique, et terminée par conséquent à

donné, sur les rives occidentales de la France méridionale, au cétacée que nous décrivons, et signifie *animal à dents.* » «

l'extrémité

l'extrémité du museau par une surface très - étendue, presque carrée, et presque verticale. C'est dans la surface inférieure de ce cube immense, mais imparfait, que l'on voit l'ouverture de la bouche, étroite, longue, un peu plus reculée que le bout du museau, et fermée à la volonté du cachalot par la mâchoire d'en bas, comme par un vaste couvercle renversé.

Cette mâchoire d'en bas est donc évidemment plus courte que celle d'en haut. Nous avons dans le muséum national d'histoire naturelle les deux mâchoires d'un cachalot macrocéphale. La supérieure a cinq mètres quatre-vingt-douze centimètres (dix-sept pieds dix pouces) de longueur; l'inférieure n'est longue que de quatre mètres quatre-vingt-six centimètres (quatorze pieds onze pouces).

Mais la mâchoire d'en haut du macrocéphale l'emporte encore plus par sa largeur que par sa longueur sur celle d'en bas, qu'elle entoure, et qui s'emboîte entre ses deux branches. Celle du cachalot que nous venons d'indiquer, a un mètre soixante-deux centimètres (trois pieds sept pouces) de large : l'inférieure n'a, vers le bout du

museau, que trente-deux centimètres (cinq pouces et demi) de largeur ; et ses deux branches, en s'écartant, ne forment qu'un angle de quarante dégrés.....

Chaque branche de la mâchoire d'en bas a quelquefois cependant un tiers de mètre (un pied) d'épaisseur. La chair des gencives est ordinairement très-blanche, dure comme de la corne, revêtue d'une sorte d'écorce profondément ridée, et ne peut être détachée de l'os qu'après avoir éprouvé pendant plusieurs heures une ébullition des plus fortes.

Le nombre des dents qui garnissent de chaque côté la mâchoire d'en bas, est de vingt-trois, suivant le professeur Gmelin ; il étoit de vingt-quatre dans l'individu dont une partie de la charpente osseuse est conservée dans le muséum d'histoire naturelle de Paris ; il étoit de vingt-cinq dans un autre individu examiné par Anderson ; et selon plusieurs écrivains, il varie depuis vingt-trois jusqu'à trente. On ne peut plus douter que ce nombre ne dépende de l'âge du cétacée, et ne croissent avec cet âge : mais nous devons remarquer avec le savant Hunter, que dans les cétacées la dent pa-

roît toute formée dans l'alvéole ; elle ne s'alonge qu'en pénétrant dans la gencive. La mâchoire s'accroît en se prolongeant par son bout postérieur. C'est vers le gosier qu'il paroît de nouvelles dents à mesure que l'animal se développe ; et de là vient que dans les cétacées, et particulièrement dans le macrocéphale, les alvéoles de la mâchoire sont d'autant plus profonds qu'ils sont plus près du bout du museau.

Ces dents sont fortes, coniques, un peu recourbées vers l'intérieur de la gueule. Les deux premières et les quatre dernières de chaque rangée sont quelquefois moins grosses et plus pointues que les autres. Elles ont à l'extérieur la couleur et la dureté de l'ivoire ; mais elles sont, à l'intérieur, plus tendres et plus grises. On a écrit qu'elles devenoient plus longues, plus grosses et plus recourbées, à mesure que le cétacée vieillit. Lorsqu'elles n'ont encore qu'un sixième de mètre (un demi-pied) de longueur, leur circonférence est d'un douzième de mètre (trois pouces) à l'endroit où elles ont le plus de grosseur. La mâchoire supérieure présente autant d'alvéoles qu'il y a de dents à la mâchoire d'en bas. Ces alvéoles reçoivent, lorsque la bouche se ferme, la partie de ses

dents qui dépasse les gencives ; et presque à la suite de chacune de ses cavités, on découvre une dent petite, pointue à son extrémité, située horizontalement, et dont on voit à peine, au dessus de la chair, une surface plane, unie et oblique.

La langue est charnue, un peu mobile, d'un rouge livide, et remplit presque tout le fond de la gueule.

L'œil est situé plus haut que dans plusieurs grands cétacées. On le voit au dessus de l'espace qui sépare l'ouverture de la gueule de la base de la pectorale, et à une distance presque égale de cet espace et du sommet de la tête. Il est noirâtre, entouré de poils très-ras et très-difficiles à découvrir. Cet organe n'a d'ailleurs qu'un très-petit diamètre ; et Anderson assure que, dans un individu de cette espèce, poussé dans l'Elbe par une forte tempête en décembre 1720, et qui avoit plus de vingt-trois mètres (soixante-neuf pieds) de longueur, le cristallin n'étoit que de la grosseur d'une balle de fusil.

Au reste, nous devons faire remarquer avec soin que l'œil du macrocéphale est placé au sommet d'une sorte d'éminence ou de bosse, peu sensible à la vérité, mais qui cependant s'élève assez au dessus de la

surface de la tête, pour que le museau n'empêche pas cet organe de recevoir les rayons lumineux réfléchis par les objets placés devant le cétacée, pourvu que ces objets soient un peu éloignés. Aussi le capitaine Colnett dit-il, dans la relation de son voyage, que le cachalot poursuit sa proie sans être obligé d'incliner le grand axe de sa tête et de son corps sur la ligne le long de laquelle il s'avance.

On a peine à distinguer l'orifice du conduit auditif. Il est cependant situé sur une sorte d'excroissance de la peau, entre l'œil et le bras ou la nageoire pectorale.

Les deux évents aboutissent à une même ouverture, dont la largeur est souvent d'un sixième de mètre (un demi-pied). L'animal lance avec force, et à une assez grande hauteur, l'eau qu'il fait jaillir par cet orifice. Mais ce fluide, au lieu de s'élever verticalement, décrit une courbe dirigée en avant, et par conséquent, au lieu de retomber sur les évents, lorsque le cachalot est en repos, retombe dans la mer, à une distance plus ou moins grande de l'extrémité du museau. Cet effet vient de la direction des évents, et de la position de leur orifice. Ces tuyaux forment une diagonale qui part du fond du

palais, traverse l'intérieur de la tête, et se rend à l'extrémité supérieure du bout du museau, où elle se termine par une ouverture inclinée à l'horizon. L'eau lancée par cette ouverture et par ces tuyaux inclinés tend à s'élever dans l'atmosphère dans la même direction ; et sa pesanteur, qui la ramène sans cesse vers la surface de la mer, doit alors lui faire décrire une parabole en avant du tube dont elle est partie.

Le macrocéphale n'est pas obligé de se servir d'évents pour respirer, aussi souvent que la baleine franche : il reste beaucoup plus long-tems sous l'eau ; et l'on doit croire, d'après le capitaine Colnett, que plus il est grand, et moins, tout égal d'ailleurs, il vient fréquemment à la surface de l'Océan.

La nuque est indiquée dans ce cétacée par une légère dépression, qui s'étend de chaque côté jusqu'à la nageoire pectorale.

Vers les deux tiers de la longueur du dos s'élève insensiblement une sorte de callosité longitudinale, que l'on croiroit tronquée par derrière, et qui présente la figure d'un triangle rectangle très-alongé.

Le ventre est gros et arrondi. La queue, dont la longueur est souvent inférieure à celle de la tête, est conique, d'un très-petit

diamètre vers la caudale, et par conséquent très-mobile.

Une gaîne enveloppe la verge du mâle; et c'est dans une cavité longitudinale de près d'un demi-mètre (un pied et demi) de longueur, que chacune des deux mamelles de la femelle est cachée, et placée comme dans une sorte d'abri. La mamelle et le mamelon n'ont ensemble qu'une longueur d'un sixième de mètre (un demi-pied) ou ou à peu près; mais ils s'alongent, et la mamelle devient pendante lorsque la mère allaite son petit.

La graisse ou le lard que l'on trouve au dessous de la peau, a deux décimètres (sept pouces quatre lignes) d'épaisseur »« sur le dos; elle est moins épaisse au ventre. »« La chair est d'un rouge pâle »«, comme celle du cochon.

On a écrit que le diamètre de l'aorte du macrocéphale étoit souvent d'un tiers de mètre (un pied), et qu'à chaque systole, il sort du cœur de ce cétacée près de cinquante litres (cinquante-trois pintes) de sang.

Les sept vertèbres du cou, ou du moins les six dernières, sont soudées ensemble; elles sont réunies par une sorte d'ankilose, qui cependant n'empêche pas de les distin-

guer toutes, et de voir que les cinq intermédiaires sont très-minces..... Cette particularité contribue à montrer pourquoi le cachalot ne remue pas la tête sans mouvoir le corps.

On ignore encore le nombre des vertèbres dorsales et caudales du macrocéphale ; mais on conserve, dans les galeries d'anatomie comparée du muséum d'histoire naturelle, trente-trois de ces vertèbres, dont la hauteur est de dix-huit centimètres (six pouces), et la largeur de vingt-un (sept pouces).

Anderson ayant examiné le bout de la queue du cachalot macrocéphale, de vingt-trois mètres (soixante-neuf pieds) de longueur, pris dans l'Elbe, et dont nous avons déjà parlé, trouva que les vertèbres qui la soutenoient, réunies les unes aux autres par des cartilages souples, devoient avoir été très-mobiles.

On peut voir aussi, dans les galeries du muséum, deux vraies côtes de cachalot.... Elles sont comprimées, courbées dans un tiers de leur longueur, terminées par deux extrémités dont la distance mesurée en ligne droite est de cent treize centimètres (quarante pouces environ), et articulées de manière qu'elles forment, avec celles du

côté opposé, un angle de quatre-vingt-dix dégrés ou environ.

M. Chappuis de Quimper écrivit dans le tems à M. Faujas de Saint-Fond, que des cachalots macrocéphales échoués sur la côte de Bretagne n'avoient que huit côtes de chaque côté, et que la longueur de ces côtes étoit de cent soixante-cinq centimètres (cinq pieds trois pouces).

L'os du front, très-étroit de devant en arrière, ressemble, dans le cachalot comme dans tous les cétacées, à une bande transversale qui s'étend de chaque côté jusqu'à l'orbite, dont il compose le plafond; mais il descend moins bas dans le macrocéphale que dans plusieurs autres de ces mammifères, parce que l'œil y est plus élevé, ainsi que nous venons de le voir.

Si nous considérons le bras, nous trouverons que les deux os de l'avant-bras, le *cubitus* et le *radius*, sont aplatis, et articulés avec l'*humerus* et avec le carpe de manière à n'avoir pas de mouvemens particuliers, au moins très-sensibles; que les phalanges des doigts sont également aplaties, et que toutes les parties qui composent le bras sont réunies et recouvertes de manière à former une véritable nageoire un peu ovale, ordi-

nairement longue de plus d'un mètre (trois pieds) et épaisse de plus d'un décimètre (trois pouces).

La nageoire de la queue se divise en deux lobes, dont chacun est échancré en forme de faux. Le bout d'un de ces lobes est souvent éloigné de l'extrémité de l'autre de près de cinq mètres (quinze pieds).

Le dos du macrocéphale est noir ou noirâtre, quelquefois mêlé de reflets verdâtres ou de nuances grises; on a vu aussi la partie supérieure d'individus de cette espèce teinte d'un bleu d'ardoise et tachetée de blanc.

Le ventre du macrocéphale est blanchâtre. Sa peau a la douceur de la soie.

Nous avons déjà dit que sa longueur pouvoit être de vingt-trois mètres (soixante-neuf pieds): sa circonférence, à l'endroit le plus gros de son corps, est alors au moins de dix-sept mètres (cinquante-un pieds); sa plus grande hauteur est même quelquefois supérieure, ou du moins égale au tiers de sa longueur totale.

Mais nous ne pouvons terminer la description de ce cétacée qu'après avoir parlé de deux substances remarquables qu'on trouve dans son intérieur, ainsi que dans celui de presque tous les autres cachalots. L'une de

ces deux substances est celle qui est connue dans le commerce sous le nom impropre de *blanc de baleine*, et l'autre est l'*ambre gris*.

Que la première soit d'abord l'objet de notre examen.

La tête du cachalot macrocéphale, cette tête si grande, si grosse, si élevée même dans celle de ses portions qui saille le plus en avant, renferme dans sa partie supérieure une cavité très-vaste et très-distincte de celle qui contient le cerveau, et qui est très-petite. Le capitaine Colnett nous dit, dans la relation de son voyage, que dans un macrocéphale pris auprès de la côte occidentale du Mexique, en août 1793, cette cavité occupoit près du quart de la totalité de la tête. Elle étoit inclinée en avant, s'avançoit d'un côté jusqu'au bout du museau, et de l'autre s'étendoit jusqu'au delà des yeux. On peut voir la position, la forme et la grandeur de cette cavité dans la tête du macrocéphale, qui a près de six mètres (dix-huit pieds) de long, que l'on conserve dans le muséum d'histoire naturelle .... et dont l'os frontal a été scié de manière à laisser apercevoir cet énorme vuide.

Cette cavité est recouverte par plusieurs tégumens, par la peau du cétacée, par une

couche de graisse ou de lard d'un décimètre (trois pouces) au moins d'épaisseur, et par une membrane dont le capitaine Colnett dit que la couleur est noire (1), et dans laquelle on voit de très-gros nerfs.

La calotte solide que l'on découvre, quand on a enlevé ces tégumens, est plus ou moins dure, suivant l'âge du cétacée; mais il paroît que, tout égal d'ailleurs, elle est toujours plus dure dans le macrocéphale que dans d'autres espèces de cachalots qui produisent du blanc, et dont nous parlerons bientôt.

La cavité est divisée en deux grandes portions par une membrane parsemée de nerfs et étendue horizontalement. Ces deux portions sont traversées obliquement par les évents : elles sont d'ailleurs inégales. La supérieure est la moins grande. L'inférieure, qui est située au dessus du palais, a quelquefois plus de deux mètres et demi (six pieds trois pouces environ) de hauteur. Il n'est donc pas surprenant qu'on retire souvent de ces deux cavités, lesquelles ont été comparées à des cavernes, plus de dix-huit ou même vingt tonneaux de blanc liquide. Mais cette substance fluide n'est pas contenue

(1) »« Voyage to the south Atlantic etc. »«

uniquement dans ces deux grands espaces. Chacune de ces vastes cavernes est séparée en plusieurs compartimens, formés par des membranes verticales dont on a considéré la nature comme semblable à celle de la pellicule intérieure d'un œuf d'oiseau, et c'est dans ces compartimens qu'on trouve le blanc. Cette matière est liquide pendant la vie de l'animal ; elle est encore fluide lorsqu'on l'extrait peu de tems après la mort du cétacée. A mesure néanmoins qu'elle se refroidit, elle se coagule : si elle est mêlée avec une certaine quantité d'huile, il faut un refroidissement plus considérable pour la fixer ; et lorsqu'elle a perdu sa fluidité, elle ressemble, suivant M. Hunter, à la pulpe intérieure du melon d'eau. Elle est très-blanche : on a cependant écrit que ses nuances étoient quelquefois altérées par le climat, vraisemblablement par la nourriture et l'état de l'individu. Devenue concrète, elle est cristalline et brillante. C'est une matière huileuse que l'on trouve autour du cerveau, mais qui est très-distincte par sa place, et très-différente par sa nature de la substance médullaire. Le blanc que l'on retire de la portion supérieure de la grande cavité est très-souvent moins pur que celui

de la portion inférieure ; mais on amène l'un et l'autre à un très-haut dégré de pureté en le séparant, à l'aide de la presse, d'une certaine quantité d'huile qui l'altère, et en le soumettant à plusieurs fusions, cristallisations et pressions successives. Il est alors cristallisé en lames blanches, brillantes et argentines. Il a une odeur particulière et fade, très-facile à distinguer de celle que donne la rancidité. Lorsqu'on l'écrase, il se change en une poussière blanche, encore lamelleuse et brillante, mais onctueuse et grasse. On le fond à une température plus basse que la cire, mais à une température plus élevée que la graisse ordinaire. Mais en contact avec un corps incandescent, il s'enflamme, brûle sans pétillement, répand une flamme vive et claire, et peut être employé avec d'autant plus d'avantage à faire des bougies, que lorsqu'il est en fusion, il ne tache pas les étoffes sur lesquelles il tombe, mais s'en sépare par le frottement sous la forme d'une poussière.

Un canal, que l'on a nommé très-improprement *veine spermatique*, communique avec la cavité qui contient le blanc du cachalot. Très-gros du côté de cette cavité, il s'en éloigne avec la moelle épinière, et se

divise en un très-grand nombre de petits vaisseaux qui, s'étendant jusqu'aux extrémités du cétacée, distribuent dans toutes les parties de l'animal la substance blanche et liquide que nous examinons. Ce canal se vuide dans la cavité de la tête à mesure qu'on retire le blanc de cette cavité, et la substance fluide qui sort de ce gros vaisseau remplace pendant quelques momens celui qu'on puise dans la tête.

On trouve aussi, dans la graisse du macrocéphale, de petits intervalles remplis de blanc. Lorsqu'on a vuidé une de ces loges particulières, elle se remplit bientôt de celui des loges voisines; et, de proche en proche, tous ces interstices reçoivent un nouveau fluide, qui provient du grand canal dont la moelle épinière est accompagnée dans toute sa longueur.

Il y a donc, dans le cachalot à l'histoire duquel cet article est consacré, un systême général de vaisseaux propres à contenir et à transmettre le blanc, lequel systême a beaucoup de rapports, dans sa composition, dans sa distribution, dans son étendue et dans la place qu'il occupe, avec l'ensemble formé par le cerveau, la moelle épinière et les nerfs proprement dits.

Il ne faut donc pas être étonné qu'on retire du corps du macrocéphale une quantité de blanc égale ou à peu près, à celle que l'on trouve dans sa tête, et que cette substance soit d'un égal dégré de pureté dans les différentes parties du cétacée.

Pour empêcher que ce blanc ne s'altère et n'acquière une teinte jaune, on le conserve dans des vases fermés avec soin. Des commerçans infidèles l'ont quelquefois mêlé avec de la cire; mais en le faisant fondre on s'aperçoit aisément de la falsification de cette substance.

Pour achever de la faire connoître, nous ne pouvons mieux faire que de présenter une partie de l'analyse qu'on en peut voir dans le grand et bel ouvrage de notre célèbre et savant collègue Fourcroy (1).

« Quand on distille le blanc à la cornue, on ne le décompose qu'avec beaucoup de difficulté: lorsqu'il est fondu et bouillant, il passe presque tout entier et sans altération dans le récipient; il ne donne ni eau, ni acide sébacique; ses produits n'ont pas l'odeur forte de ceux des graisses. Cependant

(1) »« Système des connoissances chimiques, t. X, p. 299 et suiv. »«

une

une partie de ce corps graisseux est déjà dénaturée, puisqu'elle est à l'état d'huile liquide; et si on le distille plusieurs fois de suite, on parvient à l'obtenir complettement huileux, liquide et inconcrescible. Malgré l'espèce d'altération qu'il éprouve dans ces distillations répétées, le blanc n'a point acquis encore plus de volatilité qu'il n'en avoit; et il faut, suivant M. Thouvenel, le même dégré de chaleur pour le volatiliser que dans la première opération. L'huile dans laquelle il se convertit n'a pas non plus l'odeur vive et pénétrante de celles qu'on retire des autres matières animales traitées de la même manière. La distillation du blanc avec l'eau bouillante, d'après le chimiste déja cité, n'offre rien de remarquable. L'eau de cette espèce de décoction est un peu louche; filtrée et évaporée, elle donne un peu de matière muqueuse et amère pour résidu. Le blanc, traité par ébullition dans l'eau, devient plus solide et plus soluble dans l'alcohol qu'il ne l'est dans son état naturel.

» Exposé à l'air, le blanc devient jaune et sensiblement rance. Quoique sa rancidité soit plus lente que celle des graisses proprement dites, et quoique son odeur soit alors moins sensible que dans ces dernières, en

raison de celle qu'il a dans son état frais, ce phénomène y est cependant assez marqué pour que les médecins aient fait observer qu'il falloit en rejeter alors l'emploi. Il se combine avec le phosphore et le soufre par la fusion ; il n'agit pas sur les substances métalliques.

» Les acides nitrique et muriatique n'ont aucune action sur lui. L'acide sulfurique concentré le dissout en modifiant sa couleur, et l'eau le sépare de cette dissolution, comme elle précipite le camphre de l'acide nitrique; l'acide sulfureux le décolore et le blanchit; l'acide muriatique oxigéné le jaunit, et ne le décolore pas quand il a pris naturellement cette nuance.

» Les lessives d'alcalis fixes s'unissent au blanc liquéfié, en le mettant à l'état savonneux : cette espèce de savon se sèche et devient friable; sa dissolution dans l'eau est plus louche et moins homogène que celle des savons communs.

» Bouilli dans l'eau avec l'oxide rouge de plomb, le blanc forme une masse emplastique, dure et cassante.

» Les huiles fixes se combinent promptement avec cette substance graisseuse, à l'aide d'une douce chaleur; on ne peut pas plus

la séparer de ces combinaisons, que les graisses et la cire. Les huiles volatiles dissolvent également le blanc, et mieux même qu'elles ne font les graisses proprement dites. L'alcohol le dissout en le faisant chauffer : il s'en sépare une grande partie par le refroidissement; et lorsque celui-ci est lent, le blanc se cristallise en se précipitant. L'éther en opère la dissolution encore plus promptement et plus facilement que l'alcohol; il l'enlève même à celui-ci, et il en retient une plus grande quantité. On peut aussi faire cristalliser régulièrement le blanc, si après l'avoir dissous dans l'éther à l'aide de la chaleur douce que la main lui communique, on le laisse refroidir et s'évaporer à l'air. La forme qu'il prend alors est celle d'écailles blanches, brillantes et argentées comme l'acide boracique, tandis que le suif et le beurre de cacao, traités de même, ne donnent que des espèces de mamelons opaques et groupés, ou des masses grenues et irrégulières ».

Comment ne pas penser maintenant, avec notre collègue Fourcroy, que le blanc du cachalot est une substance très-particulière, et qu'il peut être regardé comme ayant avec les huiles fixes les mêmes rapports que le

camphre avec les huiles volatiles, tandis que la cire paroît être à ces mêmes huiles fixes ce que la résine est à ces huiles volatiles ?

Mais nous avons dit souvent qu'il n'existoit pas dans la Nature de phénomène entièrement isolé. Aucune qualité n'a été attribuée à un être d'une manière exclusive. Les causes s'enchaînent comme les effets ; elles sont rapprochées et liées de manière à former des séries non interrompues de nuances successives. A la vérité, la lumière de la science n'éclaire pas encore toutes ces gradations. Ce que nous ne pouvons pas apercevoir est pour nous comme s'il n'existoit pas, et voilà pourquoi nous croyons voir des vuides autour des phénomènes ; et voilà pourquoi nous sommes portés à supposer des faits isolés, des facultés uniques, des propriétés exclusives, des forces circonscrites. Mais toutes ces démarcations ne sont que des illusions que le grand jour de la science dissipera ; elles n'existent que dans nos fausses manières de voir. Nous ne devons donc pas penser qu'une substance particulière n'appartienne qu'à quelques êtres isolés. Quelque limitée qu'une matière nous paroisse, nous devons être sûrs que ses bornes fantastiques disparoîtront à mesure que nos erreurs se dissiperont.

On la retrouvera plus ou moins abondante, ou plus ou moins modifiée, dans des êtres voisins ou éloignés des premiers qui l'auront présentée. Nous en avons une preuve frappante dans le blanc du cachalot : pendant long-tems on l'a cru un produit particulier de l'organisation du macrocéphale. Mais continuons d'écouter Fourcroy, et nous ne douterons plus que cette substance ne soit très-abondante dans la Nature. Une des sources les plus remarquables de cette matière est dans le corps et particulièrement dans la tête du cachalot macrocéphale; mais nous verrons bientôt que d'autres cétacées le produisent aussi. Il est même tenu en dissolution dans la graisse huileuse de tous les cétacées. L'huile de baleine franche ou d'autres baleines, à laquelle on a donné dans le commerce le nom impropre d'*huile de poisson*, dépose dans les vaisseaux où on la conserve une quantité plus ou moins grande de blanc, entièrement semblable à celui du cachalot. La véritable huile de poisson, celle qu'on extrait du foie et de quelques autres parties de vrais poissons, donne le même blanc, qui s'en précipite lorsque l'huile a été pendant long-tems en repos, et qui se cristallise en se séparant de cette huile. Les

habitans des mers, soit ceux qui ont reçu des poumons ou des mamelles, soit ceux qui montrent des branchies et des ovaires, produisent donc ce blanc dont nous recherchons l'origine. Mais continuons.

Fourcroy nous dit encore qu'il a trouvé une substance analogue au blanc dans les calculs biliaires, dans les déjections bilieuses de plusieurs malades, dans le parenchyme du foie exposé pendant long-tems à l'air et desséché, dans les muscles qui se sont putréfiés sous une couche d'eau ou de terre humide, dans les cerveaux conservés au milieu de l'alcohol, et dans plusieurs autres organes plus ou moins décomposés. Il n'hésite pas à déclarer que le blanc, dont nous étudions les propriétés, est un des produits les plus constans et les plus ordinaires des composés animaux altérés.

Observons cependant que cette substance blanche et remarquable, que les animaux terrestres ne produisent que lorsque leurs organes ou leurs fluides sont viciés, est le résultat habituel de l'organisation ordinaire des animaux marins, le signe de leur force constante, et la preuve de leur santé accoutumée, plutôt que la marque d'un dérangement accidentel, ou d'une altération passagère.

Observons encore, en rappelant et en réunissant dans notre pensée toutes les propriétés que l'analyse a fait découvrir dans le blanc du cachalot, que cette matière participe aux qualités des substances animales et à celles des substances végétales. C'est un exemple de plus de ces liens secrets qui unissent tous les corps organisés, et qui n'ont jamais échappé aux esprits attentifs.

Combien de raisons n'avons-nous pas, par conséquent, pour rejeter les dénominations si erronées de *blanc de baleine*, de *substance médullaire de cétacée*, de *substance cervicale*, de *sperma ceti* (sperme de cétacée) etc. et d'adopter pour le blanc le nom d'*adipocire*, proposé par Fourcroy (1), et qui montre que ce blanc, différent de la graisse et de la cire, tient cependant le milieu entre ces deux substances, dont l'une est animale, et l'autre végétale?

En adoptant la dénomination que nous devons à Fourcroy, nous changerons celle dont on s'est servi pour désigner le canal longitudinal qui accompagne la moelle épinière du macrocéphale, et qui aboutit à la

(1) »« Système des connoissances chimiques, t. X, pag. 302, edit. in-8°. »«

grande cavité de la tête de ce cachalot. Au lieu de l'expression si fausse de *veine spermatique*, nous emploierons celle de *canal adipocireux*.

On a beaucoup vanté les vertus de cette adipocire pour la guérison de plusieurs maux internes et extérieurs. M. Chappuis de Douarnenez, que nous avons déja cité au sujet des trente-un cachalots échoués sur les côtes de la ci-devant Bretagne en 1784, a écrit dans le tems au professeur Bonaterre : « Le blanc, etc., est un onguent souverain pour les plaies récentes ; plusieurs ouvriers occupés à dépecer les cachalots échoués dans la baie d'Audierne, en ont éprouvé l'efficacité, malgré la profondeur de leurs blessures. »

Mais rapportons encore les paroles de notre collègue Fourcroy. « L'usage médicinal de cette substance (l'adipocire) ne mérite pas les éloges qu'on lui prodiguoit autrefois dans les affections catarrhales, les ulcères des poumons, des reins, les péripneumonies, etc. : à plus forte raison est-il ridicule de le compter parmi les vulnéraires, les balsamiques, les détersifs, les consolidans, vertus qui d'ailleurs sont elles-mêmes le produit de l'imagination. M. Thouvenel en a examiné avec soin les effets dans les ca-

tarrhes, les rhumes, les rhumatismes goutteux, les toux gutturales, où on l'a beaucoup vanté; et il n'a rien vu qui pût autoriser l'opinion avantageuse qu'on en avoit conçue. Il n'en a pas vu davantage dans les coliques néphrétiques, les tranchées de femmes en couche, dans lesquelles on l'avoit beaucoup recommandé. Il l'a cependant observé sur lui-même, en prenant ce médicament à la fin de deux rhumes violens, à une dose presque décuple de celle qu'on a coutume d'en prescrire; il a eu constamment une accélération du pouls et un moiteur sensible. Il faut observer qu'en restant dans le lit, cette seule circonstance, jointe au dégoût que ce médicament inspire, a pu influer sur l'effet qu'il annonce. Aussi plusieurs personnes, à qui il l'a donné à forte dose, ont-elles eu des pesanteurs d'estomac et des vomissemens, quoiqu'il ait eu le soin de faire mêler le blanc de baleine (l'adipocire) fondu dans l'huile, avec le jaune d'œuf et le sirop, en le réduisant ainsi à l'état d'une espèce de crème. Il n'a jamais retrouvé ce corps dans les excrémens; ce qui prouve qu'il étoit absorbé par les vaisseaux lactés, et qu'il s'en faisoit une véritable digestion. »

Ajoutons à tout ce qu'on vient de lire au

sujet de l'adipocire, que cette substance est si distincte du cerveau, que si l'on perce le dessus de la tête du macrocéphale, et qu'on parvienne jusqu'à ce blanc, le cétacée ne donne souvent aucun signe de sensibilité, au lieu qu'il expire lorsqu'on atteint la substance cérébrale (1).

Le macrocéphale produit cependant, ainsi que nous l'avons dit, une seconde substance recherchée par le commerce : cette seconde substance est l'ambre gris. Elle est bien plus connue que l'adipocire, parce qu'elle a été consacrée au luxe, adoptée par la sensualité, célébrée par la mode, pendant que l'adipocire n'a été regardée que comme utile.

L'ambre gris est un corps opaque et solide. Sa consistance varie suivant qu'il a été exposé à un air plus chaud ou plus froid. Ordinairement néanmoins il est assez dur pour être cassant. A la vérité, il n'est pas susceptible de recevoir un beau poli, comme l'ambre jaune ou le succin; mais lorsqu'on le frotte, sa rudesse se détruit, et sa surface devient

---

(1) »« Recherches du docteur Swediawer, publiées dans les Transactions philosophiques, et traduites en français, par M. Vigarous, docteur en médecine. — Journal de physique, octobre 1784. »«

aussi lisse que celle d'un savon très-compacte, ou même de la stéatite. Si on le racle avec un couteau, il adhère, comme la cire, au tranchant de la lame. Il conserve aussi, comme la cire, l'impression des ongles ou des dents. Une chaleur modérée le ramollit, le rend onctueux, le fait fondre en huile épaisse et noirâtre, fumer, et se volatiser par dégrés, en entier, et sans produire du charbon, mais en laissant à sa place une tache noire, lorsqu'il se volatilise sur du métal. Si ce métal est rouge, l'ambre se fond, s'enflamme, se boursouffle, fume et s'évapore avec rapidité sans former aucun résidu, sans laisser aucune trace de sa combustion. Approché d'une bougie allumée, cet ambre prend feu et se consume en répandant une flamme vive. Une aiguille rougie le pénètre, le fait couler en huile noirâtre, et paroît, lorsqu'elle est retirée, comme si on l'avoit trempée dans de la cire fondue.

L'humidité, ou au moins l'eau de la mer, peut ramollir l'ambre gris, comme la chaleur. En effet, on peut voir dans le Journal de Physique, du mois de mars 1790, que M. Donadei, capitaine au régiment de Champagne, et observateur très-instruit, avoit trouvé sur le rivage de l'océan Atlantique,

dans le fond du golfe de Gascogne, un morceau d'ambre gris, du poids de près d'un hectogramme (trois onces environ), et qui, mou et visqueux, acquit bientôt de la solidité et de la dureté.

L'ambre dont nous nous occupons est communément d'une couleur grise, ainsi que son nom l'annonce; il est d'ailleurs parsemé de taches noirâtres, jaunâtres ou blanchâtres. On trouve aussi quelquefois de l'ambre d'une seule couleur, soit blanchâtre, soit grise, soit jaune, soit brune, soit noirâtre.

Peut-être devroit-on croire, d'après plusieurs observations, que ses nuances varient avec sa consistance.

Son goût est fade; mais son odeur est forte, facile à reconnoître, agréable à certaines personnes, désagréable et même nuisible et insupportable à d'autres. Cette odeur se perfectionne, et, pour ainsi dire, se purifie, à mesure que l'ambre gris vieillit, se dessèche et se durcit; elle devient plus pénétrante et cependant plus suave, lorsqu'on frotte et lorsqu'on chauffe le morceau qui la répand; elle s'exalte par le mélange de l'ambre avec d'autres aromates; elle s'altère et se vicie par la réunion de cette même substance avec d'autres corps; et c'est ainsi

qu'on pourroit expliquer l'odeur d'alcali volatil que répandoit l'ambre gris trouvé sur les bords du golfe de Gascogne par M. Donadei, et qui se dissipa quelque tems après que ce physicien l'eut ramassé.

L'ambre gris est si léger, qu'il flotte non seulement sur la mer, mais encore sur l'eau douce.

Il se présente en boules irrégulières : les unes montrent dans leur cassure un tissu grenu ; d'autres sont formées de couches presque concentriques de différentes épaisseurs, et qui se brisent en écailles.

Le grand diamètre de ces boules varie ordinairement depuis un douzième jusqu'à un tiers de mètre (de trois à douze pouces); et leur poids, depuis un jusqu'à quinze kilogrammes (de deux à trente livres). Mais on a vu des morceaux d'ambre d'une grosseur bien supérieure. La compagnie des Indes de France exposa à la vente de l'Orient, en 1755, une boule d'ambre qui pesoit soixante-deux kilogrammes (cent vingt-quatre livres). Un pêcheur américain d'Antigoa a trouvé dans le ventre d'un cétacée, à seize myriamètres (trente-deux lieues) au sud-est des îles du vent, un morceau d'ambre pesant soixante-cinq kilogrammes (cent trente livres), et

qu'il a vendu 500 livres sterling. La compagnie des Indes orientales de Hollande a donné onze mille rixdalers à un roi de Tidor pour une masse d'ambre gris, du poids de quatre-vingt-onze kilogrammes (cent quatre-vingt-deux livres) (1). Nous devons dire cependant que rien ne prouve que ces masses n'aient pas été produites artificiellement par la fusion, la réunion et le refroidissement gradué de plusieurs boules ou morceaux naturels. Mais quoi qu'il en soit, l'état de mollesse et de liquidité que plusieurs causes peuvent donner à l'ambre gris, et qui doit être son état primitif, explique comment ce corps odorant peut se trouver mêlé avec plusieurs substances très-différentes de cet aromate, telles que des fragmens de végétaux, des débris de coquilles, des arêtes ou d'autres parties de poisson.

Mais, indépendamment de cette introduction accidentelle et extraordinaire de corps étrangers dans l'ambre gris, cette substance renferme presque toujours des becs ou plutôt des mâchoires du mollusque auquel Linné

---

(1) Tous ces faits et quelques autres sont rapportés dans mon addition aux articles du succin et de l'ambre gris, vol. IX de cet ouvrage, p. 248.

a donné le nom de *sepia octopodia* .... (1). Ce sont ces mâchoires, ou leurs fragmens, qui produisent ces taches jaunâtres, noirâtres ou blanchâtres, si nombreuses sur l'ambre gris.

On a publié différentes opinions sur la production de cet aromate. Plusieurs naturalistes l'ont regardé comme un bitume, comme une huile minérale, comme une sorte de pétrole. Epaissi par la chaleur du soleil et durci par un long séjour au milieu de l'eau salée, avalé par le cachalot macrocéphale ou par d'autres cétacées, et soumis aux forces ainsi qu'aux sucs digestifs de son estomac, il éprouveroit dans l'intérieur de ces animaux une altération plus ou moins grande. D'habiles chimistes, tels que Geoffroy, Neuman, Grim et Brow, ont adopté cette opinion, parce qu'ils ont retiré de l'ambre gris quelques produits analogues à ceux des bitumes. Cette substance leur a donné, par l'analyse, une liqueur acide, un sel acide concret, de l'huile et un résidu charbonneux. Mais, comme l'observe notre

(1) Voyez, dans cet ouvrage, le vol. I de l'histoire naturelle des mollusques, où l'on trouvera celle des sèches, ainsi que des observations sur l'ambre gris.

collègue Fourcroy, ces produits appartiennent à beaucoup d'autres substances qu'à des bitumes. De plus, l'ambre gris est dissoluble, en grande partie, dans l'alcohol et dans l'éther; sa dissolution est précipitée par l'eau comme celle des résines, et les bitumes sont presque insolubles dans ces liquides.

D'autres naturalistes, prenant les fragmens de mâchoires de mollusque disséminés dans l'ambre gris pour des portions de becs d'oiseau, ont pensé que cette substance provenoit d'excrémens d'oiseaux qui avoient mangé des herbes odoriférantes.

Quelques physiciens n'ont considéré l'ambre gris que comme le produit d'une sorte d'écume rendue par des phoques, ou un excrément de crocodile.

Pomet, Lémery, et Formey de Berlin, ont cru que ce corps n'étoit qu'un mélange de cire et de miel, modifié par le soleil et par les eaux de la mer, de manière à répandre une odeur très-suave.

Dans ces dernières hypothèses, des cétacées auroient avalé des morceaux d'ambre gris entraînés par les vagues et flottant sur la surface de l'Océan; et cet aromate, résultat d'un bitume, ou composé de cire et de miel, ou d'écume de phoque, ou de fiente d'oiseau,

ou

ou d'excrémens de crocodile roulé par les flots et transporté de rivage en rivage pendant son état de mollesse, auroit pu rencontrer, retenir et s'attacher plusieurs substances étrangères, et particulièrement des dépouilles d'oiseaux, de poissons, de mollusques, de testacées.

Des physiciens plus rapprochés de la vérité ont dit, avec Clusius, que l'ambre gris étoit une substance animale produite dans l'estomac d'un cétacée, comme une sorte de bézoard. Dudley a écrit, dans les Transactions philosophiques, tome XXIII, que l'ambre étoit une production semblable au musc ou au castoreum, et qui se formoit dans un sac particulier, placé au dessus des testicules d'un cachalot; que ce sac étoit plein d'une liqueur analogue par sa consistance à de l'huile, d'une couleur d'orange foncée, et d'une odeur très-peu différente de celle des morceaux d'ambre qui nageoient dans ce fluide huileux; que l'ambre sortoit de ce sac par un conduit situé le long du pénis; et que les cétacées mâles pouvoient seuls le contenir.

D'autres auteurs ont avancé que ce sac n'étoit que la vessie de l'urine, et que les boules d'ambre étoient des concrétions ana-

logues aux pierres que l'on trouve dans la vessie de l'homme et de tant d'animaux : mais le savant docteur Swediawer a fait remarquer avec raison, dans l'excellent travail qu'il a publié sur l'ambre gris (1), que l'on trouve des morceaux de cet aromate dans les cachalots femelles comme dans les mâles, et que les boules qu'elles renferment sont seulement moins grosses et souvent moins recherchées. Il a montré que la formation de l'ambre dans la vessie, et l'existence d'un sac particulier, étoient entièrement contraires aux résultats de l'observation ; il a fait voir que ce prétendu sac n'est autre chose que le cœcum du macrocéphale, lequel cœcum a plus d'un mètre (trois pieds) de longueur ; et après avoir rappelé que, suivant Kœmpfer, l'ambre gris nommé par les japonais excrément de baleine (kusura no fu), étoit en effet un excrément de ce cétacée, il a exposé la véritable origine de cette substance singulière, telle que la démontrent des faits bien constatés.

L'ambre gris se trouve dans le canal intestinal du macrocéphale, à une distance de

(1) »« Transactions philosophiques. »«

l'anus, qui varie entre un et plusieurs mètres. Il est parsemé de fragmens de mâchoires du mollusque nommé *seiche*, parce que le cachalot macrocéphale se nourrit principalement de ce mollusque, et que ces mâchoires sont d'une substance de corne qui ne peut pas être digérée.

Il n'est qu'un produit des excrémens du cachalot ; mais ce résultat n'a lieu que dans certaines circonstances, et ne se trouve pas par conséquent dans tous les individus. Il faut, pour qu'il existe, qu'une cause quelconque donne au cétacée une maladie assez grave, une constipation forte, qui se dénote par un affoiblissement extraordinaire, par une sorte d'engourdissement et de torpeur, se termine quelquefois d'une manière funeste à l'animal, par un abcès à l'abdomen, altère les excrémens, et les retient pendant un tems assez long pour qu'une partie de ces substances se ramasse, se coagule, se modifie, se consolide, et présente enfin les propriétés de l'ambre gris.

L'odeur de cet ambre ne doit pas étonner. En effet, les déjections de plusieurs mammifères, tels que les bœufs, les porcs, etc. répandent, lorsqu'elles sont gardées pendant quelque tems, une odeur semblable à celle

de l'ambre gris. D'ailleurs, on peut observer, avec Romé de Lille (1), que les mollusques dont se nourrit le macrocéphale, et dont la substance fait la base des excrémens de ce cétacée, répandent pendant leur vie, et même après qu'ils ont été desséchés, des émanations odorantes très-peu différentes de celles de l'ambre, et que ces émanations sont très-remarquables dans l'espèce de ces mollusques qui a reçu, soit des grecs anciens, soit des grecs modernes, les noms de *eledone*, *bolitaine*, *osmylos* et *moschites*, parce qu'elle sent le musc (2).

L'ambre gris est donc une portion des excrémens du cachalot macrocéphale ou d'autres cétacées, endurcie par les suites d'une maladie, et mêlée avec quelques parties d'alimens non digérés. Il est répandu dans le canal intestinal en boules ou morceaux irréguliers, dont le nombre est quelquefois de quatre ou de cinq.

Les pêcheurs exercés connoissent si le cachalot qu'ils ont sous les yeux contient de l'ambre gris.

---

(1) »« Journal de physique, novembre 1784. »«

(2) »« Rondelet, Histoire des poissons, première partie, lib. 17, chap. 6. — Troisième espèce de poulpe. »«

Lorqu'après l'avoir harponné ils le voient rejeter tout ce qu'il a dans l'estomac, et se débarrasser très-promptement de toutes ses matières fécales, ils assurent qu'ils ne trouveront pas d'ambre gris dans son corps : mais lorsqu'il leur présente des signes d'engourdissement et de maladie, qu'il est maigre, qu'il ne rend pas d'excrémens, et que le milieu de son ventre forme une grosse protubérance, ils sont sûrs que ses intestins contiennent l'ambre qu'ils cherchent. Le capitaine Colnett dit, dans la relation de son voyage, que, dans certaines circonstances, l'on coupe la queue et une partie du corps du cachalot, de manière à découvrir la cavité du ventre, et qu'on s'assure alors facilement de la présence de l'ambre gris, en sondant les intestins avec une longue perche.

Mais de quelque manière qu'on ait reconnu l'existence de cet ambre dans l'individu harponné, ou trouvé mort et flottant sur la surface de la mer, on lui ouvre le ventre, en commençant par l'anus, et en continuant jusqu'à ce qu'on ait atteint l'objet de sa recherche.

..... L'ambre contenu dans le canal intestinal du macrocéphale n'a pas le même

dégré de dureté que celui qui flotte sur l'Océan, ou que les vagues ont rejeté sur le rivage : dans l'instant où on le retire du corps du cétacée, il a même encore la couleur et l'odeur des véritables excrémens de l'animal à un si haut dégré, qu'il n'en est distingué que par un peu moins de mollesse; mais, exposé à l'air, il acquiert bientôt la consistance et l'odeur forte et suave qui le caractérisent.

On a vu de ces morceaux d'ambre entraînés, par les mouvemens de l'Océan, sur les côtes du Japon, de la mer de la Chine, des Moluques, de la Nouvelle - Hollande occidentale (1), du grand golfe de l'Inde, des Maldives, de Madagascar, de l'Afrique orientale et occidentale, du Mexique occidental, des îles Gallapagos, du Brésil, des îles Bahama, de l'île de la Providence, et même à des latitudes plus éloignées de la ligne, dans le fond du golfe de Gascogne, entre l'embouchure de l'Adour et celle de la Gironde, où M. Donadei a reconnu cet

(1) »« Auprès de la rivière des Cygnes. (Journal manuscrit du naturaliste Levilain, embarqué avec le capitaine Baudin, pour une expédition de découvertes.) »«

aromate, et où, dix ans auparavant, la mer en avoit rejeté une masse du poids de quarante kilogrammes (quatre-vingts livres). Ces morceaux d'ambre délaissés sur le rivage sont, pour les pêcheurs, des indices presque toujours assurés du grand nombre de cachalots qui fréquentent les mers voisines. Et en effet, le golfe de Gascogne, ainsi que l'a remarqué M. Donadei, termine cette portion de l'océan Atlantique septentrional qui baigne les bancs de Terre-Neuve, autour desquels naviguent beaucoup de cachalots, et qu'agitent si souvent des vents qui soufflent de l'est, et poussent les flots contre les rivages de France. D'un autre côté, M. Levilain a vu non seulement une grande quantité d'ossemens de cétacée gisans sur les bords de la Nouvelle-Hollande, auprès de morceaux d'ambre gris, mais encore la mer voisine peuplée d'un grand nombre de cétacées, et bouleversée pendant l'hyver par des tempêtes horribles, qui précipitent sans cesse vers la côte les vagues amoncelées; et c'est d'après cette certitude de trouver beaucoup de cachalots auprès des rives où l'on avoit vu des morceaux d'ambre, que la pêche particulière du macrocéphale, et

d'autres cétacées, auprès de Madagascar, a été dans le tems proposée en Angleterre.

L'ambre gris, gardé pendant plusieurs mois, se couvre, comme le chocolat, d'une poussière grisâtre. Mais, indépendamment de cette décomposition naturelle, on ne peut souvent se le procurer par le commerce, qu'altéré par la fraude. On le falsifie communément en le mêlant avec des fleurs de riz, du styrax ou d'autres résines (1). Il peut aussi être modifié par les sucs digestifs de plusieurs oiseaux d'eau qui l'avalent, et le rendent sans beaucoup changer ses propriétés; et M. Donadei a écrit que les habitans de la côte qui borde le golfe de Gascogne, appeloient *renardé* l'ambre dont la nuance étoit noire; que, suivant eux, on ne trouvoit cet ambre noir que dans des forêts voisines du rivage, mais élevées au dessus de la portée des plus hautes vagues; et que cette variété d'ambre tenoit sa couleur particulière des forces intérieures des renards, qui étoient très-avides d'ambre gris, n'en altéroient que foiblement les fragmens, et cependant ne les rendoient qu'après en avoir changé la couleur.

---

(1) »« Mémoire du docteur Swediawer, déjà cité. »«

L'ambre gris a été autrefois très-recommandé en médecine. On l'a donné en substance ou en teinture alcoholique. On s'en est servi pour l'essence d'Hofmann, pour la teinture royale du codex de Paris, pour des trochisques de la pharmacopée de Wirtemberg, etc. On l'a regardé comme stomachique, cordial, antispasmodique. On a cité des effets surprenans de cette substance dans les maladies convulsives les plus dangereuses, telles que le tétanos et l'hydrophobie. Le docteur Swediawer rapporte que cet aromate a été très-purgatif pour un marin qui en avoit pris un décagramme et demi (trois gros) après l'avoir fait fondre au feu. Dans plusieurs contrées de l'Asie et de l'Afrique, on en fait un grand usage dans la cuisine, suivant le docteur Swediawer. Les pélerins de la Mecque en achètent une grande quantité, pour l'offrir à la place de l'encens. Les turcs ont recours à cet aromate comme à un aphrodisiaque.

Mais il est principalement recherché pour les parfums : il en est une des bases les plus fréquemment employées. On le mêle avec le musc, qu'il atténue, et dont il tempère les effets au point d'en rendre l'odeur plus douce et plus agréable. Et c'est enfin une

des substances les plus divisibles, puisque la plus petite quantité d'ambre suffit pour parfumer, pendant un tems très-long, un espace très-étendu (1).

Ne cessons cependant pas de parler de l'ambre gris sans faire observer que l'altération qui produit cet aromate n'a lieu que dans les cétacées dont la tête, le corps et la queue, organisés d'une manière particulière, renferment de grandes masses d'adipocire ; et il semble que l'on a voulu indiquer cette analogie en donnant à l'adipocire le nom d'ambre blanc, sous lequel cette matière blanche a été connue dans plusieurs pays.

Nous venons d'examiner les deux substances singulières que produit le cachalot macrocéphale ; continuons de rechercher les

---

(1) »« Lorsque le docteur Swediawer a publié son travail, l'ambre gris se vendoit à Londres une livre sterling les trois décagrammes (près d'un once) ; et, suivant M. Donadei, l'ambre gris, trouvé sur les côtes du golfe de Gascogne, étoit vendu, en 1790, à peu près le même prix dans le commerce, où on le regardoit comme apporté des grandes Indes, quoique les pêcheurs n'en vendissent le même poids à Bayonne ou à Bordeaux que 5 ou 6 francs. »«

attributs et les habitudes de cette espèce de cétacée.

Il nage avec beaucoup de vîtesse. Plus vif que plusieurs baleines, et même que le nord-caper, ne le cédant par sa masse qu'à la baleine franche, il n'est pas surprenant qu'il réunisse une grande force aux armes terribles qu'il a reçues. Il s'élance au dessus de la surface de l'Océan avec plus de rapidité que les baleines, et par un élan plus élevé. Un cachalot que l'on prit en 1715 auprès des côtes de Sardaigne, et qui n'avoit encore que seize mètres (quarante-huit pieds) de longueur, rompit d'un coup de queue une grosse corde avec laquelle on l'avoit attaché à une barque; et lorsqu'on eut doublé la corde, il ne la coupa pas, mais il entraîna la barque en arrière, quoiqu'elle fût poussée par un vent favorable.

Il est vraisemblable qu'il étoit de l'espèce du macrocéphale. Ce cétacée en effet n'est pas étranger à la Méditerranée. Les anciens n'en ont pas eu cependant une idée nette. Il paroît même que, sans en excepter Pline ni Aristote, ils n'ont pas bien distingué les formes ni les habitudes des grands cétacées, malgré la présence de plusieurs de ces énormes animaux dans la Méditerranée, et malgré

les renseignemens que leurs relations commerciales avec les Indes pouvoient leur procurer sur plusieurs autres. Non seulement ils ont appliqué à leur mysticetus des organes, des qualités ou des gestes du rorqual aussi bien que de la baleine franche, mais encore ils ont attribué à leur baleine des formes ou des propriétés du gibbar, du rorqual et du cachalot macrocéphale ; et ils ont composé leur physalus, des traits de ce même macrocéphale mêlés avec ceux du gibbar. Au reste, on ne peut mieux faire, pour connoître les opinions des anciens au sujet des cétacées, que de consulter l'excellent ouvrage du savant professeur Schneider sur les synonymes des cétacées et des poissons, recueillis par Artédi.

Mais la Méditerranée n'est pas la seule mer intérieure dans laquelle pénètre le macrocéphale : il appartient même à presque toutes les mers. On l'a reconnu dans les parages du Spitzberg; auprès du cap Nord et des côtes de Finmarck ; dans les mers du Groenland; dans le détroit de Davis; dans la plus grande partie de l'océan Atlantique septentrional; dans le golfe britannique, auprès de l'embouchure de l'Elbe, dans lequel un macrocéphale fut poussé par une

violente tempête, échoua et périt, en décembre 1720, auprès de Terre-Neuve; aux environs de Bayonne; non loin du cap de Bonne-Espérance; près du canal de Mosambique, de Madagascar et de l'île de France; dans la mer qui baigne les rivages occidentaux de la Nouvelle-Hollande, où il doit avoir figuré parmi ces troupes d'innombrables et grands cétacées que le naturaliste Levilain a vus attirer des pétrels (1), lutter contre les vagues furieuses, bondir, s'élancer avec force, poursuivre des poissons, et se presser auprès de la terre de Lewin, de la rivière des Cygnes, et de la baie des Chiens-marins, au point de gêner la navigation; vers les côtes de la Nouvelle-Zélande...; près du cap de Corientes du golfe de la Californie; à peu de distance de Guatimala, où le capitaine Colnett rencontra une légion d'individus de cette espèce; autour des îles Gallapagos, à la vue de l'île Mocha et du Chili, où, suivant le même voyageur, la mer paroissoit couverte de cachalots; dans la mer du Brésil, et enfin auprès de notre Finistère.

---

(1) » « Voyez, dans l'article de la baleine franche, ce que nous avons dit, d'après le capitaine anglais Colnett, des troupes de pétrels qui accompagnent celles des plus grands cétacées. » «

En 1784, trente-deux macrocéphales échouèrent sur la côte occidentale d'Audierne, sur la grève nommée *Très-Couaren*. Le professeur Bonaterre a publié dans l'Encyclopédie méthodique, au sujet de ces cétacées, des détails intéressans, qu'il devoit à MM. Bastard, Chappuis le fils, Derrien et Lecoz... Le 13 mars, on vit avec surprise une multitude de poissons se jeter à la côte, et un grand nombre de marsouins entrer dans le port d'Audierne. Le 14, à six heures du matin, la mer étoit fort grosse, et les vents souffloient du sud-ouest avec violence. On entendit vers le cap Estain des mugissemens extraordinaires, qui retentissoient dans les terres à plus de quatre kylomètres (une lieue). Deux hommes, qui côtoyoient alors le rivage, furent saisis de frayeur, sur-tout lorsqu'ils aperçurent un peu au large des animaux énormes, qui s'agitoient avec violence, s'efforçoient de résister aux vagues écumantes qui les rouloient et les précipitoient vers la côte, battoient bruyamment les flots soulevés, à coups redoublés de leur large queue, et rejetoient avec vivacité par leurs évents une eau bouillonnante, qui s'élançoit en sifflant. L'effroi des spectateurs augmenta lorsque les premiers de ces céta-

cées, n'opposant plus à la mer qu'une lutte inutile, furent jetés sur le sable; il redoubla encore lorsqu'ils les virent suivis d'un très-grand nombre d'autres colosses vivans. Les macrocéphales étoient cependant encore jeunes; les moins grands n'avoient guère plus de douze mètres (trente-six pieds) de longueur, et les plus grands n'en avoient pas plus de quinze ou seize (quarante-cinq à quarante-huit pieds). Ils vécurent sur le sable vingt-quatre heures ou environ.

Il ne faut pas être étonné que des milliers de poissons, troublés et effrayés, aient précédé l'arrivée de ces cétacées, et fui rapidement devant eux. En effet, le macrocéphale ne se nourrit pas seulement du mollusque seiche, que quelques marins anglais appellent *squild* ou *squill*, qui est très-commun dans les parages qu'il fréquente, qui est très-répandu particulièrement auprès des côtes d'Afrique et sur celles du Pérou, et qui y parvient à une grandeur si considérable, que son diamètre y est quelquefois de plus d'un tiers de mètre.... Il n'ajoute pas seulement d'autres mollusques à cette nourriture; il est aussi très-avide de poisson, notamment de cycloptères. On peut voir dans Duhamel qu'on a trouvé des poissons de deux mètres

(six pieds) de longueur dans l'estomac du macrocéphale. Mais voici des ennemis bien autrement redoutables, dont ce cétacée fait ses victimes. Il poursuit les phoques, les baleinoptères à bec, les dauphins vulgaires. Il chasse les requins avec acharnement; et ces squales, si dangereux pour tant d'autres animaux, sont, suivant Otho Fabricius, saisis d'une telle frayeur à la vue du terrible macrocéphale, qu'ils s'empressent de se cacher sous le sable ou sous la vase, qu'ils se précipitent au travers des écueils, qu'ils se jettent contre les rochers avec assez de violence pour se donner la mort, et qu'ils n'osent pas même approcher de son cadavre, malgré l'avidité avec laquelle ils dévorent les restes des autres cétacées. D'après la relation du voyage en Islande de MM. Olafsen et Povelsen, on ne doit pas douter que le macrocéphale ne soit assez vorace pour saisir un bâteau pêcheur, le briser dans sa gueule, et engloutir les hommes qui le montent: aussi les pêcheurs islandais redoutent-ils son approche. Leurs idées superstitieuses ajoutent à leur crainte, au point de ne pas leur permettre de prononcer en haute mer le véritable nom du macrocéphale; et ne négligeant rien pour l'éloigner, ils jettent dans la mer, lorsqu'ils

lorsqu'ils aperçoivent ce féroce cétacée, du soufre, des rameaux de genevrier, des noix muscades, de la fiente de bœuf récente, ou tâchent de le détourner par un grand bruit et par des cris perçans.

Le macrocéphale cependant rencontre dans de grands individus, ou dans d'autres habitans des mers que ceux dont il veut faire sa proie, des rivaux contre lesquels sa puissance est vaine. Une troupe nombreuse de macrocéphales peut même être forcée de combattre contre une autre troupe de cétacées redoutables par leur force ou par leurs armes. Le sang coule alors à grands flots sur la surface de l'Océan, comme lorsque des milliers de harponneurs attaquent plusieurs baleines ; et la mer se teint en rouge sur un espace de plusieurs kilomètres (une lieue environ) (1).

(1) »« Traduction du Voyage en Islande de MM. Olafsen et Povelsen, tom. IV, p. 439.

Le P. Feuillée dit, dans le recueil des observations qu'il avoit faites en Amérique (tome I, pag. 395), qu'auprès de la côte du Pérou il vit l'eau de la mer mêlée avec un sang fétide ; que, selon les indiens, ce phénomène avoit lieu tous les mois, et que ce sang provenoit, suivant ces mêmes indiens, d'une évacuation à laquelle les baleines femelles étoient sujettes

Au reste, n'oublions pas de faire attention à ces mugissemens qu'ont fait entendre les cachalots échoués dans la baie d'Audierne, et de rappeler ce que nous avons dit des sons produits par les cétacées, dans l'article de la baleine franche et dans celui de la baleinoptère jubarte.

La contrainte, la douleur, le danger, la rage n'arrachent peut-être pas seuls des sons plus ou moins forts et plus ou moins expressifs aux cétacées, et particulièrement au cachalot macrocéphale. Peut-être le sentiment le plus vif de tous ceux que les animaux peuvent éprouver leur inspire-t-il aussi des sons particuliers qui l'annoncent au loin. Les macrocéphales du moins doivent rechercher leur femelle avec une sorte de fureur. Ils s'accouplent comme la baleine franche; et pour se livrer à leurs amours avec moins d'inquiétude ou de trouble, ils se rassemblent, dans le tems de leur union la plus intime avec

---

chaque mois, et lorsqu'elles étoient en chaleur. Les combats que se livrent les cétacées, et le nombre de ceux qui périssent sous les coups des pêcheurs, suffisent pour expliquer le fait observé par le P. Feuillée, sans qu'on ait besoin d'avoir recours aux idées des indiens. »«

leur femelle, auprès des rivages les moins fréquentés. Le capitaine Colnett dit, dans la relation de son voyage, que les environs des îles Gallapagos sont, dans le printems, le rendez-vous de tous les cachalots macrocéphales (*sperma ceti*) des côtes du Mexique, de celles du Pérou, et du golfe de Panama; qu'ils s'y accouplent, et qu'on y voit de jeunes cachalots qui n'ont pas deux mètres (six pieds) de longueur.

On a écrit que le tems de la gestation est de neuf ou dix mois, comme pour la baleine franche; que la mère ne donne le jour qu'à un petit, et tout au plus à deux. M. Lecoz... et M. Chappuis, que j'ai déjà cités, ont communiqué dans le tems au professeur Bonaterre, qui l'a publiée, une observation bien précieuse à ce sujet.

Les trente-un cachalots échoués en 1784, auprès d'Audierne, étoient presque tous femelles. L'equinoxe du printems approchoit: deux de ces femelles mirent bas sur le rivage. Cet évènement, hâté peut-être par tous les efforts qu'elles avoient faits pour se soutenir en pleine mer, et par la violence avec laquelle les flots les avoient poussées sur le sable, fut précédé par des explosions bruyantes. L'une donna deux petits, et

l'autre un seul. Deux furent enlevés par les vagues : le troisième, qui resta sur la côte, étoit bien conformé, n'avoit pas encore de dents, et sa longueur étoit de trois mètres et demi (dix pieds neuf pouces environ); ce qui pourroit faire croire que les jeunes cachalots vus par M. Colnett auprès des îles Gallapagos lui ont paru moins longs qu'un double mètre (six pieds), à cause de la distance à laquelle il a dû être de ces jeunes cétacées, et de la difficulté de les observer au milieu des flots, qui devoient souvent les cacher en partie.

La mère montre pour son petit une affection plus grande encore que dans presque toutes les autres espèces de cétacées. C'est peut-être à un macrocéphale femelle qu'il faut rapporter le fait suivant, que l'on trouve dans la relation du voyage de Fr. Pyrard (1). Cet auteur raconte que, dans la mer du Brésil, un grand cétacée voyant son petit pris par des pêcheurs, se jeta avec une telle furie contre leur barque, qu'il la renversa, et précipita dans la mer son petit, qui par-là fut délivré, et les pêcheurs, qui ne se sauvèrent qu'avec peine.

---

(1) »« Seconde partie, p. 208. »«

Ce sentiment de la mère pour le jeune cétacée auquel elle a donné le jour, se retrouve même dans presque tous les macrocéphales pour les cachalots avec lesquels ils ont l'habitude de vivre. Nous lisons dans la relation du voyage du capitaine Colnett, que lorsqu'on attaque une troupe de macrocéphales, ceux qui sont déjà pris sont bien moins à craindre pour les pêcheurs que leurs compagnons encore libres, lesquels, au lieu de plonger dans la mer ou de prendre la fuite, vont avec audace couper les cordes qui retiennent les premiers, repousser ou immoler leurs vainqueurs, et leur rendre la liberté.

Mais les efforts des macrocéphales sont aussi vains que ceux de la baleine franche. Le génie de l'homme dominera toujours l'intelligence des animaux, et son art enchaînera la force des plus redoutables. On pêche avec succès les macrocéphales, non seulement dans notre hémisphère, mais dans l'hémisphère austral; et à mesure que d'illustres exemples et de grandes leçons apprennent aux navigateurs à faire avec facilité ce qui naguère étoit réservé à l'audace éclairée des Magellan, des Bougainville et des Cook, les stations et le nombre des pêcheurs

de cachalots, ainsi que d'autres grands cétacées dont on recherche l'huile, les fanons, l'ambre ou l'adipocire, se multiplient dans les deux océans. Ces pêcheries ouvrent de nouvelles sources de richesses, et créent de nouvelles pépinières de marins pour les anglais et pour les américains des Etats-Unis, ce peuple que la nature, la liberté et la philosophie appellent aux plus belles destinées, et qui l'emporte déjà sur tant d'autres nations par l'habileté et la hardiesse avec laquelle il parcourt la mer comme ses belles contrées, et recueille les trésors de l'Océan aussi facilement que les moissons de ses campagnes.....

Les macrocéphales résistent plus long-tems que beaucoup d'autres cétacées aux blessures que leur font la lance et le harpon des pêcheurs. On ne leur arrache que difficilement la vie, et on assure qu'on a vu de ces cachalots respirer encore, quoique privés de parties considérables de leur corps que le fer avoit désorganisées au point de les faire tomber en putréfaction.

Il faut observer que cette force avec laquelle les organes du cachalot retiennent, pour ainsi dire, la vie, quoiqu'étroitement liés avec d'autres organes lésés, altérés et

presque détruits, appartient à une espèce de cétacée qui a moins besoin que les autres animaux de sa famille de venir respirer à la surface des mers le fluide de l'atmosphère, et qui par conséquent peut vivre sous l'eau pendant plus de tems.....

La peau, le lard, la chair, les intestins et les tendons du cachalot macrocéphale sont employés dans plusieurs contrées septentrionales aux mêmes usages que ceux du narwal vulgaire. Ses dents et plusieurs de ses os y servent à faire des instrumens ou de pêche ou de chasse. Sa langue cuite y est recherchée comme un très-bon mets. Son huile, suivant plusieurs auteurs, donne une flamme claire sans exhaler de mauvaise odeur, et l'on peut faire une colle excellente avec les fibres de ses muscles. Réunissez à ces produits l'adipocire et l'ambre gris, et vous verrez combien de motifs peuvent inspirer à l'homme entreprenant et avide le desir de chercher le macrocéphale au milieu des frimas et des tempêtes, et de le provoquer jusqu'au bout du monde. »«

LE CACHALOT TRUMPO (1).

SECONDE ESPÈCE.

..... »» La longueur de la tête énorme du trumpo peut surpasser la moitié de la longueur totale du cétacée ; et cependant le trumpo, entièrement développé, a plus de vingt-trois mètres (soixante-neuf pieds) de

(1) »« *Catodon trumpo. Cachalot de la Nouvelle-Angleterre.* Par les habitans de Bermudes, *trumpo.* Par les anglais, *sperma ceti whale.*

Cachalot trnmpo. Bonaterre, planches de l'Encycl. méthod. — Dudley, Philosoph. transact. n° 357.

Cetus (Novæ Angliæ) bipinnis , fistulâ in cervice, dorso gibboso. Briss. Regn. anim. p. 360, n° 3 (*).

Dudleyi balæna. Klein, Miss. pisc. 2, p. 15. — Mémoires de l'académie des sciences, année 1741, 26. — Robertson, Philos. trans. vol. LX.

Blund headed. Pennant, Zool. brit. vol. III, p. 61.

Cachalot trumpo. Edition de Bloch, publiée par R. R. Castel.

Cachalot trumpo. Histoire des pêches des hollandais dans les mers du nord, traduite du hollandais en français, par Bernard Dereste; tom. I, p. 163. »«

(*) — Lin. Syst. nat. edit. Gmel. gen. 39, sp. 2, var. g.

long. La tête de ce cachalot est donc longue de douze mètres. Quel réservoir d'adipocire ! (1)

La mâchoire supérieure beaucoup plus longue et beaucoup plus large que l'inférieure, reçoit dans des alvéoles les dents qui garnissent la mâchoire d'en-bas. La partie antérieure de la tête, convexe dans presque tous les sens, représente une grande portion d'un immense ellipsoïde, tronqué par devant de manière à y montrer très en grand l'image d'un mufle de taureau gigantesque.

Les dents dont la mâchoire inférieure est armée, ne sont, le plus souvent, qu'au nombre de dix-huit de chaque côté. Chacune de ces dents est droite, grosse, pointue, blanche comme le plus bel ivoire, et longue de près de deux décimètres (sept pouces environ).

L'œil est petit, placé au delà de l'ouver-

---

(1) Quelle que soit la justesse de cette expression proposée par M. Fourcroy et adoptée par M. de Lacépède, pour désigner la substance qui se trouve dans la cavité de la tête des cachalots, il est probable que l'on continuera long-tems à l'appeler *blanc de baleine.*

ture de la bouche, et plus élevé que cette ouverture.

On voit, à l'extrémité supérieure du museau, une bosse dont la sommité présente l'orifice des évents, lequel a très-souvent plus d'un tiers de mètre (un pied environ) de largeur.

Au delà de cette sommité, le dessus de la tête forme une grande convexité, séparée de celle du dos, qui est plus large, plus longue et plus élevée, par un enfoncement très-sensible, que l'on seroit tenté de prendre pour la nuque. Mais au lieu de trouver cet enfoncement au delà de la tête et au dessus du cou, on le voit avec étonnement correspondre au milieu de la mâchoire inférieure, et n'être pas moins éloigné de l'œil que de l'éminence des évents, et c'est à l'endroit où finit la tête et où le corps commence, que le cétacée montre sa plus grande grosseur, et que sa circonférence est, par exemple, de quatorze mètres (quarante-deux pieds), lorsqu'il en a vingt-quatre (soixante-douze pieds) de longueur.

La bosse dorsale ressemble beaucoup à la sommité des évents; mais elle est plus haute et plus large à sa base. Elle correspond à

l'intervalle qui sépare l'anus des parties sexuelles.

Les bras ou nageoires pectorales sont extrêmement courts.

La peau est douce au toucher, et d'un gris noirâtre sur presque toute la surface du trumpo. La graisse que cette peau recouvre, fournit une huile qui, dit-on, est moins âcre et plus claire que l'huile de la baleine franche (1).

De plus, un trumpo mâle qui échoua en avril 1741 près de la barre de Bayonne, et de l'embouchure de la rivière de l'Adour, donna dix tonneaux d'adipocire .... d'une qualité supérieure à celui du macrocéphale, et qu'on retira de la cavité antérieure de sa tête (2). On trouva aussi dans son intérieur une boule d'ambre gris, du poids de soixante-cinq hectogrammes (treize livres).

---

(1) »« Histoire des pêches hollandaises, traduction de Bernard Dereste; tom. I, p. 163.»«

(2) »« Ce trumpo avoit plus de seize mètres (quarante-huit pieds) de longueur totale. Sa circonférence, à l'endroit le plus gros du corps, étoit de neuf mètres (vingt-sept pieds); le diamètre de l'orifice des évents, d'un tiers de mètre (un pied); la distance de l'extrémité de la caudale à l'anus, de près de cinq mètres (cinq pieds); la longueur de l'anus, d'un

On a cru que, tout égal d'ailleurs, le trumpo étoit plus agile, plus audacieux et plus redoutable que les autres cachalots : mais il paroît qu'il a plus de confiance dans la force de ses mâchoires, la grandeur et le nombre de ses dents, que dans la masse et la vîtesse de sa queue; car on assure que lorsqu'il est blessé, il se retourne de manière à se défendre avec sa gueule.

Le trumpo se plaît dans la mer qui baigne la Nouvelle-Angleterre, et auprès des Bermudes : mais on l'a vu ausssi dans les eaux du Groenland, dans le golfe Britannique et dans celui de Gascogne ....

---

tiers de mètre (un pied); la largeur de cette ouverture, d'un sixième de mètre (six pouces); la distance de l'anus à la verge, de deux mètres (six pieds); la longueur de la gaine qui entoure la verge, d'un demi-mètre (un pied et demi); le diamètre de cette gaine, d'un tiers de mètre (un pied); la longueur de la verge, d'un mètre et un tiers (quatre pieds); et la hauteur de la bosse du dos, d'un tiers de mètre (un pied). »«

LE CACHALOT SVINEVAL (1).

TROISIÈME ESPÈCE.

»« Nous n'appelons pas ce cétacée le petit cachalot, parce que nous allons en décrire un qui lui est inférieur par ses dimensions. .... Nous conservons au cachalot dont nous nous occupons dans cet article, le nom de *svinehval* qu'on lui donne en Norvège et dans plusieurs autres contrées du Nord ; ou plutôt, de cette dénomination de *svinehval* nous avons tiré celle de *svineval*, plus aisée à prononcer.

Ce cétacée a la tête arrondie, l'ouverture

(1) »« *Cato lon svineval. Petit cachalot.* En Norvège, *svine-hval.* En Groenland, *kekutilik.*

Catodon fistula in rostro. Arted. gen. 78, syn. 108.

Petit cachalot. Bonaterre, planches de l'Encycl. méthodique.

Cetus (minor) bipinnis, fistulâ in rostro Brisson, Regn. anim. p. 361, n° 4. — Sibb. Phal. nov. p. 24.

Balæna minor, in inferiore maxillâ tantùm dentata, sine pinna aut spina in dorso. Sibb. Raj. Pisc. »«

Physeter dorso impinni, fistulâ in rostro... physeter catodon Lin. Syst. nat. edit. Gmel. gen. 59, sp. 1.

Nota, que l'espèce indiquée par Othon Fabricius, Faun. groenl. pag. 26, ne peut être regardée comme la même que celle de cet article.

de la bouche petite ; la mâchoire inférieure plus étroite que celle d'en haut, et garnie, des deux côtés, de dents qui correspondent à des alvéoles creusés dans la mâchoire supérieure.

On à trouvé souvent ces dents usées au point de se terminer dans le haut par une surface plate, presque circulaire, et sur laquelle on voyoit plusieurs lignes concentriques qui marquoient les différentes couches de la dent. Ces dents, diminuées dans leur longueur par le frottement, avoient à peine deux centimètres (huit à neuf lignes environ) de hauteur au dessus de la gencive.

L'orifice des évents, situé à l'extrémité de la partie supérieure du museau a été pris, par quelques observateurs, pour une ouverture de narines ; et c'est ce qui a pu faire croire que le svineval n'avoit pas d'évents proprement dits.

Une éminence raboteuse et calleuse est placée sur le dos.

Les svinevals vivent en troupes dans les mers septentrionales. Vers la fin du dernier siècle, cent deux de ces cachalots échouèrent dans l'une des Orcades : les plus grands n'avoient que huit mètres (vingt-quatre pieds) de longueur .... »«.

LE CACHALOT BLANCHATRE (1).

QUATRIÈME ESPÈCE.

»« Ce cétacée paroît de loin avoir beaucoup de rapports avec la baleine franche; mais on distingue aisément cependant la forme de sa tête, plus alongée que celle de cette baleine, et la figure du museau, moins arrondi que celui du premier des cétacées.

Ses dents sont fortes, mais émoussées à leur extrémité; elles sont d'ailleurs comprimées et courbées. Sa couleur est d'un blanc mêlé de teintes jaunes.

Sa longueur n'excède pas souvent cinq ou six mètres : il est donc bien inférieur, par ses dimensions et par sa force, aux cachalots dont nous venons de parler. On l'a rencontré dans le détroit de Davis .... »«.

---

(1) »« *Catodon albicans. Sperma ceti.*

Cetus albicans, bipinnis, ex albo flavescens...... dorso lævi. Brisson, Regn. anim. p. 359, n° 2 (*).

Weisfisch. Martens, Spitzb. p. 94.

Balæna albicans, weisfisch Martensii et Zorgdrageri. Klein, Misc. pisc. 2, p. 12.

Poisson blanc : hviidfiske. Eggede, Groenl. p. 55.

Albus piscis cetaceus. Raj. Pisc. p. 11. »«

(*) — Lin. Syst. nat. edit. Gmel. gen. 39, sp. 2, var. *b*.

LES PHYSALES....

LE PHYSALE CYLINDRIQUE (1).

Voyez la planche III, *figure* 2.

»« PLUSIEURS naturalistes ont confondu ce cétacée avec le microps dont nous parlerons bientôt; mais il est même d'un genre différent de celui qui doit comprendre ce dernier animal. Il n'appartient pas non plus à la famille des cachalots proprement dits : la position de ses évents auroit suffi pour nous obliger à l'en séparer. Nous avons donc considéré cette espèce remarquable, hors des deux groupes que nous avons formés de tous les autres cétacées auxquels on avoit donné

(1) »« *Physalus cylindricus.* Par les hollandais, *walvischwangst.*

Cachalot cylindrique. Bonaterre, planches de l'Encycl. méthodique. — Anderson, Histoire du Groenland, 148.

Cachalot, pris aux environs du cap Nord. Histoire naturelle des pêches des hollandais dans les mers du Nord, traduite en français par M. Bernard Dereste; tom. I, p. 157, pl. 11, fig. *C.* »«

jusqu'à

jusqu'à nous le même nom générique, celui de *cachalot* en français, et de *physeter* en latin ; et nous avons cru devoir distinguer le genre particulier qu'elle forme, par la dénomination de *physalus*, dont on s'est déjà servi pour désigner la force avec laquelle tous les cétacées qu'on a nommés *cachalots* font jaillir l'eau par leurs évents, et qu'on n'avoit pas encore adoptée pour un genre ni même pour une espèce particulière de ces cétacées énormes et armés de dents.

De tous les grands animaux, le physale cylindrique est celui dont les formes ont le plus de cette régularité que la géométrie imprime aux productions de l'art, et qui, vu de loin, ressemble peut-être le moins à un être animé. La forme cylindrique qu'il présente dans la plus grande partie de sa longueur, le feroit prendre pour un immense tronc d'arbre, si on connoissoit un arbre assez gros pour lui être comparé, ou pour une de ces tours antiques que des commotions violentes ont précipitées dans la mer dont elles bordoient le rivage, si on ne le voyoit pas flotter sur la surface de l'Océan.

Sa tête sur-tout ressemble d'autant plus à un cylindre colossal, que la mâchoire inférieure disparoît, pour ainsi dire, au milieu

de celle d'en haut, qui l'encadre exactement, et que le museau, qui paroît tronqué, se termine par une surface énorme, verticale, presque plane et presque circulaire.

Que l'on se suppose placé au devant de ce disque gigantesque, et l'on verra que la hauteur de cette surface verticale peut égaler celle d'un de ces remparts très-élevés qui ceignent les anciennes forteresses. En effet, la tête du physale cylindrique peut être aussi longue que la moitié du cétacée, et sa hauteur peut égaler une très-grande partie de sa longueur.

La mâchoire inférieure est un peu plus courte que celle d'en haut, et d'ailleurs plus étroite. L'ouverture de la bouche, qui est égale à la surface de cette mâchoire inférieure, est donc beaucoup plus longue que large; et cependant elle est effrayante : elle épouvante d'autant plus, que lorsque le cétacée abaisse sa longue mâchoire inférieure, on voit cette mâchoire hérissée, sur ses deux bords, d'un rang de dents pointues, très-recourbées, et d'autant plus grosses qu'elles sont plus près de l'extrémité du museau, au bout duquel on en compte quelquefois une impaire. Ces dents sont au nombre de vingt-quatre ou de vingt-cinq de chaque côté.

Lorsque l'animal relève sa mâchoire, elles entrent dans des cavités creusées dans la mâchoire supérieure. Et quelle victime, percée par ces cinquante pointes dures et aiguës, résisteroit d'ailleurs à l'effort épouvantable des deux mâchoires, qui, comme deux leviers longs et puissans, se rapprochent violemment, et se touchent dans toute leur étendue?

On a écrit que les plus grandes de ces dents d'en bas présentoient un peu la forme et les dimensions d'un gros concombre. On a écrit aussi que l'on trouvoit trois ou quatre dents à la mâchoire supérieure. Ces dernières ressemblent sans doute à ces dents très-courtes à surface plane, et presque entièrement cachées dans la gencive, qui appartiennent à la mâchoire d'en haut du cachalot macrocéphale.

La langue est mobile, au moins latéralement, mais étroite et très-courte.

L'œsophage, au lieu d'être resserré comme celui de la baleine franche, est assez large pour que, suivant quelques auteurs, un bœuf entier puisse y passer. L'estomac avoit plus de vingt-trois décimètres (six pieds quatre pouces environ) de long dans un individu dont une description très-étendue fut

communiquée dans le tems à Anderson; et cet estomac renfermoit des arêtes, des os et des animaux à demi-dévorés.

On voit l'orifice des évents situé à une assez grande distance de l'extrémité supérieure du museau, pour répondre au milieu de la longueur de la mâchoire d'en bas.

L'œil est placé un peu plus loin encore du bout du museau, que l'ouverture des évents; mais il n'en est pas aussi éloigné que l'angle formé par la réunion des deux lèvres. Au reste, il est très-près de la lèvre supérieure, et n'a qu'un très-petit diamètre.

Un marin hollandais et habile, cité par Anderson, disséqua avec soin la tête d'un physale cylindrique pris aux environs du cap Nord. Ayant commencé son examen par la partie supérieure, il trouva au dessous de la peau une couche de graisse d'un sixième de mètre (un demi-pied) d'épaisseur. Cette couche graisseuse recouvroit un cartilage que l'on auroit pris pour un tissu de tendons fortement attachés les uns aux autres. Au dessous de cette calotte vaste et cartilagineuse, étoit une grande cavité pleine d'adipocire (1). Une membrane cartilagineuse, comme la

(1) Ou blanc de baleine.

calotte, divisoit cette cavité en deux portions situées l'une au dessus de l'autre. La portion supérieure, nommée par le marin hollandais *klaptmutz*, étoit séparée en plusieurs compartimens par des cloisons verticales, visqueuses, et un peu transparentes. Elle fournit trois cent cinquante kilogrammes (sept cents livres) d'une substance huileuse, fluide, très-fine, très-claire et très-blanche. Cette substance..... se coaguloit et formoit de petites masses rondes, dès qu'on la versoit dans l'eau froide.

La portion inférieure de la grande cavité avoit deux mètres et demi (sept pieds et demi) de profondeur. Les compartimens dans lesquels elle étoit divisée lui donnoient l'apparence d'une immense ruche garnie de ses rayons et ouverte. Ils étoient formés par des cloisons plus épaisses que celles des compartimens supérieurs; et la substance de ces cloisons parut à l'observateur hollandais, analogue à celle qui compose la coque des œufs d'oiseau.

Les compartimens de la portion inférieure contenoient un adipocire d'une qualité inférieure à celui de la première portion. Lorsqu'ils furent vuidés, le marin hollandais les vit se remplir d'une liqueur semblable à celle

qu'il venoit d'en retirer. Cette liqueur y couloit par l'orifice d'un canal qui se prolongeoit le long de la colonne vertébrale jusqu'à l'extrémité de la queue. Ce canal diminuoit graduellement de grosseur, de telle sorte qu'ayant auprès de son orifice une largeur de près d'un décimètre (trois pouces), il n'étoit pas large de deux centimètres (huit lignes) à son extrémité opposée. Un nombre prodigieux de petits tuyaux aboutissoient à ce canal, de toutes les parties du corps de l'animal, dont les chairs, la graisse et même l'huile étoient mêlées avec de l'adipocire. Le canal versa dans la portion inférieure de la grande cavité de la tête, cinq cent cinquante kilogrammes (onze cents livres) d'un adipocire qui, mis dans de l'eau froide, y prenoit la forme de flocons de neige, mais qui étoit d'une qualité bien inférieure à celui de la cavité supérieure; ce qui paroîtroit indiquer que l'adipocire s'élabore, s'épure et se perfectionne dans cette grande et double cavité de la tête à laquelle le canal aboutit.

La cavité de l'adipocire doit être plus grande, tout égal d'ailleurs, dans le physale cylindrique, que dans les cachalots, à cause de l'élévation de la partie antérieure du museau.

Le corps du physale que nous décrivons est cylindrique du côté de la tête, et conique du côté de la queue. Sa partie antérieure ressemble d'autant plus à une continuation du cylindre formé par la tête, que la nuque n'est marquée que par un enfoncement presque insensible. C'est vers la fin de ce long cylindre que l'on voit une bosse, dont la hauteur est ordinairement d'un demi-mètre (un pied et demi), lorsque sa base, qui est très-prolongée à proportion de sa grosseur, est longue d'un mètre et un tiers (quatre pieds environ).

La queue, qui commence au delà de cette bosse, est grosse, conique, mais très-courte à proportion de la grandeur du physale ; ce qui donne à cet animal une rame et un gouvernail beaucoup moins étendus que ceux de plusieurs autres cétacées, et par conséquent doit, tout égal d'ailleurs, rendre sa natation moins rapide et moins facile.

Cependant la caudale a très-souvent plus de quatre mètres (douze pieds) de largeur, depuis l'extrémité d'un lobe jusqu'à l'extrémité de l'autre. Chacun de ces lobes est échancré de manière que la caudale paroît en présenter quatre.

La base de chaque pectorale est très-près

de l'œil, presque à la même hauteur que cet organe, et par conséquent plus haut que l'ouverture de la bouche. Cette nageoire latérale est d'ailleurs ovale et si peu étendue, que très-fréquemment elle n'a guère plus d'un mètre (trois pieds) de longueur.

Le ventre est un peu arrondi.

La verge du mâle a près de deux mètres (six pieds) de longueur, et un demi-mètre (un pied et demi) de circonférence à sa base.

L'anus n'est pas éloigné de cette base; mais comme la queue est très-courte, il se trouve près de la caudale.

La chair a une assez grande dureté pour résister aux lames tranchantes, au harpon et aux lances que de grands efforts ne mettent pas en mouvement.

La couleur du cylindrique est noirâtre, et presque du même ton sur toute la surface de ce physale.

On a rencontré ce cétacée dans l'océan Glacial arctique, et dans la partie boréale de l'océan Atlantique septentrional »«.

LES PHYSÉTÈRES....

LE PHYSÉTÈRE MICROPS (1).

PREMIÈRE ESPÈCE.

»« Le microps est un des plus grands, des plus cruels et des plus dangereux habitans de la mer. Réunissant à des armes redoutables les deux élémens de la force, la masse et la

(1) »« *Physeter microps. Cachalot à dents en faucille.* En Norvège, *staur-himing*, *kobbe herre.* En Groenland, *tikagusik*, *weisfisch.*

Cachalot microps. Bonaterre, planches de l'Encycl. méthodique.

Physeter microps. R. R. Castel, nouvelle édition de Bloch.

Physeter dorso pinnâ longâ, maxillâ superiore longiore. Artedi, gen. 74, syn. 104 (*).

Balæna major in inferiore tantùm maxillâ dentata, dentibus arcuatis falciformibus, pinnam seu spinam in dorso habens. Sibbald. Phalæn. — Raj. Synops. pisc. p. 15. — Klein, Miss. pisc. 2, p. 15.

Dritte species der cachelotte. Anders. Isl. p. 248. — Muller, zool. dan. Prod. n° 53. — Strom. — 1, 298.

(*) — Lin. Syst. nat. edit. Gmel. gen. 39, sp. 3.

vîtesse, avide de carnage, ennemi audacieux, combattant intrépide, quel plage de l'Océan n'ensanglante-t-il pas ? On diroit que les anciens mythologues l'avoient sous les yeux lorsqu'ils ont créé le monstre marin dont Persée délivra la belle Andromèle qu'il alloit dévorer, et celui dont l'aspect horrible épouvanta les coursiers du malheureux Hippolyte. On croiroit aussi que l'image effrayante de ce cétacée a inspiré au génie poétique de l'Arioste cette admirable description de l'*orque*, dont Angélique, enchaînée sur un rocher, alloit être la proie près des rivages de la Bretagne. Lorsqu'il nous montre cette masse énorme qui s'agite, cette tête démesurée qu'arment des dents terribles, il semble retracer les principaux traits du microps. Mais détournons nos yeux des images enchanteresses et fantastiques dont les savantes allégories des philosophes, les conceptions sublimes des anciens poètes, et la divine ima-

---

Act. Nidros. 4, 112. — Zorgdrager, Groenlandsche vischery, p. 162. »«

Au Groenland, suivant Othon Fabricius, *ardluk*.

Physeter dorso pinnato, dentibus arcuatis apice acuto.... physeter microps. Oth. Fabr. Faun. groenl. pag. 44, n° 27.

gination des poètes récens, ont voulu, pour ainsi dire, couvrir la Nature entière; écartons ces voiles dont la fable a orné la vérité. Contemplons ces tableaux impérissables que nous a laissés le grand peintre qui fit l'ornement du siècle de Vespasien. Ne serons-nous pas tentés de retrouver les physétères que nous allons décrire, dans ces orques (1) que Pline nous représente comme ennemies mortelles du premier des cétacées, desquelles il nous dit qu'on ne peut s'en faire une image qu'en se figurant une masse immense, animée et hérissée de dents, et qui, poursuivant les baleines jusque dans les golfes les plus écartés, dans leurs retraites les plus secrettes, dans leurs asyles les plus sûrs, attaquent, déchirent et percent de leurs dents aiguës, et les baleineaux, et les femelles qui n'ont pas encore donné le jour à leurs petits ? Ces baleines encore pleines, continue le naturaliste romain, chargées du poids de leur baleineau, embarrassées dans leurs mouve-

(1) »« Nous avons vu à l'article de la baleinoptère rorqual, que la note de Daléchamp sur le sixième chapitre du neuvième livre de Pline se rapportoit à cette baleinoptère; mais l'orque du naturaliste de Rome ne peut pas être ce même cétacée. »«

mens, découragées dans leur défense, affoiblies par les douleurs et les fatigues de leur état, paroissent ne connoître d'autre moyen d'échapper à la fureur des orques, qu'en fuyant dans la haute mer, et en tâchant de mettre tout l'Océan entre elles et leurs ennemis. Vains efforts ! les orques leur ferment le passage, s'opposent à leur fuite, les attaquent dans leurs détroits, les pressent sur les bas-fonds, les serrent contre les roches. Et cependant, quoiqu'aucun vent ne souffle dans les mers, la mer est agitée par les mouvemens rapides et les coups redoublés de ces énormes animaux; les flots sont soulevés comme par un violent tourbillon. Une de ces orques parut dans le port d'Ostie pendant que l'empereur Claude étoit occupé à y faire des constructions nouvelles. Elle y étoit entrée à la suite du naufrage de bâtimens arrivés de la Gaule, et entraînée par les peaux d'animaux dont ces bâtimens avoient été chargés; elle s'étoit creusé dans le sable une espèce de vaste sillon, et, poussée par les flots vers le rivage, elle élevoit au dessus de l'eau un dos semblable à la carène d'un vaisseau renversé. Claude l'attaqua à la tête des cohortes prétoriennes, montées sur des bâtimens qui environnèrent

le géant cétacée, et dont un fut submergé par l'eau que les évents de l'orque avoient lancée. Les romains du tems de Claude combattirent donc sur les eaux un énorme tyran des mers, comme leurs pères avoient combattu dans les champs de l'Afrique un immense serpent devin, un sanguinaire dominateur des déserts et des sables brûlans.

Examinons le type de ces orques de Pline.

Le microps a la tête si démesurée, que sa longueur égale, suivant Artédi, la moitié de la longueur du cétacée lorsqu'on lui a coupé la nageoire de la queue, et que sa grosseur l'emporte sur celle de toute autre partie du corps de ce physétère.

La bouche s'ouvre au dessous de cette tête remarquable. La mâchoire supérieure, quoique moins avancée que le museau proprement dit, l'est cependant un peu plus que la mâchoire d'en bas. Elle présente des cavités propres à recevoir les dents de cette mâchoire inférieure; et nous croyons devoir faire observer de nouveau que, par une suite de cette conformation, les deux mâchoires s'appliquent mieux l'une contre l'autre, et ferment la bouche plus exactement.

Les dents qui garnissent la mâchoire d'en

bas sont coniques, courbées, creuses vers leurs racines, et enfoncées dans l'os de la mâchoire jusqu'aux deux tiers de leur longueur. La partie de la dent qui est cachée dans l'alvéole est comprimée de devant en arrière, cannelée du côté du gosier, et rétrécie vers la racine qui est petite.

La partie extérieure est blanche comme de l'ivoire, et son sommet aigu et recourbé vers le gosier se fléchit un peu en dehors.

Cette partie extérieure n'a communément qu'un décimètre (un pouce huit lignes) de longueur. Lorsque l'animal est vieux, le sommet de la dent est quelquefois usé et parsemé de petites éminences aiguës ou tranchantes, et c'est ce qui a fait croire que le microps avoit des dents molaires.

On a beaucoup varié sur le nombre des dents qui hérissent la mâchoire inférieure du microps. Les uns ont écrit qu'il n'y en avoit que huit de chaque côté; d'autres n'en ont compté que onze à droite et onze à gauche. Peut-être ces auteurs n'avoient-ils vu que des microps très-jeunes, ou si vieux, que plusieurs de leurs dents étoient tombées, et que plusieurs de leurs alvéoles s'étoient oblitérés. Mais quoi qu'il en soit, Artédi, Gmelin et d'autres habiles naturalistes, disent

positivement qu'il y a quarante-deux dents à la mâchoire inférieure du microps.

Les groenlandais assurent que l'on trouve aussi des dents à la mâchoire supérieure de ce cétacée. S'ils y en ont vu en effet, elles sont courtes, cachées presque en entier dans la gencive, et plus ou moins aplaties, comme celles que l'on peut découvrir dans la mâchoire supérieure du cachalot macrocéphale.

L'orifice commun des deux évents est situé à une petite distance de l'extrémité du museau.

Artédi a écrit que l'œil du microps étoit aussi petit que celui d'un poisson qui ne présente que très-rarement la longueur d'un mètres (trois pieds), et auquel nous avons conservé le nom de *gade æglefin*.... C'est la petitesse de cet organe qui a fait donner au physétère que nous décrivons le nom de *microps*, lequel signifie *petit œil.*

Chaque pectorale a plus d'un mètre (trois pieds) de longueur. La nageoire du dos est droite, haute, et assez pointue pour avoir été assimilée à un long aiguillon.

La cavité située dans la partie antérieure et supérieure de la tête, et qui contient plusieurs tonneaux d'adipocire, a été comparée à un vaste four.....

On a souvent remarqué la blancheur de la graisse.

La chair est un mets délicieux pour les groenlandais et d'autres habitans du nord de l'Europe ou de l'Amérique.

La peau n'a peut-être pas autant d'épaisseur, à proportion de la grandeur de l'animal, que dans la plupart des autres cétacées. Elle est d'ailleurs très-unie, très-douce au toucher, et d'un brun noirâtre. Il se peut cependant que l'âge, ou quelque autre cause, lui donne d'autres nuances, et que quelques individus soient d'un blanc jaunâtre, ainsi qu'on l'a écrit.

La longueur du microps est ordinairement de plus de vingt-trois ou vingt-quatre mètres (soixante-neuf ou soixante-douze pieds), lorsqu'il est parvenu à son entier développement.

Est-il donc surprenant qu'il lui faille une si grande quantité de nourriture, et qu'il donne la chasse aux bélugas et aux marsouins qu'il poursuit jusque sur le rivage où il les force à s'échouer, et aux phoques qui cherchent en vain un asyle sur d'énormes glaçons? Le microps a bientôt brisé cette masse congelée, qui, malgré sa dureté, se disperse en éclats, se dissipe en poussière cristalline,

cristalline, et lui livre la proie qu'il veut dévorer.

Son audace s'enflamme lorsqu'il voit des jubartes ou des baleinoptères à museau pointu; il ose s'élancer sur ces grands cétacées, et les déchire avec ses dents recourbées, si fortes et si nombreuses.

On dit même que la baleine franche, lorsqu'elle est encore jeune, ne peut résister aux armes terribles de ce féroce et sanguinaire ennemi; et quelques pêcheurs ont ajouté que la rencontre des microps annonçoit l'approche des plus grandes baleines, que, dans leur sorte de rage aveugle, ils osent chercher sur l'Océan, attaquer et combattre.

La pêche du microps est donc accompagnée de beaucoup de dangers. Elle présente d'ailleurs des difficultés particulières: la peau de ce physétère est très-peu épaisse, et sa graisse ramollit trop sa chair pour que le harpon soit facilement retenu.

Ce cétacée habite dans les mers voisines du cercle polaire.

En décembre 1723, dix-sept microps furent poussés, par une tempête violente, dans l'embouchure de l'Elbe. Les vagues amoncelées les jetèrent sur des bas-fonds....

Les pêcheurs de Cuxhaven, sur le bord

de l'Elbe, crurent voir dix-sept bâtimens hollandais amarrés au rivage. Ils gouvernèrent vers ces bâtimens ; et ce fut avec un grand étonnement qu'ils trouvèrent à la place de ces vaisseaux dix-sept cétacées que la tempête avoit jetés sur le sable, et que la marée, en se retirant avec d'autant plus de vîtesse qu'elle étoit poussée par un vent d'est, avoit abandonnés sur la grève. Les moins grands de ces dix-sept microps étoient longs de treize ou quatorze mètres (trente-neuf ou quarante-deux pieds), et les plus grands avoient près de vingt-quatre mètres (soixante-douze pieds) de longueur. Les barques de pêcheurs, amarrées à côte de ces physétères, paroissoient comme les chaloupes des navires que ces cétacées représentoient. Ils étoient tous tournés vers le nord, parce qu'ils avoient succombé sous la même puissance, tous couchés sur le côté, morts, mais non pas encore froids : et ce que nous ne devons pas passer sous silence, et ce qui retrace ce que nous avons dit de la sensibilité des cétacées, cette troupe de microps renfermoit huit femelles et neuf mâles ; huit mâles avoient chacun auprès de lui sa femelle, avec laquelle il avoit expiré. »«

LE PHYSÉTÈRE ORTHODON (1).

SECONDE ESPÈCE.

»« La tête de l'orthodon, conformée à peu près comme celle des autres physétères, a une longueur presque égale à la moitié de la longueur du cétacée. L'orifice commun des deux évents est placé au dessus de la partie antérieure du museau. L'œil paroît aussi petit que celui de la baleine franche; mais sa couleur est jaunâtre, et il brille d'un éclat très-vif.

La mâchoire inférieure, plus étroite et

(1) »« *Physeter orthodon.*

Cetus tripinnis, dentibus acutis, rectis. Brisson, Regn. anim. p. 362, n° 9 (*).

Zweyte species der cachelotte. Anderson, Island. p. 246.

Variété A du cachalot trumpo. Bonaterre, planches de l'Enc. méth.

Balæna macrocephala in inferiore tantùm maxillâ dentata, dentibus acutis, humanis non prorsus absimilibus, pinnam in dorso habens. — Plusieurs auteurs du nord. »«

(*) — Lin. Syst. nat. edit. Gmel. gen. 39, sp. 3, var. *b*.

plus courte que celle d'en haut, a cependant près de six mètres (dix-huit pieds) de longueur, lorsque le cétacée est long de vingt-quatre mètres (soixante-douze pieds). Elle forme un angle dans sa partie antérieure.

Elle est garnie de cinquante-deux dents fortes, droites, aiguës, pesant chacune plus d'un kilogramme (deux livres), et dont la forme nous a suggéré le nom spécifique d'*orthodon* (1).....

Chacune de ces dents est reçue dans un alvéole de la mâchoire supérieure; et comme on peut l'imaginer aisément, il en résulte une application si exacte des deux mâchoires l'une contre l'autre, que lorsque la bouche est fermée, il est très-difficile de distinguer la séparation des lèvres.

La gueule n'est pas aussi grande à proportion que celle de la baleine franche. La langue, que sa couleur d'un rouge très-vif fait aisément apercevoir, est courte et pointue; mais le gosier est si large, qu'on a trouvé, dans l'estomac de l'orthodon, des squales requins tout entiers, et de plus de

(1) » « *Orthos*, en grec, signifie *droit*; *odoys* signifie *dent*, *etc.* » «

quatre mètres (douze pieds) de longueur. Ce physétère vaincroit sans peine des ennemis plus puissans. Sa longueur, voisine de plusieurs baleines franches, peut s'étendre, en effet, à plus de trente-trois mètres (cent pieds).

Ses pectorales néanmoins sont beaucoup plus petites que celles du microps : elles n'ont souvent qu'un demi-mètre (dix-huit pouces) de longueur. On a compté sept articulations ou phalanges au doigt le plus long des cinq qui composent l'extrémité de ces nageoires.

Une bosse très-haute s'élève sur la partie antérieure du dos, à une certaine distance de la nageoire dorsale.

La peau, très-mince, n'a pas quelquefois deux centimètres (huit lignes) d'épaisseur; mais la chair est si compacte, qu'elle présente au harpon une très-grande résistance, et rend l'orthodon presque invulnérable dans la plus grande partie de sa surface.

Ce physétère est ordinairement noirâtre; mais une nuance blanchâtre règne sur une grande partie de sa surface inférieure. Par combien de différences n'est-il pas distingué du microps? Sa couleur, ses dents, sa bosse dorsale, la brièveté de ses pec-

torales, ses dimensions et la nature de ses muscles l'en éloignent. Il en est séparé, et par des traits extérieurs, et par sa conformation intérieure.

On a vu un orthodon dont la grande cavité de la tête contenoit plus de cinquante myriagrammes (plus de mille livres) de blanc ou d'adipocire... On l'avoit pris dans l'océan Glacial arctique, vers le soixante-dix-septième dégré et demi de latitude (1). »«

---

(1) »« Anderson; et Histoire des pêches des hollandais dans les mers du Nord, traduite par M. Dereste, tom. I, p. 173. »«

LE MULAR (1).

TROISIÈME ESPÈCE.

»« La nageoire qui s'élève sur le dos de ce physétère est si droite, si pointue et si longue, que Sibbald et d'autres auteurs l'ont comparée à un mât de navire, et ont dit qu'elle paroissoit au dessus du corps du mular, comme un mât de misaine au dessus d'un vaisseau. Cette comparaison est sans doute exagérée, mais elle prouve la grande

(1) »« *Physeter mular.*

Cachalot mular. Bonaterre, planches de l'Encycl. méthodique.

Physeter dorsi pinnâ altissimâ, apice dentium plano. Artedi, gen. 74, syn. 104 (*).

Cetus tripinnis, dentibus in planum desinentibus. Brisson, Regn. anim. p. 364, n° 7.

Balæna macrocephala tripinnis, quæ in mandibulâ inferiore dentes habet minùs inflexos et in planum desinentes. Sibbald. — Raj. Pisc. p. 16.

Mular Nierembergii. Klein, Miss. pisc. 2, p. 15. — Anderson, Histoire d'Islande, etc. 2. p. 118.

Le mular. R. R. Castel, nouvelle édition de Bloch. »«

(*) — Lin. Syst. nat. edit. Gmel. gen. 39, sp. 4.

hauteur de cet organe, qui seule a pu en faire naître l'idée.

Mais, indépendamment de cette nageoire si elevée, on voit sur le dos et au delà de cette éminence, trois bosses dont la première a souvent un demi-mètre (un pied et demi) de hauteur, la seconde près deux décimètres (sept pouces environ), et la troisième un décimètre (trois pouces et demi).

Ces traits seuls feroient distinguer facilement le mular du microps et de l'orthodon; mais d'ailleurs les dents du mular ont une forme différente de celles de l'orthodon et de celles du microps.

Elles ne sont pas très-courbées, comme les dents du microps, ni droites, comme celles de l'orthodon; et leur sommet, au lieu d'être aigu, est très-émoussé ou presque plat.

De plus, les dents du mular sont inégales: les plus grandes sont placées vers le bout du museau; elles peuvent avoir vingt-un centimètres (sept à huit pouces environ) sur vingt-quatre (neuf pouces) de circonférence, à l'endroit où elles ont le plus de grosseur: les moins grandes ne sont longues alors que de seize centimètres. Toutes ces dents ne renferment pas une cavité.

On découvre une dent très-aplatie dans plusieurs des intervalles qui séparent l'un de l'autre les alvéoles de la mâchoire supérieure.

Les deux évents aboutissent à un seul orifice.

Les mulars vont par troupes très-nombreuses. Le plus grand et le plus fort de ces physétères réunis leur donne, pour ainsi dire, l'exemple de l'audace ou de la prudence, de l'attaque ou de la retraite. Il paroît, d'après les relations des marins, comme le conducteur de la légion, et, suivant un navigateur cité par Anderson, il lui donne par un cri terrible, et dont la surface de la mer propage au loin le frémissement, le signal de la victoire ou d'une fuite précipitée.

On a vu des mulars si énormes, que leur longueur étoit de plus de trente-trois mètres (plus de cent pieds à peu près). On ne leur donne cependant la chasse que très-rarement, parce que leur caractère farouche et sauvage rend leur rencontre peu fréquente, et leur approche pénible ou dangereuse. D'ailleurs, on ne peut faire pénétrer aisément le harpon dans leur corps, qu'en le lançant dans un petit espace que l'on voit

au dessus du bras ; et leur graisse fournit très-peu d'huile.

On a reconnu néanmoins que la cavité située dans la partie antérieure de leur tête contenoit beaucoup d'adipocire (1) ; que cette cavité étoit divisée en vingt-huit cellules remplies de cette substance blanche ; que presque toute la graisse du physétère étoit mêlée avec cet adipocire, et qu'on découvroit plusieurs dépôts particuliers de ce blanc dans différentes parties du corps de ce cétacée.

...... On a écrit que lorsque le mular vouloit plonger dans la mer, il commençoit par se coucher sur le côté droit ; et les mêmes auteurs ont ajouté que ce cétacée pouvoit rester sous l'eau pendant plus de tems que la baleine franche.

On l'a rencontré dans l'océan Atlantique septentrional, ainsi que dans l'océan Glacial arctique, et particulièrement dans la mer du Groenland, dans les environs du cap Nord, et auprès des îles Orcades »«. L'abbé Spalanzani a cru distinguer un individu de cette espèce entre les îles Eoliennes de Panavia et de Vulcano (2).

---

(1) Blanc de baleine.

(2) Voyages dans les deux Siciles, trad. fr. t. IV, p. 73.

LES DELPHINAPTÈRES....

LE BELUGA (1).

PREMIÈRE ESPÈCE.

»« Ce cétacée a porté pendant long-tems le nom de *petite baleine* et de *baleine blanche*. Il a été l'objet de la recherche des premiers navigateurs basques et hollandais qui osèrent se hasarder au milieu des montagnes flottantes de glaces et des tempêtes

(1) »« *Delphinapterus beluga. Marsouin blanc, witfisch. Balæna albicans.*

Delphinus rostro conico obtuso, deorsum inclinato, pinnâ dorsali nullâ. Pallas, It. 3, p. 84, tab. 4 (*).

Dauphin béluga. Bonaterre, planches de l'Encycl. méthodique.

Delphinus pinnâ in dorso nullâ. Brisson, Regn. anim. p. 374, n° 5.

Beluga. Pennant, Quadr. p. 357.

Bieluga. Steller, Kamtschatka, p. 106.

Witfisch oder weissfisch. Anderson, Island. p. 251.

(*) — Lin. Syst. nat. edit. Gmel. gen. 40, sp. 4.

horribles de l'océan Arctique, et qui, effrayés par la masse énorme, les mouvemens rapides et la force irrésistible des baleines franches, plus audacieux contre les élémens conjurés que contre ces colosses, ne bravoient encore que très-rarement leurs armes et leur puissance.

On a trouvé que le béluga avoit quelques rapports avec ces baleines, par le défaut de nageoire dorsale et par la présence d'une saillie peu sensible, longitudinale, à demi-calleuse, et placée sur sa partie supérieure; mais par combien d'autres traits n'en est-il pas séparé!

Il ne parvient que très-rarement à une longueur de plus de six ou sept mètres (dix-huit à vingt-un pieds). Sa tête ne forme pas le tiers ou la moitié de l'ensemble du cétacée, comme celle de la baleine franche, des cachalots, des physales, des physétères : elle est petite et alongée. La partie

---

Weisfisch. Cranz, Groenland. p. 150. — Muller, Prod. zool. dan. p. 50. »«

Au Groenland, *kelelluak*, *kenlluak kakortok*, *kakòrtak*; quand l'animal est petit, *uiak*.

Delphinus dorso impinni, dentibus brevibus, apice plano..... delphinus albicans. Oth. Fabric. Faun. groenland. p. 50, n° 32.

antérieure du corps représente un cône, dont la base, située vers les pectorales, est appuyée contre celle d'un autre cône beaucoup plus long, et que composent le reste du corps et la queue.

Les nageoires pectorales sont larges, épaisses et ovales, et les plus longs des doigts cachés sous leur enveloppe ont cinq articulations.

Le museau s'alonge et s'arrondit par devant.

L'œil est petit, rond, saillant et bleuâtre.

Le dessus de la partie antérieure de la tête proprement dite montre une protubérance au milieu de laquelle on voit l'orifice commun de deux évents ; et la direction de cet orifice est telle, suivant quelques observateurs, que l'eau de la mer, rejetée par les évents, au lieu d'être lancée en avant, comme par les cachalots, ou verticalement comme par plusieurs autres cétacées, est chassée un peu en arrière.

On découvre derrière l'œil l'orifice extérieur du canal auditif ; mais il est presque imperceptible.

L'ouverture de la gueule paroît petite à proportion de la longueur du delphinaptère : elle n'est pas située au dessous de la tête,

comme dans les cachalots, les physales et les physétères, mais à l'extrémité du museau.

La mâchoire inférieure avance presque autant que celle d'en haut. Chaque côté de cette mâchoire est garni de dents au nombre de neuf, petites, émoussées à leur sommet, éloignées les unes des autres, inégales, et d'autant plus courtes qu'elles sont plus près du bout du museau.

Neuf dents un peu moins obtuses, un peu recourbées, mais d'ailleurs semblables à celles que nous venons de décrire, garnissent chaque côté de la mâchoire supérieure.

La langue est attachée à la mâchoire d'en bas.

Le béluga se nourrit de pleuronectes soles, d'holocentres norvégiens, de plusieurs gades, particulièrement d'églefins et de morues. Il les cherche avec constance, les poursuit avec ardeur, les avale avec avidité; et comme son gosier est très-étroit, il court souvent le danger d'être suffoqué par une proie trop volumineuse ou trop abondante.

Ces alimens substantiels et copieux donnent à sa chair une teinte vermeille et rougeâtre.

La graisse qui la recouvre a près d'un décimètre (trois pouces) d'épaisseur; mais elle est si molle, que souvent elle ne peut

pas retenir le harpon. La peau, qui est très-douce, très-unie, est d'ailleurs déchirée facilement par cet instrument, quoique onctueuse, et épaisse quelquefois de deux ou trois centimètres (un pouce).

Aussi ne cherche-t-on presque plus à prendre des bélugas; mais on les voit avec joie paroître sur la surface des mers, parce que quelques pêcheurs, oubliant que la nourriture de ces cétacées est très-différente de celle des baleines franches, ont accrédité l'opinion que ces baleines et ces delphinaptères fréquentent les mêmes parages dans les mêmes saisons pour trouver les mêmes alimens, et par conséquent annoncent l'approche les uns des autres.

... La couleur des bélugas est blanchâtre; des taches brunes et d'autres taches bleuâtres sont répandues sur ce fond gracieux pendant que les bélugas ne sont pas très-âgés. Plus jeunes encore, ils offrent un plus grand nombre de teintes foncées ou mêlées de bleu; et l'on a écrit que, très-peu de tems après leur naissance, presque toute leur surface est bleuâtre.

Des fœtus arrachés du ventre de leur mère ont paru d'une couleur verte.

La femelle ne porte ordinairement qu'un petit à la fois.

Ce delphinaptère, parvenu à la lumière, ne quitte sa mère que très-tard. Il nage bientôt à ses côtés, plonge avec elle, revient avec elle respirer l'air de l'atmosphère, suit tous ses mouvemens, imite toutes ses actions, et suce un lait très-blanc de deux mamelles très-voisines de l'organe de la génération.

On a joui de ce spectacle agréable et touchant d'un attachement mutuel, d'une affection vive, et d'une tendresse attentive dans l'océan Glacial arctique et dans l'océan Atlantique septentrional, particulièrement dans le détroit de Davis. »«

La côte du détroit de Davis, où les bélugas se montrent en plus grand nombre, est celle de Southbay. On ne les voit que très-rarement près des terres de la Norvège. Le commodore Billings (1) a rencontré plusieurs de ces cétacées près de la baie de Tcharun, dans la mer Glaciale. Ils font la principale nourriture des eskimaux.

---

(1) Voyage au nord de la Russie asiatique, dans la mer Glaciale, etc. traduction française, tom. I, pag. 140.

»« On

»« On a écrit que, pendant les hyvers rigoureux, les bélugas quittent la haute mer et les plages gelées pour chercher des baies que les glaces n'aient pas envahies ; mais ce qui est plus digne d'attention, c'est qu'on a vu de ces delphinaptères remonter dans des fleuves »«. Mackensie en a trouvé dans le fleuve de l'Amérique septentrionale auquel il a donné son nom, et qui se jette dans la mer de l'Ouest (1). Les compagnons de cet intrépide et patient voyageur prirent d'abord ces animaux pour des glaçons flottans.

---

(1) Voyages de Mackensie dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, traduction française, tom. II, pag. 36.

LE SÉNEDETTE (1).

SECONDE ESPÈCE.

»« Ce cétacée devient très-grand. .... Sa gueule est vaste ; ses dents sont aiguës ; on en voit neuf de chaque côté de la mâchoire supérieure ; et chacun des côtés de la mâchoire d'en bas, qui est presque aussi avancée que celle d'en haut, en présente au moins huit. La langue est grande et charnue. L'orifice auquel aboutissent les deux évents est situé presque au dessus des yeux, mais un peu plus près du museau, qui est alongé et pointu.

Cet orifice a plus de largeur que celui de plusieurs autres cétacées ; et le sénedette fait

(1) »« *Delphinapterus senedetta. Mular, souffleur.* Dans les provinces méridionales de France, *peiss mular.* Dans plusieurs autres provinces, *sénedette.* En Italie, *capidolio.* Par les grecs, suivant Rondelet, *physeter.*

Mular ou *sénedette.* Rondelet, Histoire des poissons, première partie, liv. 16, chap. 10, édition de Lyon, 1558. »«

jaillir par cette ouverture une grande quantité d'eau.

Le corps et la queue forment un cône très-long. Les pectorales sont larges, et leur longueur égale celle de l'ouverture de la bouche.

Il paroît que le sénedette a été vu dans l'Océan et dans la Méditerranée »«.

LES DAUPHINS....

LE DAUPHIN VULGAIRE (1).

Voyez la planche IV, *figure* 1.

PREMIÈRE ESPÈCE.

»« QUEL objet a dû frapper l'imagination plus que le dauphin ? Lorsque l'homme parcourt le vaste domaine que son génie a conquis, il trouve le dauphin sur la surface de toutes les mers ; il le rencontre et dans

(1) »« *Delphinus vulgaris. Bec d'oie, simon, camus.* En Italie, *delfino* Par les italiens, *tumberello.* En Allemagne, *delphin*, *meerschwein*, *tummler.* En Pologne, *delfin.* En Danemarck, *marsoin.* En Norvège, *springen.* En Islande, *kuyser*, *hofrung*, *leipter.* En Hollande, *dolphin-tuymebaar.* En Angleterre, *dolphin*, *grampus*, *porpeisse.*

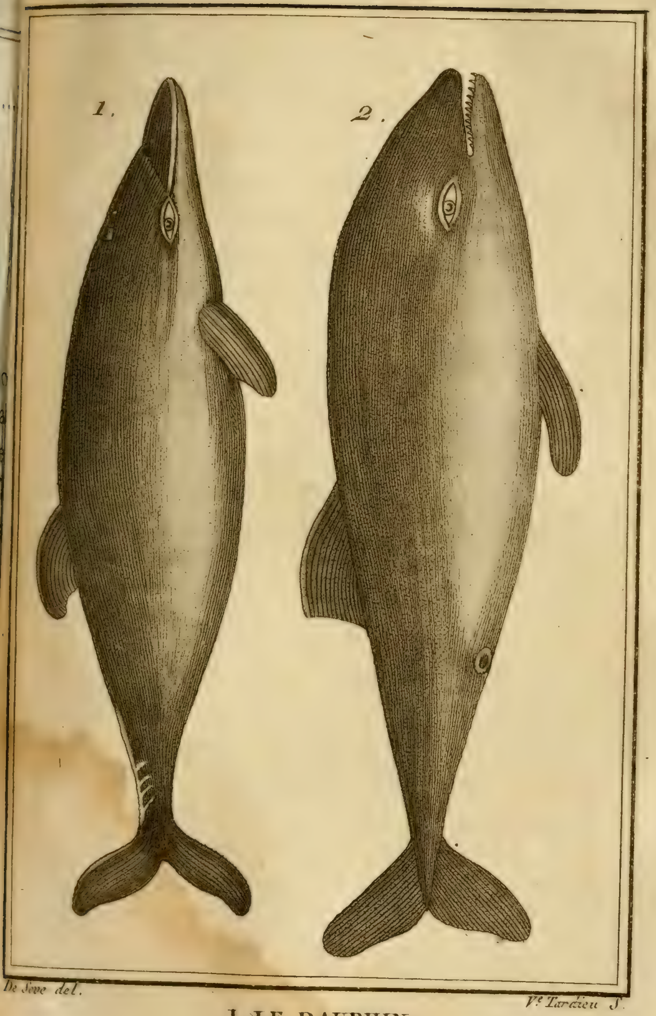
Le dauphin. Bonaterre, planches de l'Encyclop. méthodique.

Delphinus corpore oblongo subtereti, rostro attenuato acuto. Artedi, gen. 76, syn. 105 (*).

Delphis. Schneider, Petri Artedi Synonymia.....

(*) — Lin. Syst. nat. edit. Gmel. gen. 40, sp. 2. — Oth. Fab. Faun. groenland. pag. 41, n° 30.

Pl. IV.



De Seve del.

Ve Tardieu S.

1. LE DAUPHIN.

2. LE MARSOUIN.

les climats heureux des zones tempérées, et sous le ciel brûlant des mers équatoriales, et dans les horribles vallées qui séparent ces énormes montagnes de glace que le tems élève sur la surface de l'océan Polaire comme autant de monumens funéraires de la Nature

---

græca et latina, emendata, aucta atque illustrata, etc. p. 149.

O delphis. Aristot. lib. 1, cap. 5; lib. 2, cap. 13; lib. 3, cap. 1, 7; lib. 4, cap. 8, 9 et 10; lib. 5, cap. 5; lib. 8, cap. 2, 13; lib. 9, cap. 48; et part. lib. 4, cap. 13. — Athen. lib. 7, p. 282; et lib. 8, p. 353.

Delphin. Ælian. lib. 1, cap. 18, lib. 2, cap. 6; lib. 6, cap. 15; lib. 8, cap. 3; lib. 10, cap. 8; lib. 11, cap. 12; et lib. 12, cap. 6, 45.

Delphis, inos. Oppian. lib. 1, p. 15, 22, 25; et lib. 2.

Delphinus. Plin. lib. 9, cap. 7, 8; lib. 11, cap. 37; et lib. 32, cap. 11. — Wotton. lib. 8, cap. 194, fol. 171, *b.* — Gesn. p. 319; et (germ.) fol. 92, 93 *a.* — Jonston, lib. 5, cap. 2, *a* 4, p. 218, tab. 43, fig. 2, 3, 4; Thaumat. p. 414.

Delphinus prior. Aldrovand. Cet. cap. 7; p. 701, 703, 704.

Delphinus antiquorum. Raj. p. 12. — Willughby, p. 28, tab. A 1, fig. 1.

Delphin. Solin. Polyhistor, cap. 18. — Ambros. Hexam. lib. 5, cap. 2, 3. — C. Figul. fol. 5, *a b.*

Delphinus pinnâ in dorso unâ, dentibus acutis, rostro longo acuto. Brisson, Regn. anim. p. 369, nº 1.

qui y expire : par-tout il le voit léger dans ses mouvemens, rapide dans sa natation, étonnant dans ses bonds, se plaire autour de lui, charmer par ses évolutions vives et folâtres l'ennui des calmes prolongés, animer les immenses solitudes de l'Océan, disparoître comme l'éclair, s'échapper comme l'oiseau qui fend l'air, reparoître, s'enfuir, se montrer de nouveau, se jouer avec les flots agités, braver les tempêtes, et ne redouter ni les élémens, ni la distance, ni les tyrans des mers.

Delphinus. Belon, Aquat. p. 7.

Dauphin. Rondelet, première partie, liv. 16, ch. 5 (édit. de Lyon, 1558).

Delphinus. Mus. Worm. p. 288. — Charlet. Exerc. pisc. p. 47.

Delphinus. Rzaczyns. Pol. auct. p. 238. — Klein, Miss. pisc. 2, p. 24, tab. 3, fig. A.

Porcus marinus. Sibb. Scot. ann. p. 23.

Delphin. Anderson, Isl. p. 254. — Cranz. Groenl. p. 152. — Mull. zool. dan. Prod. p. 7, n° 55.

Dauphin proprement dit. R. R. Castel, édition de Bloch.

Dauphin. Valmont de Bomare, Dictionnaire d'histoire naturelle.

Delphinus corpore tereti conico elongato, rostro styloïde. Commerson, manuscrits adressés à Buffon. »«

Les groënlandais le connoissent sous le nom de *d'ardluarsak*.

Revenu dans ces retraites paisibles que son goût s'est plu à orner, il jouit encore de l'image du dauphin que la main des arts a tracée sur les chef-d'œuvres qu'elle a créés; il en parcourt la touchante histoire dans les productions immortelles que le génie de la poésie présente à son esprit et à son cœur; et lorsque, dans le silence d'une nuit paisible, dans ces momens de calme et de mélancolie où la méditation et de tendres souvenirs donnent tant de force à tout ce que son ame éprouve, il laisse errer sa pensée de la terre vers le ciel; et qu'il lève les yeux vers la voûte éthérée, il voit encore cette même image du dauphin briller parmi les étoiles.

Cet objet cependant, si propre à séduire l'imagination de l'homme, est en partie l'ouvrage de cette imagination : elle l'a créé pour les arts et pour le firmament. Mais ce n'est pas la terreur qui lui a donné un nouvel être, comme elle a enfanté le redoutable dragon, la terrible chimère, et tant de monstres fantastiques, l'effroi de l'enfance, de la foiblesse et de la crédulité; c'est la reconnoissance qui lui a donné une nouvelle vie. Aussi n'a-t-elle fait que l'embellir, le rendre plus aimable, le diviniser pour des bienfaits, et montrer dans toute sa force et

et dans toute sa pureté l'influence de cet esprit des grecs, pour lesquels la Nature étoit si riante, pour lesquels et la terre et les monts couverts de bois, et les vallons fleuris se peuploient de jeux voluptueux, de plaisirs variés, de divinités indulgentes, d'amours inspirateurs. Le génie d'Odin ou celui d'Ossian ne l'ont pas conçu au milieu des noirs frimas des contrées polaires; et si le dauphin de la Nature appartient à tous les climats, celui des poètes n'appartient qu'à la Grèce.

Mais avant de nous transporter sur ces rivages fortunés, et de rappeler les traits de ce dauphin poétique, voyons de près celui des navigateurs : la fable a des charmes bien doux; mais quels attraits sont au dessus de ceux de la vérité?

Les formes générales du dauphin vulgaire sont plus agréables à la vue que celles de presque tous les autres cétacées : ses proportions sont moins éloignées de celles que nous regardons comme le type de la beauté. Sa tête, par exemple, montre, avec les autres parties de ce cétacée, des rapports de dimension beaucoup plus analogues à ceux qui nous ont charmés dans les animaux que nous croyons les plus favorisés par la Nature. Son ensemble est comme composé de deux cônes

alongés presque égaux, et dont les bases sont appliquées l'une contre l'autre. La tête forme l'extrémité du cône antérieur; aucun enfoncement ne la sépare du corps proprement dit, et ne sert à la faire reconnoître: mais elle se termine par un museau très-distinct du crâne, très-avancé, très-aplati de haut en bas, arrondi dans son contour de manière à présenter l'image d'une portion d'ovale, marqué à son origine par une sorte de pli, et comparé par plusieurs auteurs à un énorme bec d'oie ou de cygne, dont ils lui ont même donné le nom.

Les deux mâchoires composent ce museau; et comme elles sont aussi avancées ou presque aussi avancées l'une que l'autre, il est évident que l'ouverture de la bouche n'est pas placée au dessous de la tête, comme dans les cachalots, les physales et les physétères. Cette ouverture a d'ailleurs une longueur égale au neuvième ou même au huitième de la longueur totale du dauphin. On voit à chaque mâchoire une rangée de dents un peu renflées, pointues, et placées de manière que, lorsque la bouche se ferme, celles d'en bas entrent dans les interstices qui séparent celles d'en haut, qu'elles reçoivent dans leurs intervalles; et la gueule est close très-exactement.

Le nombre de ces dents peut varier suivant l'âge ou suivant le sexe. Des naturalistes n'en ont compté que quarante-deux à la mâchoire d'en haut, et trente-huit à celle d'en bas. Le professeur Bonaterre en a trouvé quarante-sept à chaque mâchoire d'un individu placé dans le cabinet de l'école vétérinaire d'Altfort. Klein a écrit qu'un dauphin observé par lui en avoit quatre-vingt-seize à la mâchoire supérieure, et quatre-vingt-douze à l'inférieure.

La langue du dauphin, un peu plus mobile que celle de quelques autres cétacées, est charnue, bonne à manger, et, suivant Rondelet, assez agréable au goût. Elle ne présente aucune de ces papilles qu'on a nommées *coniques*, et qu'on trouve sur celle de l'homme et de presque tous les mammifères; mais elle est parsemée, sur-tout vers le gosier, d'éminences très-petites, percées chacune d'un petit trou. A sa base sont quatre fentes, placées à peu près comme le sont les glandes à calice que l'on voit sur la langue du plus grand nombre de mammifères, ainsi que sur celle de l'homme. Sa pointe est découpée en lanières très-étroites, très-courtes et obtuses.....

Les évents, dont il paroît que Rondelet

connoissoit déjà la forme, la valvule intérieure et la véritable position, se réunissent dans une seule ouverture située à peu près au dessus des yeux, et qui présente un croissant dont les pointes sont tournées vers le museau. L'œil n'est guère plus élevé que la commissure des lèvres, et n'en est séparé que par un petit intervalle; la forme de la pupille ressemble un peu à celle d'un cœur; et si l'on examine l'intérieur de l'organe de la vue, on est frappé par l'éclat que répand le fond de cette membrane à laquelle on a donné le nom de *ruyschienne*. Ce fond est revêtu d'une sorte de couche d'un jaune doré, comme dans l'ours, le chat et le lion....

Le canal auditif, cartilagineux, tortueux et mince, se termine à l'extérieur par un orifice des plus étroits.

Le rocher, suspendu par des ligamens, comme dans les autres cétacées, au dessous d'une voûte formée en grande partie par une extension de l'os occipital, contient un tympan dont la forme est celle d'un entonnoir alongé, un marteau dénué de manche, mais garni d'une apophyse antérieure, longue et arquée; un étrier, qui, au lieu de deux branches, présente un cône solide, comprimé et percé d'un très-petit trou; un labyrinthe

situé au dessus de la caisse du tympan; une lame contournée en spirale pour former le limaçon, et qu'une fente très-étroite et garnie d'une membrane sépare, dans toute sa longueur, en deux parties dont la plus voisine de l'axe est trois fois plus large que l'autre; un petit canal, dont la coupe est ronde, dont les parois sont très-minces, qui suit la courbure spirale de la lame osseuse attachée à l'axe du limaçon, qui augmente de diamètre à mesure que celui des lames diminue, et auquel on trouve un canal analogue dans les ruminans...; et enfin, l'origine de deux larges conduits, nommés improprement *aqueducs*, et qui, de même que des canaux semblables que l'on voit dans tous les mammifères, font communiquer le labyrinthe de l'oreille avec l'intérieur du crâne, indépendamment des conduits par lesquels passent les nerfs.

Lorsqu'on a jeté les yeux sur tous les détails de l'oreille du dauphin, pourroit-on être surpris de la finesse de son ouïe? et comme les animaux doivent d'autant plus aimer à exercer leurs sens, que les organes en sont plus propres à donner des impressions vives ou multipliées, le dauphin doit se plaire et se plaît en effet à entendre différens corps

sonores. Les tons variés des instrumens de musique ne sont pas même les seuls qui attirent son attention ; on diroit qu'il éprouve aussi quelque plaisir à écouter les sons régulièrement périodiques, quoique monotones et quelquefois même très-désagréables à l'oreille délicate d'un musicien habile, que produit le jeu des pompes et d'autres machines hydrauliques. Un bruit violent et soudain l'effraye cependant. Aristote nous apprend que de son tems les pêcheurs de dauphins entouroient dans leurs barques une troupe de ces cétacées, et produisoient tout d'un coup un grand bruit, qui, rendu plus insupportable pour l'oreille de ces animaux par l'intermédiaire de l'eau salée qui le transmettoit et qui étoit bien plus dense que l'air, leur inspiroit une frayeur si forte, qu'ils se précipitoient vers le rivage et s'échouoient sur la grève, victimes de leur surprise, de leur étourdissement, et de leur terreur imprévue et subite.

Cette organisation de l'oreille des dauphins fait aussi qu'ils entendent de loin les sons que peuvent proférer les individus de leur espèce. A la vérité, on a comparé leur voix à une sorte de gémissement sourd : mais ce mugissement se fortifie par les ré-

flexions qu'il reçoit des rivages de l'Océan et de la surface même de la mer, se propage facilement, comme tout effet sonore, par cette immense masse de fluide aqueux, et doit, ainsi qu'Aristote l'avoit observé, une nouvelle intensité à ce même liquide, dont au moins les couches supérieures le transmettent à l'organe de l'ouïe du dauphin.

D'ailleurs les poumons, d'où sort le fluide producteur des sons que le dauphin fait entendre, offrent un grand volume.

La boite osseuse dans laquelle sont renfermés les évents, l'orbite de l'œil et la cavité plus reculée et un peu plus élevée que cette orbite, au milieu de laquelle on trouve l'oreille suspendue, est très-petite relativement à la longueur du dauphin. Le crâne est très-convexe.

Les différentes parties de l'épine dorsale qui s'articule avec cette boite osseuse, présentent des dimensions telles, que le dos proprement dit n'en forme que le cinquième ou à peu près, et que le cou n'en compose pas le trentième.

Ce cou est donc extrêmement court. Il comprend cependant sept vertèbres, comme celui des autres mammifères; mais de ces

sept vertèbres, la seconde ou l'*axis* est très-mince, et très-souvent les cinq dernières n'ont pas un millimètre (une demi-ligne) d'épaisseur.

Une si grande brièveté dans le cou expliqueroit seule pourquoi le dauphin ne peut pas imprimer à sa tête des mouvemens bien sensibles, indépendans de ceux du corps; et ce qui ajoute à cette immobilité relative de la tête, c'est que la seconde vertèbre du cou est soudée avec la première ou l'atlas.

Les vertèbres dorsales proprement dites sont au nombre de treize, comme dans plusieurs autres mammifères, et notamment dans le lion, le tigre, le chat, le chien, le renard, l'ours maritime, un grand nombre de rongeurs, le cerf, l'antilope, la chèvre, la brebis et le bœuf.

Les autres vertèbres, qui représentent les lombaires, les sacrées et les coccygiennes ou vertèbres de la queue, sont ordinairement au nombre de cinquante-trois : le professeur Bonaterre en a compté soixante-trois dans un squelette de dauphin qui faisoit partie de la collection d'Allfort. Aucun mammifère étranger à la grande tribu des cétacées n'en présente un aussi grand nom-

bre : les quadrupèdes dans lesquels on a reconnu le plus de ces vertèbres lombaires, sacrées et caudales, sont le grand fourmilier, qui néanmoins n'en a que quarante-six, et le phatagin, qui n'en a que cinquante-deux ; et c'est un grand rapport que présentent les cétacées avec les poissons, dont ils partagent le séjour et la manière de se mouvoir.

Les apophyses supérieures des vertèbres dorsales sont d'autant plus hautes, qu'elles sont plus éloignées du cou ; et celles des vertèbres lombaires, sacrées et caudales, sont, au contraire, d'autant plus basses, qu'on les trouve plus près de l'extrémité de la queue, dont les trois dernières vertèbres sont entièrement dénuées de ces apophyses supérieures : mais les apophyses des vertèbres qui représentent les lombaires sont les plus élevées, parce qu'elles servent de point d'appui à d'énormes muscles qui s'y attachent, et qui donnent le mouvement à la queue.

Remarquons encore que les douze vertèbres caudales qui précèdent les trois dernières, ont non seulement des apophyses supérieures, mais des apophyses inférieures, auxquelles s'attachent plusieurs des muscles

qui

qui meuvent la nageoire de la queue, et lesquelles ajoutent par conséquent à la force et à la rapidité des mouvemens de cette rame puissante.

Les vertèbres dorsales soutiennent les côtes, dont le nombre est égal de chaque côté à celui de ces vertèbres, et par conséquent de treize.

Le sternum, auquel aboutissent les côtes *sterno-vertébrales*, improprement appelées *vraies côtes*, est composé de plusieurs pièces articulées ensemble, et se réunit avec les extrémités des côtes par le moyen de petits os particuliers, très-bien observés par le professeur Bonaterre.

A une distance assez grande du sternum, et de chaque côté de l'anus, on découvre dans les chairs un os peu étendu, plat et mince, qui, avec son analogue, forme les seuls os du bassin qu'ait le dauphin vulgaire. C'est un foible trait de parenté avec les mammifères qui ne sont pas dénués, comme les cétacées, d'extrémités postérieures; et ces deux petites lames osseuses ont quelque rapport, par leur insertion, avec ces petits os nommés *ailerons*, et qui soutiennent, au devant de l'anus, les nageoires inférieures des poissons abdominaux.

Auprès de ce même sternum, on trouve le diaphragme.

Ce muscle, qui sépare la poitrine du ventre, n'étant pas tout à fait vertical, mais un peu incliné en arrière, agrandit par sa position la cavité de la poitrine, du côté de la colonne vertébrale, et laisse plus de place aux poumons volumineux dont nous avons parlé. Organisé de manière à être très-fort, et étant attaché aux muscles abdominaux, qui ont aussi beaucoup de force, parce que plusieurs de leurs fibres sont tendineuses, il facilite les mouvemens par lesquels le dauphin inspire l'air de l'atmosphère, et l'aide à vaincre la résistance qu'oppose à la dilatation de la poitrine et des poumons l'eau de la mer, bien plus dense que le fluide atmosphérique dans lequel sont uniquement plongés la plupart des mammifères.

Au delà du diaphragme est un foie volumineux, comme dans presque tous les habitans des eaux.

Les reins sont composés, comme ceux de presque tous les cétacées, d'un très-grand nombre de petites glandes de diverse figure, que Rondelet a comparées aux grains de raison qui composent une grappe.

La chair est dure, et le plus souvent exhale une odeur désagréable et forte. La graisse qui la recouvre contribue à donner de la mollesse à la peau, qui cependant est épaisse, mais dont la surface est luisante et très-unie.

La pectorale de chaque côté est ovale, placée très-bas, et séparée de l'œil par un espace à peu près égal à celui qui est entre l'organe de la vue et le bout du museau.

Les os de cette nageoire, ou, pour mieux dire, de ces bras, s'articulent avec une omoplate dont le bord spinal est arrondi et fort grand. L'épine ou éminence longitudinale de cet os de l'épaule est continuée, au dessus de l'angle huméral, par une lame saillante, qui semble tenir lieu d'acromion.

Le muscle releveur de cette omoplate s'attache à l'apophyse transverse de la première vertèbre, et s'épanouit par son tendon sur toute la surface extérieure de cette même omoplate. Celui qui répond au grand dentelé ou scapulo-costien des quadrupèdes, et dont l'action tend à mouvoir ou à maintenir l'épaule, n'est pas fixé par des digitations aux vertèbres du cou, comme dans les animaux qui se servent de leurs bras pour marcher.

Le dauphin manque, de même que les carnivores et plusieurs animaux à sabots, du muscle nommé *petit pectoral*, ou *dentelé antérieur*, ou *costo-coracoïdien*; mais il présente à la place un muscle qui, par une digitation, s'insère sur le sternum, vers l'extrémité antérieure de ce plastron osseux.

Le muscle trapèze, ou cuculaire, ou dorso-susacromien, qui s'attache à l'arcade occipitale, ainsi qu'à l'apophyse supérieure de toutes les vertèbres du cou et du dos, couvre toute l'omoplate, mais est très-mince, pendant que le sterno-mastoïdien est très-épais, très-gros, et accompagné d'un second muscle, qui, de l'apophyse mastoïde, va s'insérer sous la tête de l'humérus.

En tout, les muscles paroissent conformés, proportionnés et attachés de manière à donner à l'épaule de la solidité, ainsi que cela convient à un animal nageur. Par cette organisation, les bras, ou nageoires, ou rames latérales du dauphin, ont un point d'appui plus fixe, et agissent sur l'eau avec plus d'avantage.

Mais si, parmi les muscles qui meuvent l'humérus, ou le bras proprement dit, le grand dorsal ou lombo-humérien des quadrupèdes est remplacé, dans le dauphin,

par un petit muscle qui s'attache aux côtes par des digitations, et qui est recouvert par la portion dorsale de celui qu'on appelle *pannicule charnu* ou *cutano-humérien*, les muscles sur-épineux (sur-scapulo-trochitérien), le sous-épineux (sous-scapulo-trochitérien), le grand-rond (scapulo-humérien), et le petit-rond, sont peu distincts et comme oblitérés.

D'ailleurs, cet humérus, les deux os de l'avant-bras qui sont très-comprimés, ceux du carpe dont l'aplatissement est très-grand, les os du métacarpe très-déprimés et soudés ensemble, les deux phalanges très-aplaties du pouce et du dernier doigt, les huit phalanges semblables du second doigt, les six du troisième et les trois du quatrième, paroissent unis de manière à ne former qu'un seul tout, dont les parties sont presque immobiles les unes relativement aux autres.

Cependant les muscles qui mettent ce tout en mouvement, ont une forme, des dimensions et une position telles, que la nageoire qu'il compose peut frapper l'eau avec rapidité, et par conséquent avec force.

Mais l'espèce d'inflexibilité de la pectorale, en la rendant un très-bon organe de

natation, n'y laisse qu'un toucher bien imparfait.

Le dauphin n'a aucun organe qu'il puisse appliquer aux objets extérieurs, de manière à les embrasser, les palper, les peser, sentir leur poids, leur dureté, les inégalités de leur surface, recevoir enfin des impressions très-distinctes de leur figure et de leurs diverses qualités.

Il peut cependant, dans certaines circonstances, éprouver une partie de ces sensations, en plaçant l'objet qu'il veut toucher entre son corps et la pectorale, en le soutenant sous son bras. D'ailleurs, toute sa surface est couverte d'une peau épaisse, à la vérité, mais molle, et qui, cédant aux impressions des objets, peut transmettre ces impressions aux organes intérieurs de l'animal. Sa queue très-flexible peut s'appliquer à une grande partie de la surface de plusieurs de ces objets. On pourroit donc supposer dans le dauphin un toucher assez étendu pour qu'on ne fût pas forcé, par la considération de ce sens, à refuser à ce cétacée l'intelligence que plusieurs auteurs anciens et modernes lui ont attribuée.

D'ailleurs, le rapport du poids du cerveau à celui du corps est de 1 à 25 dans quelques

dauphins, comme dans plusieurs individus de l'espèce humaine, dans quelques guenons, dans quelques sapajous, pendant que dans le castor il est quelquefois de 1 à 290, et, dans l'éléphant, de 1 à 500. . . . .

De plus, les célèbres anatomistes et physiologistes, M. Sœmmering et M. Ebel, ont fait voir qu'en général, et tout égal d'ailleurs, plus le diamètre du cerveau, mesuré dans sa plus grande largeur, l'emporte sur celui de la moelle alongée, mesurée à sa base, et plus on doit supposer de prééminence dans l'organe de la réflexion sur celui des sens extérieurs, ou, ce qui est la même chose, attribuer à l'animal une intelligence relevée. Or, le diamètre du cerveau est à celui de la moelle alongée, dans l'homme, comme 182 est à 26; dans la guenon nommée *bonnet chinois*, comme 182 est à 46; dans le chien, comme 182 est à 69, et dans le dauphin, comme 182 est à 14. . . . .

Ajoutons que le cerveau du dauphin présente des circonvolutions nombreuses, et presque aussi profondes que celles du cerveau de l'homme . . . ; et pour achever de donner une idée suffisante de cet organe, disons qu'il a des hémisphères fort épais; qu'il couvre le cervelet; qu'il est arrondi

de tous les côtés, et presque deux fois plus large que long; que les éminences ou tubercules nommés *testes* sont trois fois plus volumineux que ceux auxquels on a donné le nom de *nates*, et que l'on voit presque toujours plus petits que les *testes* dans les animaux qui vivent de proie ... ; et enfin qu'il ressemble au cerveau de l'homme plus que celui de la plupart des quadrupèdes.

Mais les dimensions et la forme du cerveau du dauphin ne doivent pas seulement rendre plus vraisemblables quelques-unes des conjectures que l'on a formées au sujet de l'intelligence de ce cétacée ; elles paroissent prouver aussi une partie de celles auxquelles on s'est livré sur la sensibilité de cet animal. On peut, d'un autre côté, confirmer ces mêmes conjectures par la force de l'odorat du dauphin. Les mammifères les plus sensibles, et particulièrement le chien, jouissent toujours en effet d'un odorat des plus faciles à ébranler; et malgré la nature et la position particulière du siége de l'odorat dans les cétacées (1), on savoit dès le tems d'Aristote que le dauphin distinguoit promptement et de très-loin les impressions des corps odo-

(1) »« Article de la baleine franche. »«

rans (1). Sa chair répand une odeur assez sensible, comme celle du crocodile, de plusieurs autres quadrupèdes ovipares, et de plusieurs autres habitans des eaux ou des rivages, dont l'odorat est très-fin ; et cependant toute odeur trop forte ou étrangère à celles auxquelles il peut être accoutumé agit si vivement sur ses nerfs, qu'il en est bientôt fatigué, tourmenté, et même quelquefois fortement incommodé ; et Pline rapporte qu'un proconsul d'Afrique ayant essayé de faire parfumer un dauphin qui venoit souvent près du rivage et s'approchoit familièrement des marins, ce cétacée fut pendant quelque tems comme assoupi et privé de ses sens, s'éloigna promptement ensuite, et ne reparut qu'au bout de plusieurs jours (1).

Faisons encore observer que la sensibilité d'un animal s'accroît par le nombre des sensations qu'il reçoit, et que ce nombre est, tout égal d'ailleurs, d'autant plus grand que l'animal change plus souvent de place, et reçoit par conséquent les impressions d'un nombre plus considérable d'objets étrangers.

---

(1) »« Arist. Hist. anim. IV, 8.

(2) Pline, Histoire du monde, liv. 9, ch. 8. »«

Or, le dauphin nage très-fréquemment et avec beaucoup de rapidité.

L'instrument qui lui donne cette grande vîtesse, se compose de sa queue et de la nageoire qui la termine. Cette nageoire est divisée en deux lobes, dont chacun n'est que peu échancré, et dont la longueur est telle, que la largeur de cette caudale égale ordinairement deux neuvièmes de la longueur totale du cétacée. Cette nageoire et la queue elle-même peuvent être mues avec d'autant plus de vigueur, que les muscles puissans qui leur impriment leurs mouvemens variés s'attachent à de hautes apophyses des vertèbres lombaires; et l'on avoit une si grande idée de leur force prodigieuse, que, suivant Rondelet, un proverbe comparoit ceux qui se tourmentent pour faire une chose impossible, à ceux qui veulent lier un dauphin par la queue.

C'est en agitant cette rame rapide que le dauphin cingle avec tant de célerité, que les marins l'ont nommé *la flèche de la mer*. Mon savant et éloquent confrère, M. de Saint-Pierre, membre de l'institut national, dit, dans la relation de son voyage à l'île de France (p. 52), qu'il vit un dauphin caracoler autour du vaisseau pendant que le bâtiment

faisoit un myriamètre (deux lieues) par heure; et Pline a écrit que le dauphin alloit plus vîte qu'un oiseau et qu'un trait lancé par une machine puissante.

La dorsale de ce cétacée n'ajoute pas à sa vîtesse; mais elle peut l'aider à diriger ses mouvemens (1). La hauteur de cette nageoire, mesurée le long de sa courbure, est communément d'un sixième de la longueur totale du dauphin, et sa longueur d'un neuvième. Elle présente une échancrure à son bord postérieur, et une inflexion en arrière à son sommet.

Elle est située au dessus des seize vertèbres qui viennent immédiatement après les vertèbres dorsales; et l'on trouve dans sa base une rangée longitudinale de petits os alongés, plus gros par le bas que par le haut, un peu courbés en arrière, cachés dans les muscles, et dont chacun, répondant à une vertèbre sans y être attaché, représente un de ces osselets ou ailerons auxquels ..... tiennent les rayons des nageoires des poissons. ...

---

(1) »« Que l'on veuille bien se rappeler ce que nous avons dit dans l'article de la baleine franche, au sujet de la natation de ce cétacée. »«

Mais il ne suffit pas de faire observer la célérité de la natation du dauphin, remarquons encore la fréquence de ses évolutions. Elles sont séparées par des intervalles si courts, qu'on penseroit que le repos lui est absolument inconnu ; et les différentes impulsions qu'il se donne se succèdent avec tant de rapidité, et produisent une si grande accélération de mouvement, que, d'après Aristote, Pline, Rondelet et d'autres auteurs, il s'élance quelquefois assez haut au dessus de la surface de la mer pour sauter par dessus les mâts des petits bâtimens. Aristote parle même de la manière dont ils courbent avec force leur corps, bandent, pour ainsi dire, leur queue comme un arc très-grand et très-puissant, et, la détendant ensuite contre les couches d'eau inférieures avec la promptitude de l'éclair, jaillissent en quelque sorte comme la flèche de cet arc, et nous présentent un emploi de moyens et des effets semblables à ceux que nous ont offerts les saumons et d'autres poissons qui franchissent, en remontant dans les fleuves, des digues très-élevées. . . .

C'est par un mécanisme semblable que le dauphin se précipite sur le rivage, lorsque, poursuivant une proie qui lui échappe,

il se livre à des élans trop impétueux qui l'emportent au delà du but, ou lorsque, tourmenté par des insectes (1) qui pénètrent dans les replis de sa peau et s'y attachent aux endroits les plus sensibles, il devient furieux, comme le lion sur lequel s'acharne la mouche du désert, et, aveuglé par sa propre rage, se tourne, se retourne, bondit et se précipite au hasard.

Lorsqu'il s'est jeté sur le rivage à une trop grande distance de l'eau pour que ses efforts puissent l'y ramener, il meurt au bout d'un tems plus ou moins long, comme les autres cétacées repoussés de la mer, et lancés sur la côte par la tempête ou par toute autre puissance. L'impossibilité de pourvoir à leur nourriture, les contusions et les blessures produites par la force du choc qu'ils éprouvent en tombant violemment sur le rivage, un dessèchement subit dans plusieurs de leurs organes, et plusieurs autres causes, concourent alors à terminer leur vie : mais il ne faut pas croire, avec les anciens naturalistes, que l'altération de leurs évents, dont l'orifice se dessèche, se resserre et se ferme, leur donne seule la

---

(1) »« Rondelet, article du *dauphin.* »«

mort, puisqu'ils peuvent, lorsqu'ils sont hors de l'eau, respirer très-librement par l'ouverture de leur gueule.

Le dauphin est d'autant moins gêné dans ses bonds et dans ses circonvolutions, que son plus grand diamètre n'est que le cinquième ou à peu près de sa longueur totale, et n'en est très-souvent que le sixième pendant la jeunesse de l'animal.

Au reste, cette longueur totale n'excède guères trois mètres et un tiers (dix pieds).

Vers le milieu de cette longueur, entre le nombril et l'anus, est placée la verge du mâle, qui est aplatie, et dont on n'aperçoit ordinairement à l'extérieur que l'extrémité du gland. Il paroît que lorsqu'il s'accouple avec sa femelle, ils se tiennent dans une position plus ou moins voisine de la verticale, et tournés l'un vers l'autre.

La durée de la gestation est de dix mois, suivant Aristoste : le plus souvent la femelle met bas pendant l'été ; ce qui prouve que l'accouplement a lieu au commencement de l'automne, lorsque les dauphins ont reçu toute l'influence de la saison vivifiante.

La femelle ne donne le jour qu'à un ou deux petits ; elle les allaite avec soin, les porte sous ses bras pendant qu'ils sont en-

core languissans ou foibles, les exerce à nager, joue avec eux, les défend avec courage, ne s'en sépare pas, même lorsqu'ils n'ont plus besoin de son secours, se plaît à leur côté, les accompagne par affection, et les suit avec constance, quoique déjà leur développement soit très-avancé.

Leur croissance est prompte : à dix ans, ils ont souvent atteint à toute leur longueur. Il ne faut pas croire cependant que trente ans soit le terme de leur vie, comme plusieurs auteurs l'ont répété d'après Aristote. Si l'on rappelle ce que nous avons dit de la longueur de la vie de la baleine franche, on pensera facilement, avec d'autres auteurs que le dauphin doit vivre très-long-tems, et vraisemblablement plus d'un siècle.

Mais ce n'est pas seulement la mère et les dauphins auxquels elle a donné le jour, qui paroissent réunis par les liens d'une affection mutuelle et durable : le mâle passe, dit-on, la plus grande partie de sa vie auprès de sa femelle ; il en est le gardien constant et le défenseur fidèle. On a même toujours pensé que tous les dauphins en général étoient retenus par un sentiment assez vif auprès de leurs compagnons. On raconte, dit Aristote, qu'un

dauphin ayant été pris sur un rivage de la Carie, un grand nombre de cétacées de la même espèce s'approchèrent du port, et ne regagnèrent la pleine mer que lorsqu'on eut délivré le captif qu'on leur avoit ravi.

Lorsque les dauphins nagent en troupe nombreuse, ils présentent souvent une sorte d'ordre : ils forment des rangs réguliers ; ils s'avancent quelquefois sur une ligne, comme disposés en ordre de bataille ; et si quelqu'un d'eux l'emporte sur les autres par sa force ou par son audace, il précède ses compagnons, parce qu'il nage avec moins de précaution et plus de vîtesse ; il paroît comme leur chef ou leur conducteur, et fréquemment il en reçoit le nom des pêcheurs ou des autres marins.

Mais les animaux de leur espèce ne sont pas les seuls êtres sensibles pour lesquels ils paroissent concevoir de l'affection ; ils se familiarisent du moins avec l'homme. Pline a écrit qu'en Barbarie, auprès de la ville de Hippo Dyarrhite, un dauphin s'avançoit sans crainte vers le rivage, venoit recevoir sa nourriture de la main de celui qui vouloit la lui donner, s'approchoit de ceux qui se baignoient, se livroit autour d'eux à divers mouvemens d'une gaîté très-vive, souffroit qu'ils

qu'ils montassent sur son dos, se laissoit même diriger avec docilité, et obéissoit avec autant de célérité que de précision (1). Quelqu'exagération qu'il y ait dans ces faits, et quand même on ne devroit supposer, dans le penchant qui entraîne souvent les dauphins autour des vaisseaux, que le desir d'appaiser avec plus de facilité une faim quelquefois très-pressante, on ne peut pas douter qu'ils ne se rassemblent autour des bâtimens, et qu'avec tous les signes de la confiance et d'une sorte de satisfaction, ils ne s'agitent, se courbent, se replient, s'élancent au dessus de l'eau, pirouettent, retombent, bondissent et s'élancent de nouveau pour pirouetter, tomber, bondir et s'élever encore. Cette succession, ou plutôt cette perpétuité de mouvemens, vient de la bonne proportion de leurs muscles et de l'activité de leur systême nerveux.

Ne perdons jamais de vue une grande vérité. Lorsque les animaux, qui ne sont pas retenus, comme l'homme, par des idées morales, ne sont pas arrêtés par la crainte, ils font tout ce qu'ils peuvent faire, et ils

(1) »« Pline, liv. 9, chap. 48. »«

agissent aussi long-tems qu'ils peuvent agir. Aucune force n'est inerte dans la Nature. Toutes les causes y tendent sans cesse à produire dans toute leur étendue tous les effets qu'elles peuvent faire naître. Cette sorte d'effort perpétuel, qui se confond avec l'attraction universelle, est la base du principe suivant. Un effet est toujours le plus grand qui puisse dépendre de sa cause, ou, ce qui est la même chose, la cause d'un phénomène est toujours la plus foible possible; et cette expression n'est que la traduction de celle par laquelle notre illustre collègue et ami Lagrange a fait connoître son admirable principe de la plus petite action.

Au reste, ces mouvemens si souvent renouvelés que présentent les dauphins, ces bonds, ces sauts, ces circonvolutions, ces manœuvres, ces signes de force, de légèreté et de l'adresse que la répétition des mêmes actes donne nécessairement, forment une sorte de spectacle d'autant plus agréable pour des navigateurs fatigués depuis long-tems de l'immense solitude et de la triste uniformité des mers, que la couleur des dauphins vulgaires est agréable à la vue. Cette couleur est ordinairement bleuâtre

ou noirâtre, tant que l'animal est en vie et dans l'eau; mais elle est souvent relevée par la blancheur du ventre et celle de la poitrine.

Achevons cependant de montrer toutes les nuances que l'on a cru remarquer dans les affections de ces animaux. Les anciens ont prétendu que la familiarité de ces cétacées étoit plus grande avec les enfans qu'avec l'homme avancé en âge. Mécénas Fabius et Flavius Alfius ont écrit dans leurs chroniques, suivant Pline, qu'un dauphin qui avoit pénétré dans le lac Lucrin, recevoit tous les jours du pain que lui donnoit un jeune enfant, qu'il accouroit à sa voix, qu'il le portoit sur son dos, et que l'enfant ayant péri, le dauphin, qui ne revit plus son jeune ami, mourut bientôt de chagrin. Le naturaliste romain ajoute des faits semblables arrivés sous Alexandre de Macédoine, ou raconté par Egésidème et par Théophraste. Les anciens enfin n'ont pas balancé à supposer dans les dauphins pour les jeunes gens, avec lesquels ils pouvoient jouer plus facilement qu'avec des hommes faits, une sensibilité, une affection et une constance presque semblables à celles dont le chien nous donne des exemples si touchans.

Ces cétacées, que l'on a voulu représenter comme susceptibles d'un attachement si vif et si durable, sont néanmoins des animaux carnassiers. Mais n'oublions pas que le chien, ce compagon de l'homme, si tendre, si fidèle et si dévoué, est aussi un animal de proie; et qu'entre le loup féroce et le doux épagneul, il n'y a d'autre différence que les effets de l'art et de la domesticité.

Les dauphins se nourrissent donc de substances animales: ils recherchent particulièrement les poissons; ils préfèrent les morues, les églefins, les persèques, les pleuronectes; ils poursuivent les troupes nombreuses de muges jusqu'auprès des filets des pêcheurs; et, à cause de cette sorte de familiarité hardie, ils ont été considérés comme les auxiliaires de ces marins, dont ils ne vouloient cependant qu'enlever ou partager la proie.

Pline et quelques autres auteurs anciens ont cru que les dauphins ne pouvoient rien saisir avec leur gueule, qu'en se retournant et se renversant presque sur leur dos; mais ils n'ont eu cette opinion que parce qu'ils ont souvent confondu ces cétacées avec des squales, des acipensères, ou quelques autres grands poissons.

Les dauphins peuvent chercher la nourriture qui leur est nécessaire, plus facilement que plusieurs autres habitans des mers: aucun climat ne leur est contraire.

On les a vus non seulement dans l'océan Atlantique septentrional, mais encore dans le grand océan Equinoxial, auprès des côtes de la Chine, près des rivages de l'Amérique méridionale, dans les mers qui baignent l'Afrique, dans toutes les grandes méditerranées, dans celle particulièrement qui arrose et l'Afrique et l'Asie et l'Europe.

Il est des saisons où ils paroissent préférer la pleine mer au voisinage des côtes. On a remarqué (1) qu'ordinairement ils voguoient contre le vent; et cette habitude, si elle étoit bien constatée (2), ne proviendroit-elle pas du besoin et du desir qu'ont ces animaux d'être avertis plus facilement, par les émanations odorantes que le vent apporte à l'organe de leur odorat, de la présence des objets qu'ils redoutent ou qu'ils recherchent?

(1) »« Dom Pernetty, Histoire d'un voyage aux îles Malouines, tom. I, p. 97 et suiv. »«

(2) Cette habitude commune au dauphin, au marsouin et vraisemblablement à plusieurs autres espèces de cétacées, n'est point douteuse; tous les navigateurs l'ont observée.

On a dit qu'ils bondissoient sur la surface de la mer avec plus de force, de fréquence et d'agilité, lorsque la tempête menaçoit, et même lorsque le vent devoit succéder au calme (1). Plus on fera de progrès dans la physique, et plus on s'apercevra que l'électricité de l'air est une des plus grandes causes de tous les changemens que l'atmosphère éprouve. Or tout ce que nous avons déjà dit de l'organisation et des habitudes des dauphins, doit nous faire présumer qu'ils doivent être très-sensibles aux variations de l'électricité atmosphérique.

Nous voyons, dans Oppien et dans Elien, que les anciens habitans de Byzance et de la Thrace poursuivoient les dauphins avec des tridents attachés à de longues cordes, comme les harpons dont on est armé maintenant pour la pêche des baleines franches et de ces mêmes dauphins. Il est des parages où ces derniers cétacées sont assez nombreux pour qu'une grande quantité d'huile soit le produit des recherches dirigées contre ces animaux. On a écrit qu'il falloit compter parmi ces parages les environs des rivages de la Cochinchine.

(1) »« Voyez le Voyage à l'île de France, de mon célèbre confrère M. de Saint-Pierre. »«

Les dauphins n'ayant pas besoin d'eau pour respirer, et ne pouvant même respirer que dans l'air, il n'est pas surprenant qu'on puisse les conserver très-long-tems hors de l'eau, sans leur faire perdre la vie.

Ces cétacées ayant pu être facilement observés, et ayant toujours excité la curiosité du vulgaire, l'intérêt des marins, l'attention de l'observateur, on a remarqué facilement toutes leurs propriétés, tous leurs attributs, tous leurs traits distinctifs; et voilà pourquoi plusieurs naturalistes ont cru devoir compter dans l'espèce que nous décrivons, des variétés plus ou moins constantes. On a distingué les dauphins d'un brun livide (1); ceux qui ont le dos noirâtre, avec les côtés et le ventre d'un gris de perle moucheté de noir; ceux dont la couleur est d'un gris plus ou moins foncé; et enfin ceux dont toute la surface est d'un blanc éclatant comme celui de la neige.

Mais nous venons de voir le dauphin de la Nature; voyons celui des poètes. Suspendons un moment l'histoire de la puissance

(1) »« Notes manuscrites de Commerson, remises à Buffon, qui dans le tems a bien voulu me les communiquer. »«

qui crée, et jetons les yeux sur les arts qui embellissent.

Nous voici dans l'empire de l'imagination; la raison éclairée, qu'elle charme, mais qu'elle n'aveugle ni ne séduit, saura distinguer dans le tableau que nous allons essayer de présenter, la vérité parée des voiles brillans de la fable.

Les anciens habitans des rives fortunées de la Grèce connoissoient bien le dauphin: mais la vivacité de leur génie poétique ne leur a pas permis de le peindre tel qu'il est; leur morale religieuse a eu besoin de le métamorphoser et d'en faire un de ses types. Et d'ailleurs, la conception d'objets chimériques leur étoit aussi nécessaire que le mouvement l'est au dauphin. L'esprit, comme le corps, use de toutes ses forces, lorsqu'aucun obstacle ne l'arrête; et les imaginations ardentes n'ont pas besoin des sentimens profonds ni des idées lugubres que fait naître un climat horrible, pour inventer des causes fantastiques, pour produire des êtres surnaturels, pour enfanter des dieux. Le plus beau ciel a ses orages; le rivage le plus riant a sa mélancolie. Les champs thessaliens, ceux de l'Attique et du Péloponnèse, n'ont point inspiré cette terreur sacrée, ces noirs pressen-

timens, ces tristes souvenirs qui ont élevé le trône d'une sombre mythologie au milieu de palais de nuages et de fantômes vaporeux, au dessus des promontoires menaçans, des lacs brumeux et des froides forêts de la valeureuse Calédonie ou de l'héroïque Hibernie : mais la vallée de Tempé, les pentes fleuries de l'Hymète, les rives de l'Eurotas, les bois mystérieux de Delphes, et les heureuses Cyclades, ont ému la sensibilité des grecs par tout ce que la Nature peut offrir de contrastes pittoresques, de paysages romantiques, de tableaux majestueux, de scènes gracieuses, de monts verdoyans, de retraites fortunées, d'images attendrissantes, d'objets touchans, tristes, funèbres même, et cependant remplis de douceur et de charme. Les bosquets de l'Arcadie ombrageoient des tombeaux, et les tombeaux étoient cachés sous des tiges de roses.

La mythologie grecque, variée et immense comme la belle Nature dont elle a reçu le jour, a dû soumettre tous les êtres à sa puissance.

Auroit-elle pu dès-lors ne pas étendre son influence magique jusque sur le dauphin ? Mais si elle a changé ses qualités, elle n'a pas altéré ses formes. Ce n'est pas la mythologie

qui a dénaturé ses traits; ils ont été métamorphosés par l'art de la sculpture encore dans son enfance, bientôt après la fin de ces tems fameux auxquels la Grèce a donné le nom d'*héroïques*. J'adopte à cet égard l'opinion de mon illustre confrère, M. Visconti, membre de l'Institut national; et voici ce que pense à sujet ce savant interprète de l'antiquité (1).

On adoroit Apollon à Delphes, non seulement sous le nom de *Delphique* et de *Pythien*, mais encore sous celui de *Delphinien* (*Delphinios*). On racontoit, pour rendre raison de ce titre, que le dieu s'étoit montré sous la forme d'un dauphin aux Crétois qu'il avoit obligés d'aborder sur le rivage de Delphes, et qui y avoient fondé l'oracle le plus révéré du monde connu des grecs. Cette fable n'a eu peut-être d'autre origine que la ressemblance du nom de Delphes avec celui du dauphin (*delphin*); mais elle est de la plus haute antiquité, et on en lit les détails dans l'hymne à l'honneur d'Apollon, que l'on attribue à Homère. M. Visconti regarde comme certain que l'Apollon *delphinius* adoré à Delphes avoit des dauphins pour symboles.

(1) »« Lettre de M. Visconti à Lacépède. »«

Des figures de dauphins devoient orner son temple; et comme les décorations de ce sanctuaire remontoient aux siècles les plus reculés, elles devoient porter l'empreinte de l'enfance de l'art. Ces figures inexactes, imparfaites, grossières, et si peu semblables à la nature, ont été cependant consacrées par le tems et par la sainteté de l'oracle. Les artistes habiles qui sont venus à l'époque où la sculpture avoit déjà fait des progrès, n'ont pas osé corriger ces figures d'après des modèles vivans; ils se sont contentés d'en embellir le caractère, d'en agrandir les traits, d'en adoucir les contours. La forme bizarre des dauphins delphiques a passé sur les monumens des anciens, et s'est perpétuée sur les productions des peuples modernes; et si aucun des auteurs qui ont décrit le temple de Delphes, n'a parlé de ces dauphins sculptés par le ciseau des plus anciens artistes grecs, c'est que ce temple d'Apollon a été pillé plusieurs fois, et que du tems de Pausanias, il ne restoit aucun des anciens ornemens du sanctuaire.

Les peintres et les sculpteurs modernes ont donc représenté le dauphin, comme les artistes grecs du tems d'Homère, avec la queue relevée, la tête très-grosse, la gueule

très-grande, etc. Mais sous quelques traits qu'il ait été vu, les historiens l'ont célébré, les poètes l'ont chanté, les peuples l'ont consacré à la divinité qu'ils adoroient. On l'a respecté comme cher, non seulement à Apollon et à Bacchus, mais encore à Neptune, qu'il avoit aidé, suivant une tradition religieuse rapportée par Oppien, à découvrir son Amphitrite lorsque, voulant conserver sa virginité, elle s'étoit enfuie jusque dans l'Atlantide. Ce même Oppien l'a nommé le *ministre du Jupiter marin;* et le titre de *hieros ichthys* (poisson sacré) lui a été dans la Grèce.

On a répété avec sensibilité l'histoire de Phalante sauvé par un dauphin, après avoir fait naufrage près des côtes de l'Italie. On a honoré le dauphin, comme un bienfaiteur de l'homme. On a conservé comme une allégorie touchante, comme un souvenir consolateur pour le génie malheureux, l'aventure d'Arion, qui, menacé de la mort par les féroces matelots du navire sur lequel il étoit monté, se précipita dans la mer, fut accueilli par un dauphin que le doux son de sa lyre avoit attiré, et fut porté jusqu'au port voisin par cet animal attentif, sensible et reconnoissant.

On a nommé barbares et cruels, les Thraces

et les autres peuples qui donnoient la mort au dauphin.

Toujours en mouvement, il a paru parmi les habitans de l'Océan, non seulement le plus rapide, mais le plus ennemi du repos; on l'a cru l'emblême du génie qu'il crée, développe et conserve, parce que son activité soumet le tems, comme son immensité domine sur l'espace; on l'a proclamé le roi de la mer.

L'attention se portant de plus en plus vers lui, il a partagé avec le cygne l'honneur d'avoir suggéré la forme des premiers navires, par les proportions déliées de son corps si propre à fendre l'eau, et par la position ainsi que par la figure de ses rames si célères et si puissantes.

Son intelligence et sa sensibilité devenant chaque jour l'objet d'une admiration plus vive, on a voulu leur attribuer une origine merveilleuse : les dauphins ont été des hommes punis par la vengeance céleste, déchus de leur premier état, mais conservant des traits de leur première essence. Bientôt on a rappelé avec plus de force qu'Apollon avoit pris la figure d'un dauphin pour conduire vers les rives de Delphes sa colonie chérie. Neptune, disoit-on, s'étoit changé

en dauphin pour enlever Mélantho, comme Jupiter s'étoit métarmorphosé en taureau pour enlever Europe. On se représentoit la beauté craintive, mais animée par l'amour, parcourant la surface paisible des mers obéissantes, sur le dos du dauphin dieu qu'elle avoit soumis à ses charmes. Neptune a été adoré à Sunium, sous la forme de ce dauphin si cher à son amante. Le dauphin a été plus que consacré : il a été divinisé. Sa place a été marquée au rang des dieux; et on a vu le dauphin céleste briller parmi les constellations.

Ces opinions pures ou altérées ayant régné avec plus ou moins de force dans les différentes contrées dont les fleuves roulent leurs eaux vers le grand bassin de la Méditerranée, est-il surprenant que le dauphin ait été pour tant de peuples le symbole de la mer; qu'on ait représenté l'Amour un dauphin dans une main et des fleurs dans l'autre, pour montrer que son empire s'étend sur la terre et sur l'onde; que le dauphin entortillé autour d'un trident ait indiqué la liberté du commerce; que, placé autour d'un trépied, il ait désigné le collège de quinze prêtres qui desservoit à Rome le temple d'Apollon; que, caressé par Neptune, il ait été le signe de la

tranquillité des flots, et du salut des navigateurs; que disposé autour d'une ancre, ou mis au dessus d'un bœuf à face humaine, il ait été le signe hiéroglyphique de ce mélange de vîtesse et de lenteur dans lequel on a fait consister la prudence, et qu'il ait exprimé cette maxime favorite d'Auguste, *Hâte-toi lentement*, que cet empereur employoit comme devise, même dans ses lettres familières; que les chefs des gaulois aient eu le dauphin pour emblême; que son nom ait été donné à un grand pays et à des dignités éminentes; qu'on le voie sur les antiques médailles de Tarente, sur celles de Pæstum dont plusieurs le montrent avec un enfant ailé ou non ailé sur le dos, sur les médailles de Corinthe qui donnent à sa tête ses véritables traits....., et sur celles d'Ægium en Achaïe, d'Eubée, de Nisyros, de Byzantium, de Brindes, de Larinum, de Lipari, de Syracuse, etc....

LE MARSOUIN (1).

Voyez la planche IV, *fig.* 2.

SECONDE ESPÈCE.

»« Le marsouin ressemble beaucoup au dauphin vulgaire ; il présente presque les mêmes traits ; il est doué des mêmes qualités ; il offre les mêmes attributs ; il éprouve les mêmes affections : et cependant, quelle différence

(1) »« *Delphinus phocæna. Marsouin franc*, *marissus*, *tursio*. En Espagne, *marsopa*. En Angleterre, *porpus*, *porpesse* ou *porpoisse*. En Hollande, *bruinvisch*, *tonyn*, *zee-vark*. En Allemagne, *meerschwaim*, *braunfisch*. En Pologne, *swinia-morska*. En Russie, *msrskaja-swinja*. En Suède, *marswin*, *trumblare*. En Danemarck, *marswin*, *tumler*. En Norvège, *nise*. En Groenland, *nisa*. En Islande, *brunskop*, *hundfiskur*.

Dauphin marsouin. Bonaterre, planches de l'Enc. méth. — Faun. suec. 51.

Delphinus corpore fere coniformi, *dorso lato*, *rostro subacuto*. Artedi, gen. 74, syn. 104.

Parvus delphinus, *vel delphin septentrionalium aut orientalium*. Schonev. p. 77.

O phokaina. Aristot. lib. 6, cap. 12 ; et lib. 8, cap. 13.

Marsouin, *tursio*. Belon, Aquat. p. 16. — Rondelet, liv. 16, chap. 6, édit. de Lyon, 1558.

Phocæna. Wotton, lib. 8, cap. 194, fol. 172, *a*. —

différence dans leur fortune! le dauphin a été divinisé, et le marsouin porte le nom de *pourceau de la mer*. Mais le marsouin a reçu son nom de marins et de pêcheurs grossiers:

Jonston, lib. 5, cap. 2, *a*. 5, p. 220, tab. 41. — Willughby, Pisc. p. 31, tab. A. 1, fig. 2. — Raj. Pisc. p. 13.

Phocæna sive tursio. Gesner, Aquat. p. 837; et (germ.) fol. 96, *b*.

Phocæna. Aldrovand. Pisc. p. 719, fig. p. 720.

Delphinus phocæna, pinnâ in dorso unâ, dentibus acutis, rostro brevi obtuso. Brisson, Regn. anim. p. 371, n° 2.

Marsouin (*delphinus phocæna*). Bloch, Histoire des poissons, pl. XCII. — Klein, Misc. 1, p. 24, et 2, p. 26, tab. 2 A, B, 3 B.

Phocæna. Sibbald. Scot. an. p. 23. — Rzacz. Pol. Auc. p. 245.

Meerschwein, oder *tunin*. Mart. Spitzb. p. 92. — Anderson, Island. p. 253. — Crantz. Groenland. p. 151.

Niser, ou *le marsouin*. Eggede, Groenl. p. 60.

Delphin, oder *nisen*. Gunner, Act. Nidros. 2, p. 237, tab. 4.

Delphinus corpore subconiformi, dorso lato, rostro subobtuso..... delphinus phocæna. Lin. Syst. nat. edit. Gmel. gen. 40, sp. 1.

Delphinus corpore subconiformi, dorso lato pinnato, rostro subobtuso..... delphinus phocæna. Oth. Fabr. Faun. groenland. p. 46, n° 29.

le dauphin a dû sa destinée au génie poétique de la Grèce si spirituelle ; et les Muses, qui seules accordent la gloire à l'homme, donnent seules de l'éclat aux autres ouvrages de la Nature.

L'ensemble formé par le corps et la queue du marsouin représente un cône très-alongé. Ce cône n'est cependant pas assez régulier pour que le dos ne soit pas large et légèrement aplati. Vers les deux tiers de la longueur du dos s'élève une nageoire assez peu échancrée par derrière, et assez peu courbée dans le haut pour paroître de loin former un triangle rectangle. La tête un peu renflée au dessus des yeux ressemble d'ailleurs à un cône très-court, à sommet obtus, et dont la base seroit opposée à celle d'un cône alongé que forment le corps et la queue.

Les deux mâchoires, presque aussi avancées l'une que l'autre, sont dénuées de lèvres proprement dites, et garnies chacune de dents petites, un peu aplaties, tranchantes, et dont le nombre varie depuis quarante jusqu'à cinquante.

La langue, presque semblable à celle du dauphin vulgaire, est molle, large, plate, et comme dentelée sur ses bords.

La pyramide du larynx est formée par

l'épiglotte et par les cartilages arythénoïdes, qui sont joints ensemble de manière qu'il ne reste qu'une petite ouverture située vers le haut.

De très-habiles anatomistes ont conclu de cette conformation, que le marsouin ne pouvoit faire entendre qu'une sorte de frémissement ou de bruissement sourd. Cependant, en réfléchissant sur les qualités essentielles du son, sur les différentes causes qui peuvent le produire, sur les divers instrumens sonores que l'on a imaginés ou que la Nature a formés, on verra, je crois, ainsi que je chercherai à le montrer dans un ouvrage différent de celui-ci, que l'appareil le plus simple et en apparence le moins sonore peut faire naître de véritables sons, très-faciles à distinguer du bruissement, du frémissement, ou du bruit proprement dit, et entièrement semblables à ceux que l'homme profère. D'ailleurs, que l'on rappelle ce que nous avons dit dans les articles de la baleine franche, de la jubarte, du cachalot macrocéphale, et qu'on le rapproche de ce qu'Aristote et plusieurs autres auteurs ont écrit d'une espèce de gémissement que le marsouin fait entendre.

L'orifice des évents est placé au dessus

de l'espace qui sépare l'œil de l'ouverture de la bouche. Il représente un croissant ; et sa concavité est tournée vers le museau.

Les yeux sont petits, et situés à la même hauteur que les lèvres. Une humeur muqueuse enduit la surface intérieure des paupières, qui sont très-peu mobiles. L'iris est jaunâtre, et la prunelle paroît souvent triangulaire.

Au delà de l'œil, très-près de cet organe et à la même hauteur, est l'orifice presque imperceptible du canal auditif.

La nageoire pectorale répond au milieu de l'espace qui sépare l'œil de la dorsale : mais ce bras est situé très-bas; ce qui rabaisse le centre d'action et le centre de gravité du marsouin, et donne à ce cétacée la faculté de se maintenir, en nageant, dans la position la plus convenable.

Un peu au delà de la fossette ombilicale, on découvre une fente longitudinale, par laquelle sort la verge du mâle, qui, cylindrique près de sa racine, se coude ensuite, devient conique, et se termine en pointe. Les testicules sont cachés; le canal déférent est replié avant d'entrer dans l'urètre. Le marsouin n'a pas de vésicule séminale, mais une prostate d'un très-grand volume. Les

muscles des corps caverneux s'attachent aux petits os du bassin. Le vagin de la femelle est ridé transversalement.

L'anus est presque aussi éloigné des parties sexuelles que de la caudale, dont les deux lobes sont échancrés, et du milieu de laquelle part une petite saillie longitudinale, qui s'étend le long du dos, jusqu'auprès de la dorsale.

Un bleu très-foncé ou un noir luisant règne sur la partie supérieure du marsouin, et une teinte blanchâtre sur sa partie inférieure.

Un épiderme très-doux au toucher, mais qui se détache facilement, et une peau très-lisse, recouvrent une couche assez épaisse d'une graisse très-blanche.

Le premier estomac, auquel conduit l'œsophage qui a des plis longitudinaux très-profonds, est ovale, très-grand, très-ridé en dedans, et revêtu à l'intérieur d'une membrane veloutée très-épaisse. Le pylore de cet estomac est garni de rides très-saillantes et fortes, qui ne peuvent laisser passer que des corps très-peu volumineux, interdisent aux alimens tout retour vers l'œsophage, et par conséquent empêchent toute véritable rumination.

Un petit sac, ou, si l'on veut, un second estomac conduit dans un troisième, qui est rond, et presque aussi grand que le premier. Les parois de ce troisième estomac sont très-épaisses, composées d'une sorte de pulpe assez homogène, et d'une membrane veloutée, lisse et fine; et les rides longitudinales qu'elles présentent se ramifient, pour ainsi dire, en rides obliques.

Un nouveau sac très-petit conduit à un quatrième estomac membraneux, criblé de pores, conformé comme un tuyau, et contourné en deux sens opposés. Le cinquième, ridé et arrondi, aboutit à un canal intestinal, qui, plissé longitudinalement et très-profondément, n'offre pas de cœcum, va, en diminuant de diamètre, jusqu'à l'anus, est très-mince auprès de cet orifice, et peut avoir, suivant Major, une longueur égale à douze fois la longueur du cétacée...

Les reins ne présentent pas de bassinet, et sont partagés en plusieurs lobes.

Le foie n'en a que deux; ces deux lobes sont très-peu divisés : il n'y a pas de vésicule du fiel.

Le canal hépatique aboutit au dernier estomac; et c'est dans cette même cavité que se rend le canal pancréatique.

On compte jusqu'à sept rates inégales en volume, dont la plus grande a la grosseur d'une châtaigne, et la plus petite celle d'un pois. Le cerveau est très-grand à proportion du volume total de l'animal; et si l'on excepte les singes et quelques autres quadrumanes, il ressemble à celui de l'homme, plus que le cerveau d'aucun quadrupède, notamment par sa largeur, sa convexité, le nombre de ses circonvolutions, leur profondeur, et sa saillie au dessus du cervelet.

Les vertèbres du cou sont au nombre de sept, et les dorsales de treize. Mais le nombre des vertèbres lombaires, sacrées et coccygiennes, paroît varier : ordinairement cependant il est de quarante-cinq ou quarante-six; ces trois sortes de vertèbres occupent alors trente-sept cinquantièmes de la longueur totale de la colonne vertébrale; et les vertèbres du cou n'en occupent pas deux. Au reste, les apophyses transversales des vertèbres lombaires sont très-grandes; ce qui sert à expliquer la force que le marsouin a dans sa queue.

Ce cétacée a de chaque côté treize côtes, dont six seulement aboutissent au sternum, qui est un peu recourbé et comme divisé en deux branches.

.... Sa longueur totale peut aller jusqu'à plus de trois mètres (plus de neuf pieds), et son poids à plus de dix myriagrammes (deux cent six livres) environ.

La distance qui sépare l'orifice des évents, de l'extrémité du museau, est ordinairement égale aux trois vingt-sixièmes de la longueur de l'animal; la longueur de la nageoire pectorale égale cette distance; et la largeur de la nageoire de la queue atteint presque le quart de la longueur totale du cétacée.

Cette grande largeur de la caudale, cette étendue de la rame principale du marsouin, ne contribuent pas peu à cette vîtesse étonnante que les navigateurs ont remarquée dans la natation de ce dauphin, et à cette vivacité de mouvemens, qu'aucune fatigue ne paroît suspendre, et que l'œil a de la peine à suivre.

Le marsouin, devant lequel les flots s'ouvrent, pour ainsi dire, avec tant de docilité, paroît se plaire à surmonter l'action des courans et la violence des vagues que les grandes marées poussent vers les côtes ou ramènent vers la haute mer.

Lorsque la tempête bouleverse l'Océan, il en parcourt la surface avec facilité, non seulement parce que la puissance électrique,

qui, pendant les orages, règne sur la mer comme dans l'atmosphère, le maîtrise, l'anime, l'agite, mais encore parce que la force de ses muscles peut aisément contre-balancer la résistance des ondes soulevées.

Il joue avec la mer furieuse. Pourroit-on être étonné qu'il s'ébatte sur l'Océan paisible, et qu'il se livre pendant le calme à tant de bonds, d'évolutions et de manœuvres?

Ces mouvemens, ces jeux, ces élans, sont d'autant plus variés, que l'imitation, cette force qui a tant d'empire sur les êtres sensibles, les multiplie et les modifie.

Les marsouins en effet vont presque toujours en troupes. Ils se rassemblent sur-tout dans le tems de leurs amours : il n'est pas rare alors de voir un grand nombre de mâles poursuivre la même femelle ; et ces mâles éprouvent dans ces momens de trouble une ardeur si grande, que, violemment agités, transportés, et ne distinguant plus que l'objet de leur vive recherche, ils se précipitent contre les rochers des rivages, ou s'élancent sur les vaisseaux, et s'y laissent prendre avec assez de facilité pour qu'on pense en Islande qu'ils sont, au milieu de cette sorte de délire, entièrement privés de la faculté de voir.

Ce tems d'aveuglement et de sensations si impérieuses se rencontre ordinairement avant la fin de l'été.

La femelle reçoit le mâle favorisé en se renversant sur le dos, en le pressant avec ses pectorales, ou, ce qui est la même chose, en le serrant dans ses bras.

Le tems de la gestation est, suivant Anderson et quelques autres observateurs, de six mois ; il est de dix mois lunaires, suivant Aristote et d'autres auteurs anciens ou modernes ; et cette dernière opinion paroît la seule conforme à l'observation, puisque communément les jeunes marsouins viennent au jour vers l'equinoxe d'été.

La portée n'est le plus souvent que d'un petit, qui est déjà parvenu à une grosseur considérable lorsqu'il voit la lumière, puisqu'un embryon tiré du ventre d'une femelle, et mesuré par Klein, avoit près de six décimètres (deux pieds) de longueur.

Le marsouin nouveau-né ne cesse d'être auprès de sa mère, pendant tout le tems où il a besoin de teter ; et ce tems est d'une année, dit Otho Fabricius.

Il se nourrit ensuite, comme ses père et mère, de poissons qu'il saisit avec autant d'adresse qu'il les poursuit avec rapidité.

On trouve les marsouins dans la Baltique; près des côtes du Groenland et du Labrador; dans le golfe Saint-Laurent; dans presque tout l'océan Atlantique; dans le grand Océan; auprès des îles Gallapagos, et du golfe de Panama, où le capitaine Colnett en a vu une quantité innombrable; non loin des rivages occidentaux du Mexique et de la Californie »«. Le capitaine Méares rapporte que les côtes qui avoisinent la baie de Nootka, au nord-ouest de l'Amérique, sont peuplées d'animaux marins, tels que les baleines, les marsouins, etc. (1). Ces derniers habitent aussi les mers de la nouvelle Zélande (2). »« Ils appartiennent à presque toutes les mers. Les anciens les ont vus dans la mer Noire; mais on croiroit qu'ils les ont très-peu observés dans la Méditerranée. Ces cétacées paroissent plus fréquemment en hyver qu'en été dans certains parages; et dans d'autres, au contraire, ils se montrent pendant l'été plus que pendant l'hyver.

(1) Voyages de la Chine à la côte nord-ouest de l'Amérique, traduct. franç. tom. II, p. 322.

(2) Nouveau Voyage à la mer du Sud, par Marion et Duclesmur, pag. 168.

Leurs courses ni leurs jeux ne sont pas toujours paisibles. Plusieurs des tyrans de l'Océan sont assez forts pour troubler leur tranquillité; et ils ont particulièrement tout à craindre du physétère microps, qui peut si aisément les poursuivre, les atteindre, les déchirer et les dévorer.

Ils ont d'ailleurs pour ennemis un grand nombre de pêcheurs, des coups desquels ils ne peuvent se préserver, malgré la promptitude avec laquelle ils disparoissent sous l'eau pour éviter les traits, les harpons ou les balles.

Les hollandais, les danois, et la plupart des marins de l'Europe, ne recherchent les marsouins que pour l'huile de ces cétacées; mais les lapons et les groenlandais se nourrissent de ces animaux. Les groenlandais, par exemple, en font bouillir ou rôtir la chair, après l'avoir laissée se corrompre en partie et perdre de sa dureté; ils en mangent aussi les entrailles, la graisse, et même la peau. D'autres salent ou font fumer la chair des marsouins.

Les navigateurs hollandais ont distingué dans l'espèce du marsouin, une variété qui ne diffère des marsouins ordinaires que par sa petitesse; ils l'ont nommée *ouette* »«.

L'ORQUE (1).

TROISIÈME ESPÈCE.

»« Ce nom d'orque nous rappelle plusieurs de ces fictions enchanteresses que nous devons au génie de la poésie...... Ne repoussons jamais ces heureux souvenirs ; ne rejetons

---

(1) »« *Delphinus orca. Épaulard, oudre.* Dans plusieurs provinces méridionales de France, *dorque.* En Angleterre, *grampus* (voyez, au sujet de ce nom *grampus*, l'ouvrage du savant Schneider sur la Synonymie d'Artedi, pag. 155). En Islande, *fann-fiskar-hnydengen.* En Norvège, *spekhugger, hval-hund, springer.* En Danemarck, *orc-svin, tandthoye.* En Suède, *opare.* En Russie, *kosatky.*

Épaulard ou *oudre.* Bloch, édition de Castel.

Le dauphin épaulard. Bonaterre, planches de l'Encycl méth.

Delphinus rostro sursum repando, etc. Mantissa, M. 2, p. 523. — Artedi, gen. 76, syn. 106. — Faun. suec. 52. — Gunn. Act. Nidros. 4, p. 110.

Balæna minor, utrâque maxillâ dentatâ, Sibbaldi. Raj. p. 15.

Delphinus (*orca*), *pinnâ in dorso unâ, dentibus, obtusis.* Brisson, Regn. anim. p. 373, n° 4.

Orca. Belon, Aquat. p. 16, fig. p. 18.

Espaular. Rondelet, première partie, liv. 16,

pas les fleurs du jeune âge des peuples ; elles peuvent embellir l'autel de la Nature sans voiler son image auguste. Disons cependant, pour ne rien dérober à la vérité, que l'orque des naturalistes modernes n'est pas le tyran des mers qui a pu servir de type pour les tableaux de l'ancienne mythologie, ou de la féerie qui l'a remplacée. Nous avons vu, en écrivant l'histoire du physétère microps, que ce cétacée auroit pu être ce modèle.

L'orque néanmoins jouit d'une grande puissance ; elle exerce un empire redoutable sur plusieurs habitans de l'Océan. Sa longueur est souvent de plus de huit mètres (vingt-quatre pieds), et quelquefois de plus de dix (trente pieds) ; sa circonférence, dans l'endroit le plus gros de son corps, peut aller jusqu'à cinq mètres (quinze pieds) ; et même, suivant quelques auteurs, sa largeur égale plus de la moitié de sa longueur.

---

chap. 9. — Muller, zool. dan. Prod. p. 8, n° 57. — Hunter, Trans. philos. année 1787. »«

Delphinus dorso sursum repando, dentibus latis serratis.... delphinus orca. Lin. Syst. nat. edit. Gm. gen. 40, sp. 3.

Delphinus pinnâ dorsi altissimâ ; dentibus subconicis, parum incurvis.... delphinus orca. Oth. Fabr. Faun. groenland. p. 46, n° 28.

On la trouve dans l'océan Atlantique, où on l'a vue, auprès du pôle boréal, dans le détroit de Davis, vers l'embouchure de la Tamise, ainsi qu'aux environs du pôle antarctique ; et elle a été observée par le capitaine Colnett dans le grand Océan, auprès du golfe de Panama (1). Le voisinage de l'équateur et celui des cercles polaires peuvent donc lui convenir ; elle peut donc appartenir à tous les climats.

La couleur générale de ce cétacée est noirâtre ; la gorge, la poitrine, le ventre et une partie du dessous de la queue sont blancs, et l'on voit souvent derrière l'œil une grande tache blanche.

La nageoire de la queue se divise en deux lobes, dont chacun est échancré par derrière ; la dorsale, placée de manière à correspondre au milieu du ventre, a quelquefois près d'un mètre et demi (quatre pieds et demi) de hauteur. La tête se termine par un museau très-court et arrondi : elle est d'ailleurs très-peu bombée ; et même, lorsqu'on l'a dépouillée de ses tégumens, le crâne paroît

---

(1) » « A Voyage to the south Atlantic for the purpose of extending the sperma ceti whale fisheries, etc. by capitain James Colnett. London, 1798. »«

non seulement très-aplati, mais encore un peu concave dans sa partie supérieure (1).

La mâchoire d'en haut est un peu plus longue que celle d'en bas; mais cette dernière est beaucoup plus large que la supérieure; elle présente de plus, dans sa partie inférieure, une sorte de renflement.

Les dents sont inégales, coniques, mousses et recourbées à leur sommet; leur nombre doit beaucoup varier, sur-tout avec l'âge, puisqu'Artédi dit qu'il y en a quarante à la mâchoire d'en bas, et que dans la tête osseuse d'une jeune orque, qui fait partie de la collection du muséum, on n'en compte que vingt-deux à chaque mâchoire.

L'œil est situé très-près de la commissure des lèvres, mais un peu plus haut. Les pectorales, larges et presque ovales, sont deux rames assez puissantes. La verge du mâle a fréquemment plus d'un mètre (trois pieds) de longueur.

Les orques n'ont pas d'intestin cœcum.

Elles se nourrissent de poissons, parti-

(1) »« On peut s'en assurer en examinant le crâne d'une orque, qui est conservée dans les galeries d'anatomie comparée du museum national d'histoire naturelle. »«

culièrement

culièrement de pleuronectes ; mais elles dévorent aussi les phoques : elles sont même si voraces, si hardies et si féroces, que lorsqu'elles sont réunies en troupes, elles osent attaquer un grand cétacée, se jettent sur une baleine, la déchirent avec leurs dents recourbées, opposent l'agilité à la masse, le nombre au volume, l'adresse à la puissance, l'audace à la force, agitent, tourmentent, couvrent de blessures et de sang leur monstrueux ennemi, qui, pour éviter la mort ou des douleurs cruelles, est quelquefois obligé de se dérober par la fuite à leurs attaques meurtrières, et qui, troublé par leurs mouvemens rapides et par leurs manoeuvres multipliées, se précipite vers les rivages, où il trouve, dans les harpons des pêcheurs, des armes bien plus funestes.» «

LE DAUPHIN GLADIATEUR (1).

QUATRIÈME ESPÈCE.

»« Ce cétacée ressemble beaucoup à l'orque; mais ses armes réelles sont plus puissantes, et ses armes apparentes sont plus grandes. Sa dorsale, qu'on a comparée à un sabre,

(1) »« *Delphinus gladiator.* Par les anglais, *grampus.* En Islande, *haa-hirningur.* Sur les côtes des Etats-Unis, *killer-trasher.*

Dauphin épée de mer. Bonaterre, planches de l'Encycl. méth. — Bloch, édition de R. R. Castel.

Delphinus pinnâ in dorso unâ gladii recurvi æmulâ, dentibus acutis, rostro quasi truncato. Brisson, Regn. anim. p. 372. n° 3 (*).

Delphinus dorsi pinnâ altissimâ, dentibus subconicis parùm incurvis. Muller, zool. dan. Prodrom. p. 8, n° 57.

Schwerdt-fisch. Anderson, Island. p. 255. — Crantz. Groenland. p. 152.

Noch ein ander art grosse fische. Mart. Spitz. p. 94.

Poisson à sabre. Voyage de Pagès vers le pôle du Nord, tom. II, p. 142.

Delphinus (maximus) pinnâ majori acuminatâ, haa hirningur. Voyage en Islande, par Olafsen et Povelsen. »«

(1) Lin. Syst. nat. edit. Gmel. gen. 40, sp. 3, var. *b.*

est beaucoup plus haute que celle de l'orque. D'ailleurs, cette nageoire est située très-près de la tête, et presque sur la nuque. Sa hauteur surpasse le cinquième de la longueur totale du cétacée, et ce cinquième est souvent de deux mètres (six pieds). Cette dorsale est recourbée en arrière, un peu arrondie à son extrémité, assez alongée pour ressembler à la lame du sabre d'un géant (1); et cependant à sa base elle a quelquefois trois quarts de mètre (vingt-sept pouces) de largeur. La peau du dos s'étend au dessus de cette proéminence, et la couvre en entier.

Le museau est très-court ; et sa surface antérieure est assez peu courbée, pour que de loin il paroisse comme tronqué.

Les mâchoires sont aussi avancées l'une que l'autre. Les dents sont aiguës.

L'œil, beaucoup plus élevé que l'ouverture de la bouche, est presque aussi rapproché du bout du museau que la commissure des lèvres.

La pectorale est très-grande, très-aplatie, élargie en forme d'une énorme spatule, et

(1) Elle a, pour l'ordinaire, dans l'animal adulte environ quatre pieds de longueur, et une direction perpendiculaire au dessus du dos.

compose une rame dont la longueur peut être de deux mètres (six pieds), et la plus grande largeur de plus d'un mètre (plus de trois pieds).

La caudale est aussi très-grande : elle se divise en deux lobes, dont chacun a la figure d'un croissant et présente sa concavité du côté du museau. La largeur de cette caudale est de près de trois mètres (neuf pieds).

...... Un gladiateur mâle pris dans la Tamise le 10 juin 1793 ...., après avoir été percé de trois harpons, remorqua le bateau dans lequel étoient les quatre personnes qui l'avoient blessé, l'entraîna deux fois depuis Blackwall jusqu'à Greenwich, et une fois jusqu'à Deptford, malgré une forte marée qui parcouroit huit milles dans une heure, et sans être arrêté par les coups de lances qu'on lui portoit toutes les fois qu'il paroissoit sur l'eau. Il expira devant l'hôpital de Greenwich. Ce gladiateur.... avoit trente-un pieds anglais de longueur, et douze pieds de circonférence dans l'endroit le plus gros de son corps.

Pendant qu'il respiroit encore, aucun bateau n'osa en approcher, tant on redoutoit les effets terribles de sa grande masse et de ses derniers efforts.

La force de ce dauphin gladiateur rappelle celle d'un autre individu de la même espèce, qui arrêta le cadavre d'une baleine que plusieurs chaloupes remorquoient, et l'entraîna au fond de la mer.

Les gladiateurs vont par troupes : lors même qu'ils ne sont réunis qu'au nombre de cinq ou six, ils osent attaquer la baleine franche encore jeune; ils se précipitent sur elle, comme des dogues exercés et furieux se jettent sur un jeune taureau. Les uns cherchent à saisir sa queue, pour en arrêter les redoutables mouvemens; les autres l'attaquent vers la tête. La jeune baleine, tourmentée, harassée, forcée quelquefois de succomber sous le nombre, ouvre sa vaste gueule; et à l'instant les gladiateurs affamés et audacieux déchirent ses lèvres, font pénétrer leur museau ensanglanté jusqu'à sa langue, et en dévorent les lambeaux avec avidité. Le voyageur de Pagès dit avoir vu une jeune baleine fuir devant une troupe cruelle de ces voraces et hardis gladiateurs, montrer de larges blessures, et porter ainsi l'empreinte des dents meurtrières de ces féroces dauphins.

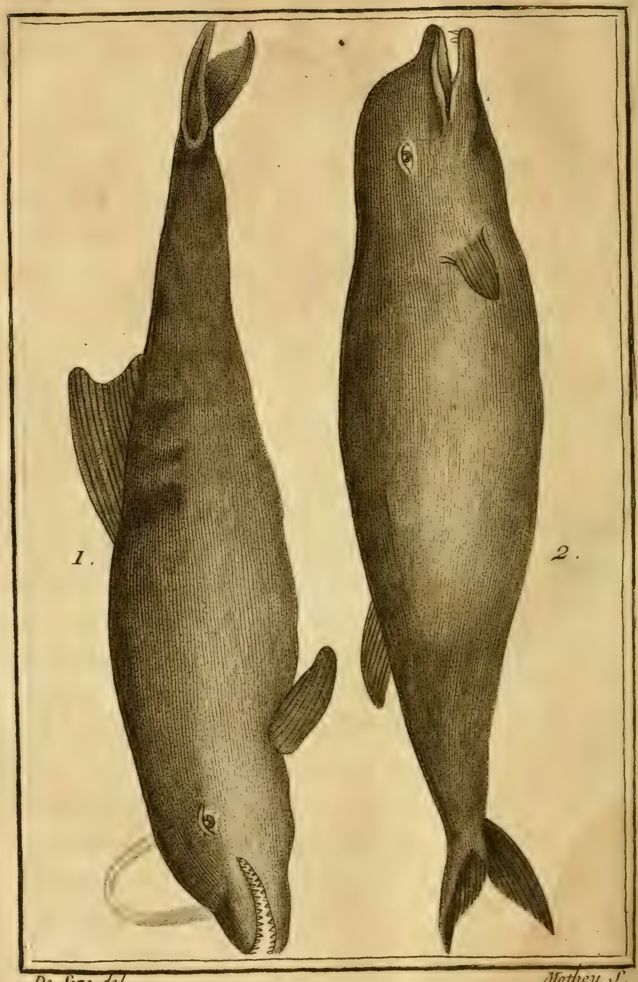
Mais ces cétacées ne parviennent pas toujours à rencontrer, combattre, vaincre et

immoler de jeunes baleines : les poissons forment leur proie ordinaire.

Je lis, dans les notes manuscrites dont je dois la connoissance à sir Joseph Banks, que pendant une quinzaine de jours, où six dauphins gladiateurs furent vus dans la Tamise, sans qu'on pût les prendre, les aloses et les carrelets furent extraordinairement rares.

On a trouvé les cétacées dont nous parlons dans le détroit de Davis, et dans la Méditerranée d'Amérique, ainsi qu'auprès du Spitzberg. Ils peuvent fournir de l'huile assez bonne pour être recherchée.

Toute leur partie supérieure est d'un brun presque noir, et leur partie inférieure d'un beau blanc. Cette couleur blanche est relevée par une tache noirâtre, très-longue, très-étroite et pointue, qui s'étend de chaque côté de la queue en bande longitudinale, et s'avance vers la pectorale comme une appendice du manteau brun ou noirâtre de l'animal. On peut voir aussi, entre l'œil et la dorsale, un croissant blanc qui contraste fortement avec les nuances foncées du dessus de la tête. »«



De Sève del. Mothey S.

1. LE NÉSARNACK.

2. LE DAUPHIN *Diodon*.

LE NÊSARNACK (1).

Voyez la planche V, figure 1.

CINQUIÈME ESPÈCE.

»« Ce cétacée a le corps et la queue très-alongés. Sa plus grande épaisseur est entre les bras et la dorsale : aussi, dans cette partie son dos présente-t-il une grande convexité. La tête proprement dite est arrondie ; mais le museau, qu'on en distingue très-facilement, est aplati, et un peu semblable à un bec d'oie ou de canard, comme celui du dauphin vulgaire. La mâchoire inférieure avance plus que celle d'en haut : l'une et l'autre sont garnies de quarante ou quarante-deux dents presque cylindriques, droites et très-émoussées au sommet....

L'évent est situé au dessus de l'œil, mais

(1) »« *Delphinus nesarnack.*

Dauphin nésarnack. Bonaterre, planches de l'Enc. méthod. — Muller, Prodrom. zoolog. dan. 56. — Act. Nidro. 4, 3. »«

Au Groenland, *nesarnak* ou *nisarnak.*

Delphinus corpore crasso, dorso pinnato, rostro sursum repando, dentibus obtusis... delphinus tursio. Oth. Fabric. Faun. groenl. p. 49, n° 31.

un peu plus près du bout du museau que l'organe de la vue.

Les pectorales sont placées très-bas, et par conséquent d'une manière très-favorable à la natation du nésarnack, mais petites, et de plus échancrées; ce qui diminue la surface de cette rame.

La dorsale, peu étendue, échancrée et recourbée, s'élève à l'extrémité du dos la plus voisine de la queue, et se prolonge vers la caudale par une saillie longitudinale, dont la plus grande hauteur est quelquefois un vingt-deuxième de la longueur totale du cétacée.

Les deux lobes qui composent la caudale sont échancrés, et leurs extrémités courbées en arrière.

La couleur générale du nésarnack est noirâtre; quelques bandes tranversales, d'une nuance plus foncée, la relèvent souvent sur le dos; une teinte blanchâtre paroît sur le ventre et quelquefois sur le bas des côtés de ce dauphin.

Ce cétacée a soixante vertèbres, et n'a pas de cœcum.

Sa longueur totale est de plus de trois mètres (neuf pieds). La caudale a plus d'un demi-mètre (un pied et demi) de largeur.

On le prend difficilement, parce qu'il s'approche peu des rivages. Il est cependant des contrées où l'on se nourrit de sa chair, de son lard, et même de ses entrailles »«. On voit quelquefois plusieurs individus de cette espèce nager en troupe, et l'on a remarqué qu'ils montrent au dessus de la surface de l'eau une portion de leur corps plus considérable que les autres cétacées.

»« On a écrit que la femelle mettoit bas pendant l'hyver. Son lait est gras et nourrissant.

Le nésarnack vit dans l'océan Atlantique septentrional »«. C'est, suivant Othon Fabricius, le plus rare de tous les cétacées de la mer du Nord, près des rivages du Groenland.

LE DIODON (1).

Voyez la planche V, *figure* 2.

SIXIÈME ESPÈCE.

»« Ce dauphin parvient à une longueur qui égale celle de quelques physétères et de quelques cachalots. Un diodon, pris auprès de Londres en 1783, avoit sept mètres (vingt-un pieds) de longueur....

Ce cétacée a le museau aplati et alongé, comme celui du dauphin vulgaire et comme celui du nésarnack, mais sa mâchoire inférieure ne présente que deux dents, lesquelles sont aiguës et situées à l'extrémité de cette mâchoire d'en bas. Le front est convexe. La plus grande grosseur de ce diodon est auprès des pectorales, qui sont petites, ovales, et situées sur la même ligne horizontale que les commissures des lèvres. La dorsale,

---

Delphinus diodon. Hunter, Transact. philosoph. année 1787.

Dauphin à deux dents. Bonaterre, planches de l'Encycl. méthod. »«

très-voisine de l'origine de la queue, est conformée comme un fer de lance, pointue et inclinée en arrière. La caudale montre deux lobes échancrés. La couleur générale du cétacée est d'un brun noirâtre, qui s'éclaircit sur le ventre »«.

LE DAUPHIN VENTRU (1).

SEPTIÈME ESPÈCE.

»« Ce cetacée ressemble beaucoup à l'orque : il a de même le museau très-court et arrondi ; mais sa mâchoire inférieure n'est pas renflée comme celle de l'orque. Au lieu du gonflement que l'on ne voit pas dans sa mâchoire d'en bas, son ventre, ou, pour mieux dire, presque toute la partie inférieure de son corps, offre un volume si considérable, que la queue paroît très-mince,..... étroite ; et sa forme générale est presque cylindrique.

Très-près de cette même queue s'élève la dorsale, dont la figure est celle d'un triangle rectangle, et qui par conséquent est plus longue et moins haute que celle de plusieurs autres dauphins.

(1) »« *Delphinus ventricosus.* Hunter, Transact. philos. année 1787.

Epaulard ventru. Bonaterre, planches de l'Encyclopédie méthodique. »«

Des teintes noirâtres sont mêlées avec le blanc de la partie inférieure de l'animal. Cette espèce, dont les naturalistes doivent la connoissance à Hunter, parvient au moins à la longueur de six mètres (dix-huit pieds) environ »«.

LE DAUPHIN FÉRÈS (1).

HUITIÈME ESPÈCE.

»« Ce cétacée, dont le professeur Bonaterre a le premier publié la description, a le dessus de la tête élevé et convexe, et le museau arrondi et très-court. Une mâchoire n'avance pas plus que l'autre. On compte à celle d'en haut, ainsi qu'à celle d'en bas, vingt dents inégales en grandeur, et dont dix sont plus grosses que les autres, mais qui sont toutes semblables par leur figure. La partie de chaque dent que l'alvéole renferme, est égale à celle qui sort des gencives, et représente un cône recourbé et un peu aplati : l'autre partie est arrondie à son sommet, ovoïde, et divisée en deux lobes par une rainure longitudinale. La peau

(1) »« *Delphinus feres.*

Dauphin férès. Bonaterre, planches de l'Encycl. méthodique. »«

La dénomination de *férès* a été donnée à cette espèce par les pêcheurs français de la Méditerranée.

qui recouvre le férès est fine et noirâtre. Ce dauphin parvient à une longueur de près de cinq mètres (quinze pieds) environ. Celle de l'os du crâne est le septième ou à peu près de la longueur totale du cétacée.

Le 22 juin 1787, un bâtiment qui venoit de Malte, ayant mouillé dans une petite plage de la Méditerranée, voisine de Saint-Tropès, en Provence, fut bientôt environné d'une troupe nombreuse de férès..... Le capitaine du bâtiment descendit dans sa chaloupe, attaqua un de ces dauphins, et le perça d'un trident. Le cétacée, blessé et cherchant à fuir, auroit entraîné la chaloupe, si l'équipage n'avoit redoublé d'efforts pour la retenir. Le férès lutta avec une nouvelle violence; le trident se détacha, mais enleva une large portion de muscles: le dauphin poussa quelques cris; tous les autres cétacées se rassemblèrent autour de leur compagnon; ils firent entendre des mugissemens profonds, qui effrayèrent le capitaine et ses matelots, et ils voguèrent vers le golfe de Grimeau, où ils rencontrèrent, dans un grand nombre de pêcheurs, de nouveaux ennemis. On les assaillit à coups de hache; leurs blessures et leur rage leur arrachoient

des sifflemens aigus. On tua, dit-on, près de cent de ces férès ; la mer étoit teinte de sang dans ce lieu de carnage. On trouva les individus immolés remplis de graisse, et leur chair parut rougeâtre comme celle du bœuf »«.

LE DAUPHIN DE DUHAMEL (1).

NEUVIÈME ESPÈCE.

»« Nous consacrons à la mémoire du savant et respectable Duhamel ce cétacée qu'il a fait connoître (1).... Un individu de cette espèce avoit été pris auprès de l'embouchure de la Loire. Il y avoit passé les mois de mai, juin et juillet, blessé dans sa nageoire dorsale, se tenant entre deux petites îles, s'y nourrissant facilement des poissons qui y abondent, et y poursuivant les marsouins avec une sorte de fureur. Il avoit plus de six mètres (dix-huit pieds) de longueur, et son plus grand diamètre transversal n'étoit que d'un mètre (trois pieds) ou environ. Ses dents, au nombre de vingt-quatre à chaque mâchoire, étoient longues, et indiquoient la jeunesse de l'animal. L'orifice des évents avoit beaucoup de largeur. La distance entre cette ouverture et le bout du museau n'éga-

(1) »« *Delphinus Duhameli.*

(2) Traité des pêches. »«

loit pas le tiers de l'intervalle compris entre l'œil et cette même extrémité. L'œil étoit ovale et placé presque au dessus de la pectorale, qui avoit un mètre (trois pieds) de long, et un demi-mètre (un pied et demi) de large. On voyoit la dorsale presque au dessus de l'anus. La mâchoire inférieure, la gorge et le ventre présentoient une couleur blanche, que faisoit ressortir le noir des nageoires et de la partie supérieure du cétacée. La peau étoit très-douce au toucher »«.

LE DAUPHIN DE PÉRON (1).

DIXIÈME ESPÈCE.

»« Nous donnons à ce dauphin le nom du naturaliste plein de zèle qui l'a observé.... Les cétacées de l'espèce du dauphin de Péron ont la forme et les proportions du marsouin. Leur dos est d'un bleu noirâtre, qui contraste d'une manière très-agréable avec le blanc éclatant du ventre et des côtés, et avec celui que l'on voit au bout de la queue, à l'extrémité du museau, et à celle des nageoires.

Ils voguent en troupes dans le grand océan Austral. M. Péron en a rencontré des bandes nombreuses, nageant avec une rapidité extraordinaire, dans les environs du cap sud de la terre de Diémen, et par conséquent vers le quarante-quatrième dégré de latitude australe »«.

(1) »« *Delphinus Peronii.*

Delphinus leucoramphus. Manuscrits envoyés au museum national d'histoire naturelle, par M. Péron, l'un des naturalistes de l'expédition des découvertes commandée par le capitaine Baudin. »«

LE DAUPHIN DE COMMERSON (1).

ONZIÈME ESPÈCE.

»« Les trois grandes parties du monde, l'Amérique, l'Afrique et l'Asie, dont on peut regarder la Nouvelle-Hollande comme une prolongation, se terminent, dans l'hémisphère austral, par trois promontoires fameux, le cap de Horn, le cap de Bonne-Espérance et celui de Diémen. De ces trois promontoires, les deux plus avancés vers le pôle antarctique sont le cap de Diémen et le cap de Horn. Nous avons vu des troupes nombreuses de dauphins remarquables par leur vélocité et par l'éclat du blanc et du noir qu'ils présentent, animer les environs du cap de Diémen, où le naturaliste Péron les a observés : nous allons voir les environs du cap de Horn montrer des bandes considérables d'autres dauphins également dignes de l'attention du voyageur par le blanc resplendissant et le noir luisant de leur parure, ainsi que par la rapidité de leurs mouvemens.

(1) »« *Delphinus Commersonii. Le jacobite, le marsouin jacobite.*

Tursio corpore argenteo extremitatibus nigricantibus. Commerson, manuscrits adressés à Buffon.... »«

Ces derniers ont été décrits par le célèbre Commerson, qui les a trouvés auprès de la terre de Feu et dans le détroit de Magellan, lors du célèbre voyage autour du monde de notre capitaine Bougainville. Mais le blanc et le noir sont distribués bien différemment sur les dauphins de Péron et sur ceux de Commerson : sur les premiers, le dos est noir, et l'extrémité du museau, de la queue et des nageoires, offre un très-beau blanc; sur les seconds, le noir ne paroît qu'aux extrémités, et tout le reste reluit comme une surface polie, blanche, et, pour ainsi dire, argentée. C'est pendant l'été de l'hémisphère austral, et un peu avant le solstice, que Commerson a vu ces dauphins argentés, dont les brillantes couleurs ont fait dire à ce grand observateur qu'il falloit distinguer ces cétacées même parmi les plus beaux habitans des mers. Ils jouoient autour du vaisseau de Commerson, et se faisoient considérer avec plaisir par leur facilité à l'emporter de vîtesse sur ce bâtiment, qu'ils dépassoient avec promptitude, et qu'ils enveloppoient avec célérité au milieu de leurs manœuvres et de leurs évolutions.

Ils étoient moins grands que des marsouins.....

LES HYPÉROODONS....

LE BUTSKOPF (1).

»« Le corps et la queue du butskopf sont très-alongés. Leur forme générale est conique ; la base du cône qu'ils forment se trouve vers l'endroit où sont placées les nageoires pectorales. La tête a près d'une fois plus de hauteur que de largeur ; mais sa longueur est égale, ou presque égale, à sa

(1) »« *Hyperoodon butskopf. Grand souffleur à bec bec d'oie, butskopf.*

Delphinus orca (*butskopf*). Lin. édit. de Gmelin.

Butskopf. Mart. Spitzb. p. 93. — Anderson, Island. p. 252. — Crantz, Groenland. p. 151.

Buts-kopper. Eggede, Groenl. p. 56.

Le dauphin butskopf. Bonaterre, planches de l'Enc. méthodique.

Bottle head, or slounders-head. Dale, Harw. 4, 11, tab. 14.

Nebbe haul, or beaked whale. Pont. Norw. 1, 123.

Beaked. Pennant, Zool. britann. p 59, n° 10. — Observations sur la physique, l'histoire naturelle et les arts, mars 1789. »«

hauteur. Au dessous du front, qui est très-convexe, on voit un museau très-aplati. On n'a trouvé que deux dents à la mâchoire d'en bas ; ces deux dents sont situées à l'extrémité de cette mâchoire, coniques et pointues : mais il y a sur le contour de la mâchoire supérieure, et, ce qui est bien remarquable, sur la surface du palais, des dents très-petites, inégales, dures et aiguës. Cette distribution de dents sur le palais est le véritable caractère distinctif du genre dont nous nous occupons, et celui qui nous a suggéré le nom que nous avons donné à ce groupe (1)..... Non seulement le butskopf est le seul cétacée qui ait le palais garni de dents, mais on ne connoît encore aucun mammifère qui ait des dents attachées à la surface du palais. A la vérité, on a découvert depuis peu, dans la Nouvelle-Hollande, des quadrupèdes revêtus de poils, qu'on a nommés *ornithorhynques* à cause de la ressemblance de leur museau avec un bec aplati, qui vivent dans les marais, et qui ont des dents sur le palais : mais ces

---

(1) »« *Hyperoon*, en grec, signifie *palais* ; et *odos* signifie *dent.* »«

quadrupèdes ne sont couverts que de poils aplatis, et, pour ainsi dire, épineux ; ils n'ont pas de mamelles ; et, par tous les principaux traits de leur conformation, ils sont bien plus rapprochés des quadrupèdes ovipares que des mammifères

Au reste, les deux mâchoires du butskopf sont aussi avancées l'une que l'autre.

La langue est rude et comme dentelée dans sa circonférence ; elle adhère à la mâchoire inférieure et sa substance ressemble beaucoup à celle de la langue d'un jeune bœuf.

L'orifice commun des deux évents a la forme d'un croissant ; mais les pointes de ce croissant, au lieu d'être tournées vers le bout du museau, comme dans les autres cétacées, sont dirigées vers la queue. L'orifice cependant et les tuyaux qu'il termine sont inclinés de telle sorte, que le fluide lancé par cette ouverture est jeté un peu en avant : il a un diamètre assez grand pour que, dans un jeune butskopf qui n'avoit encore que quatre mètres (douze pieds) ou environ de longueur, le bras d'un enfant ait pu pénétrer par cette ouverture jusqu'aux valvules intérieures des évents. Les parois de la partie des évents inférieurs

aux valvules sont composées de fibres assez dures, et sont recouvertes, ainsi que la face intérieure de ces mêmes soupapes, d'une peau brune, un peu épaisse, mais très-douce au toucher.

L'œil est situé vers le milieu de la hauteur de la tête, et plus élevé que l'ouverture de la bouche.

Les pectorales sont placées très-bas, et presque aussi éloignées des yeux que ces derniers organes le sont du bout du museau. Leur longueur égale le douzième de la longueur totale du cétacée, et leur plus grande largeur est un peu supérieure à la moitié de leur longueur.

La dorsale, beaucoup moins éloignée de la nageoire de la queue que de l'extrémité des mâchoires, se recourbe en arrière, et ne s'élève qu'au dix-huitième ou environ de la longueur du butskopf.

Les deux lobes de la caudale sont échancrés, et la largeur de cette nageoire peut égaler le quart de la longueur de l'animal.

La couleur générale du butskopf est brune ou noirâtre ; son ventre présente des teintes blanchâtres ; et toute la surface du cétacée montre, dans quelques individus, des taches

ou des places d'une nuance différente de la couleur du fond.

La peau qui offre ces teintes est mince, et recouvre une graisse jaunâtre, au dessous de laquelle on trouve une chair très-rouge.

Le butskopf parvient à plus de huit mètres (vingt-quatre pieds) de longueur : il a alors cinq mètres (quinze pieds) de circonférence dans l'endroit le plus gros du corps.

La portion osseuse de la tête peut peser plus de dix myriagrammes (deux cent cinq livres environ). Elle offre, dans sa partie supérieure, deux éminences séparées par une grande dépression. L'extrémité antérieure des os de la mâchoire d'en haut présente une cavité que remplit un cartilage, et le bout du museau est cartilagineux. Ces os, ainsi que ceux de la mâchoire inférieure, sont arqués dans leur longueur, et forment une courbe irrégulière, dont la convexité est tournée vers le bas.

La partie inférieure de l'apophyse molaire, et les angles inférieurs de l'os de la pommette, sont arrondis.

Les poumons sont alongés et se terminent en pointe.

Le cœur a deux tiers de mètre et plus

(deux pieds et plus) de longueur et de largeur.

On n'a trouvé qu'une eau blanchâtre dans les estomacs d'un jeune butskopf, qui cependant étoit déjà long de quatre mètres (douze pieds) (1). Cet individu étoit femelle, et ses mamelons n'étoient pas encore sensibles.

Il avoit paru en septembre 1788, auprès de Honfleur, avec sa mère. Des pêcheurs les aperçurent de loin: ils les virent lutter contre la marée et se débattre sur la grève; ils s'en approchèrent. La plus jeune de ces femelles étoit échouée : la mère cherchoit à la remettre à flot; mais bientôt elle échoua elle-même. On s'empara d'abord de la jeune femelle; on l'entoura de cordes, et, à force de bras, on la traîna sur le rivage jusqu'au dessus des plus hautes eaux. On revint alors à la mère; on l'attaqua avec audace; on la perça de plusieurs coups sur la tête et sur le dos; on lui fit dans le ventre une large blessure. L'animal furieux mugit comme un taureau, agita sa queue d'une manière terrible, éloigna les assaillans. Mais on recommença bientôt le combat. On parvint à faire

(1) » « Journal de physique, mars 1789. — Mémoire de M. Baussard. » «

passer un cable autour de la queue du cétacée ; on fit entrer la patte d'une ancre dans un de ses évents : la malheureuse mère fit des efforts si violens, qu'elle cassa le cable, s'échappa vers la haute mer ; et, lançant par son évent un jet d'eau et de sang à plus de quatre mètres (douze pieds) de hauteur, alla mourir à la distance d'un ou deux myriamètres (deux ou quatre lieues), où le lendemain on trouva son cadavre flottant.

Pendant que M. Baussard, auquel on a dû la description de ce butskopf, disséquoit ce cétacée, une odeur insupportable s'exhaloit de la tête ; cette émanation occasionna des inflammations aux narines et à la gorge de M. Baussard : l'âcreté de l'huile que l'on retiroit de cette même tête, altéra et corroda, pour ainsi dire, la peau de ses mains, et une lueur phosphorique s'échappoit de l'intérieur du cadavre comme elle s'échappe de plusieurs corps marins et très-huileux lorsqu'ils commencent à se corrompre.

Le butskopf a été vu dans une grande partie de l'océan Atlantique septentrional et de l'océan Glacial arctique ».

FIN.

TABLE

Des matières contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.

